

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PRESENTED BY

Mrs. C. Roy Greenaway

in memory of

her husband

VAUBAN

DC 130

V3H3

CE VINGT ET UNIÈME CAHIER, LE CINQUIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-TROIS, A ÉTÉ TIRÉ A CINQ MILLE SIX CENT TRENTE EXEMPLAIRES, DONT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I A XXX ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XXXI A CXXX ; ET CINQ MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 131 A 5.630 ; PLUS DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA CRÈME ET NUMÉROTÉS H. C. I A H. C. 10.

4,762

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1923.



VAUBAN

d'après un dessin attribué au peintre Lebrun.

(Ce dessin appartient à la section technique du génie).

211608

*En un mot, Monsieur, tachez de faire
mentir ceux qui disent que les Français
commencent tout et n'achèvent rien.*

VAUBAN A LOUVOIS.

Une grande passion songe à tout.

FONTENELLE (Eloge de Vauban).

VAUBAN

I

ORIGINES ET DÉBUTS ¹

Nul homme n'a davantage marqué le sol de ■ patrie. Toutes ses villes frontières, Vauban les ■ armées, et si fortement ceinturées qu'elles restent prises dans les limites qu'il leur a données : le tumulte moderne se resserre et se range un instant pour passer sous ses portes sévères. Vauban a fortifié les Pyrénées, les Alpes ; la Catalogne et le Dauphiné portent toujours sa marque ; ses plans ont achevé le Canal des deux mers. Son œuvre, après deux

1. OISIVETÉS ET CORRESPONDANCE DE VAUBAN, deux volumes in-4°, publiés par le colonel de Rochas, avec notes et documents, est l'œuvre dont nous nous sommes constamment servi.

Parmi les écrits consacrés à Vauban, le premier et le plus parfait est l'*Éloge* de Fontenelle. Le plus complet demeure le premier volume de l'*Histoire du Corps impérial du Génie, des sièges et des travaux qu'il a dirigés depuis l'origine de la fortification jusqu'à nos jours*, par A. Allent, Paris, 1805. L'auteur, officier des armes savantes, formé ■ temps de ■ jeunesse dans le corps même et les traditions de Vauban, a écrit une belle œuvre d'histoire militaire et nationale. L'*Histoire de Vauban* par J. Roy, (sans date) in-16, est un bon récit populaire, dont le fond est donné par A. Allent, et supérieur dans l'ensemble à l'*Histoire de Vauban* par Georges Michel. En collaboration avec M. André Liesse, M. Georges Michel ■ publié une intéressante étude sur *Vauban économiste* (1871, in-8).

siècles, reste debout. Ses bastions surveillent la plaine flamande, la Méditerranée les reflète.

Nul homme n'a davantage touché le cœur de sa patrie. Il en a été touché lui-même, il l'a aimé, cherché ; comme le médecin le plus attentif, il en a écouté les palpitations, et le cherchant ainsi, il a trouvé la voie secrète de l'amour. Demandez à un écolier qu'il vous écrive les noms des dix meilleurs serviteurs de l'ancienne France ; parmi ces dix noms il mettra celui de Vauban. Napoléon, en 1808, fit prendre, à l'église de Bazoches en Morvan, le cœur de Vauban et le plaça aux Invalides ; il avait compris la légende française.

Cet homme au nom si populaire, que savons-nous de lui ? quel fut son style, et l'accent de sa voix ? Nous l'ignorons. Vauban est un symbole dont l'être nous échappe. Dans ce siècle qui s'est raconté, qui s'est montré avec génie, Vauban passe, on le voit à peine. Madame de Sévigné ne semble pas l'avoir connu. La Cour intéresse ; Vauban n'en est pas. S'il vient à Versailles, c'est pour affaire pressante, et son séjour est bref. Il y est aussi gauche que Jean Bart glissant avec ses clous sur le parquet de la galerie des glaces ; comme le marin sent la marée, Vauban le maçon sent le plâtre et la terre. Il est toujours au loin, dans la neige, dans la boue ; s'il ne combat pas, il construit, voyage et lève des plans. Vauban s'est dévoué à son œuvre, il y a disparu. Cette œuvre même nous demeure inconnue. Versailles, tout concentré, visible, est un spectacle à jamais éclatant. Nous visitons, nous vénérons Versailles. Or savons-nous que Louis XIV a construit un ensemble plus

grandiose encore, aussi logique, plus puissant, presque aussi beau ? Cet étonnant ensemble soustrait à notre vue par l'immensité même, c'est la frontière de la vieille France, c'est ce savant et subtil réseau de places fortes, de plaines inondables, de batteries, de canaux ; cette cuirasse de pierre, d'eau, de terre, de feux croisés, qui ■ dessiné la France, qui la dessine encore. Nous n'en apercevons jamais qu'un détail, la pente d'un talus, l'écusson d'une entrée. Ce détail souvent nous gêne et nous le détruisons : tel bastion est rasé et telle porte tombe. Mais nous avons beau faire, l'œuvre est toujours debout, plus haute que nos atteintes.

L'œuvre écrite de Vauban est de même disséminée et inconnue. Elle le sera toujours. Aux Archives de la Guerre, du Génie ; aux Archives Nationales, au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, ses papiers remplissent des cartons. Leur technicité les destine à n'en jamais sortir. Du fond de la Catalogne, Vauban instruit les entrepreneurs qui construisent un bastion dans les Flandres, et leur dit de quel bois seront les pilotis de leurs fondations ; du fond de la Bretagne, il instruit les entrepreneurs qui fortifient un rocher savoyard, et leur dit quel sable ils devront prendre pour durcir leur ciment. C'est un souci minutieux, c'est chaque jour le don, l'éparpillement d'une expérience infinie. Ce qui se donne ainsi est donné sans retour. L'édition nationale de ses écrits, jadis souvent proposée, projetée, n'a jamais été qu'un rêve, et ce rêve même nous ne le formons plus. La grandeur du service rendu dépasse ce que peut notre gratitude. Vauban

a-t-il, en quelque lieu, son monument ? Hors sa tombe aux Invalides et son buste en Morvan, je n'en connais aucun. Qu'importe ! La gratitude s'exerce néanmoins, et Vauban ■ la récompense qu'il eût le plus souhaitée, le souvenir de son peuple. Les paysans de nos campagnes donnent toujours le nom de « Sully ■ aux ormes que le chancelier terrien avait plantés au bord des routes. Quand nos lointains enfants viendront à rencontrer, dans la plaine alsacienne ou sur les Pyrénées, quelqu'un de ces profils fatigués, mais toujours beaux et fiers, qui furent l'œuvre de Vauban, ils les reconnaîtront, et leurs voix rediront ce nom sonore et simple et tout français qui leur est à jamais attaché.



Indiquons les origines familiales de Vauban. Son arrière-grand-père, Émery Le Prestre, était notaire dans un bourg morvandiau ; il avait pour frère un marchand de Saint-Saulge et sa femme était fille d'un négociant de Corbigny. C'est un milieu de petites gens. En 1555, Émery Le Prestre achète pour partie le petit fief de Champignolles et la maison de Vauban dans la paroisse de Bazoches ; ce fief rend hommage au comte de Chastellux. Ainsi le notaire accède à la noblesse. Il prend le titre d'écuyer et, selon la tradition locale, vit comme gentilhomme avec les autres gentilshommes du pays ; vie assurément toute simple et rustique. En 1595, le Roi appelle l'arrière-ban de sa noblesse ; Jacques Le Prestre, écuyer, seigneur de Champignolles ■ de Vauban, fils d'Émery, répond à l'appel et, chevau-

chant avec quelques voisins, va offrir ses services à François de Bourbon. Bientôt renvoyé, il revient à la terre dont il fait hommage, en 1617, au comte de Nevers. Cette formalité ne signifie pas un bel état de sa fortune. « Nous sommes en grand trouble et nécessité », écrit-il en 1618 à une parente, « s'il vous plaît nous secourir de ce que vous pourrez, vous nous obligerez. » Et la parente lui fait tenir, par un marchand de Nevers, huit aulnes de serge, des boutons, une once et demie de soie...

Jacques Le Prestre eut huit enfants, dont le troisième, Urbain, sieur de Vauban, épousa Edmée Corvignolle, fille du pays, de famille marchande ; elle lui apportait en dot une habitation à Saint-Léger-de-Foucheret, habitation fort simple et qui conviendrait aujourd'hui à un paysan. Quelques murs en subsistent. La possession d'une maison de pierre était presque un signe de noblesse dans ce vieux Morvan où le peuple sauvage habitait des huttes de boue mêlée de paille et couvertes de chaume. Urbain Le Prestre, honnête homme et de grande bonté, dit la tradition, s'y loge pour mieux gérer le bien qui appartenait. Là naquit, certain jour qu'on ne peut préciser, un garçon qui fut porté, le 4 mai 1633, dans la chapelle de gauche de l'Église paroissiale, et déclaré sous le prénom de Sébastien. Ainsi s'appelait son parrain, M. Clairin, curé de Courdois. Ce même jour, l'enfant fut baptisé. Une inscription apposée au mur rappelle la cérémonie. L'acte en est conservé. Le père signe ; le parrain signe ; la marraine, ne sachant écrire, trace un paraphe confus.

*
* *

« Vauban », écrira plus tard Saint-Simon, « petit gentil-homme de Bourgogne, tout au plus... ■ Et ailleurs, jugeant sa race : ■ Rien de si court, de si nouveau, de si plat, de si mince... »

Soit ; Saint-Simon cependant, de son point de vue même qui est tout féodal, aurait pu, s'il y avait prêté plus d'attention, reconnaître une certaine qualité à la noblesse de Vauban ; car elle est toute féodale. Elle ne doit rien aux commis du Roi, ni au Roi ; les Le Prestre sont gens de pays, qui grandissent dans leur pays ; par possession, par agrément de Chastellux ou de Nevers, ils entrent dans la caste haute. C'est une manière ancienne, et périmée dès le temps de Vauban. En 1555, Émery achète sa part de fief ; en 1579, une ordonnance royale interdit ces élévations locales et déclare que nul ne sera noble sans un papier du Roi, ce qui revient à dire sans une courbette au commis, sans un acquit du fisc. La noblesse des Vauban peut être courte et neuve ; du moins a-t-elle la saveur de son terroir.

■
* *

On raconte quelques anecdotes sur l'enfance de Vauban, sur la pauvreté des siens, sur les leçons de mathématiques que le curé de son village lui donnait en échange des soins donnés à son cheval ; sur sa rencontre en forêt avec un

officier égaré, la manière dont il le renseigne et guide ; et l'officier frappé par l'intelligence de l'enfant lui offre de l'emmener à la guerre... Récits tardifs et légendaires. La seule chose assurée, c'est que Sébastien Le Prestre Vauban jusqu'à dix-sept ans n'est pas sorti de son village, qu'il n'a eu d'amitié et de jeux qu'avec les paysans, de maître que son curé.

Environ l'an 1700, Vauban écrit un « *Abrégé* » de ses services. Donnons-en, commentons-en ici les premières lignes.

Il a commencé de servir dès l'an 1651, âgé de 17 ans. Il a été assez heureux pour avoir pu continuer depuis ce temps là jusqu'à aujourd'hui sans aucune interruption et sans avoir été, une seule année, soit en paix soit en guerre qu'il n'ait été employé utilement hiver et été.

Au commencement de ladite année 1651, il entra au service en qualité de cadet, dans le régiment de Condé, compagnie d'Arcenay, ayant une assez bonne teinture des mathématiques et des fortifications et ne dessinant d'ailleurs pas mal.

Comme ■ race et son enfance, terrienne est d'abord ■ carrière. En 1651, Condé, le vainqueur de Rocroy, grand capitaine et prince du sang, vient en Bourgogne. Il y ■ des alliances et des suzerainetés. Mazarin l'a tenu treize mois prisonnier dans les prisons royales. Libre enfin, il s'ébroue, s'irrite, et, féodal rebelle, s'en va chercher refuge et force sur les terres qui lui doivent hommage. La noblesse rustique déteste le Mazarin, prélat italien, ministre et favori d'une reine italienne. Elle fait grand accueil au prince mécontent, l'entoure : les jeunes gens s'offrent à le suivre,

et parmi eux, notre Sébastien Le Prestre Vauban. Il a dix-sept ans, et très probablement il ignore la politique. Mais il est ardent, il s'ennuie au village, il désire servir et il a confiance en Condé. Condé l'interroge, le trouve prompt et capable ; il l'emmène dans les Ardennes où ses troupes ont rendez-vous.

La vocation de constructeur du jeune Vauban était sans doute très marquée : Condé l'envoie, pour son début, travailler aux fortifications de Clermont-en-Argonne. Il y manifeste aussitôt l'ardeur de son tempérament guerrier. Quelques anecdotes, celles-ci certaines, racontées par Vauban même, éclairent cette première campagne. Condé assiège Sainte-Menehould ; Vauban est là ; et soudain l'apprenti ingénieur, traversant l'Aisne à la nage sous le feu des mousquets, mène un parti d'attaque où nul ne l'attend et contribue à faire tomber la place. Condé de la rive assistait à l'action qui, écrit Vauban dans son *Abrégé*, lui fut imputée à grand honneur et lui attira beaucoup de caresses de la part des officiers. On voulut même le faire enseigne dans le régiment de Condé. Il remercia, « sur ce qu'il n'était pas en état d'en soutenir le caractère ». C'est-à-dire à cause de son *■* pauvreté. Dans les corps princiers, la vie était coûteuse, et Vauban devait penser à servir plus obscurément.

Vauban, qui n'avait rien d'un rebelle, rien d'un factieux, se trouvait mal embarqué dans le désordre de cette guerre civile. Il s'en tira bientôt, par hasard et bonheur. En 1653, un jour qu'il chevauchait *■* compagnie de quelques camarades, un parti royal survint et tomba sur cette troupe.

Vauban sut échapper, et, manœuvrant avec adresse, « il trouva moyen », écrit-il, « d'engager le parti dans un chemin creux où, les autres ne le pouvant poursuivre qu'à la file, il tourna tête sur eux, et, les ayant arrêtés tout court, tenant toujours le commandant du parti en joue, il fit ■ capitulation, laquelle fut qu'il ne le dépouillerait pas, qu'il ne le maltraiterait pas et qu'il ne le ferait pas marcher à pied, ce qui fut exactement observé ».

Vauban s'était fait connaître dans les deux armées par son exploit de Sainte-Menehould ; ■ reddition adroite et brave lui valut un surcroît d'estime. Mazarin voulut voir ce fier jeune homme ; il lui parla avec adresse et n'eut probablement pas grand'peine à le convertir au service du Roi. En manière de pénitence, il l'envoya devant Sainte-Menehould où Condé tenait garnison, afin qu'il reprît la place une deuxième fois et pour une autre cause. En 1655, âgé de vingt-deux ans, Vauban reçoit son brevet *d'ingénieur ordinaire du Roi*. Dès lors il sert, combat sans cesse ; à Valenciennes, il reçoit une blessure grave ; porté sur un brancart, il continue de servir ; à Montmédy, trois ingénieurs ayant été tués dès la première semaine, Vauban reste seul, et nonobstant quatre coups qui l'atteignent, il commande les travaux pendant quarante jours. La profession est périlleuse, les jeunes hommes sont massacrés. Rares parmi nous, écrira Vauban, ceux qui ont pris part à cinq ou six sièges... Et, avec ■ grande modestie, il attribuera ■ capacité aux chances qui l'ont fait survivre.



Qu'était-ce donc, cette profession où il entraît, et que signifiait, pour un Français du XVII^e siècle, ce mot *d'ingénieur* auquel était réservé tant d'avenir ? C'était le nom d'un très modeste emploi nécessaire aux armées. Les capitaines ont toujours eu besoin d'avoir à leur côté quelque homme de métier, capable de construire une baliste, de faire sauter un roc ou de jeter un pont, un manieur, un inventeur d'outils : Archimède était ingénieur dans les armées syracusaines ; il inventa, pour déterminer la distance des positions ennemies, ces mêmes méthodes qui servirent ensuite à déterminer la distance des astres. Les barons du moyen-âge n'allaient pas en campagne sans avoir avec eux leurs maîtres artisans, leurs « artilleurs », disait-on. Ces « artilleurs » inventèrent la poudre et les canons, d'où le sens particulier que prit leur titre, et l'adoption d'un mot nouveau : le maître artisan des armées, c'est dorénavant l'ingénieur. Le mot nouveau paraît au moment où grandissent les horizons de la recherche. La guerre, faite à coups d'explosifs, est un art qu'on découvre et perfectionne tout au long du XVI^e siècle. Les murs s'abaissent, disparaissent, les tours tombent et ne seront pas relevées ; à leur place s'allongent les bastions qui prennent des formes de rosaces, de chardons aigüs pour couvrir de leurs feux de plus vastes espaces. A l'art des constructions qui dominant l'assaillant, le guettent de haut et l'écrasent, se substitue un art subtil, un calcul d'espaces, de trajec-

toires et de tangentes, qui s'inscrit sur le sol par des tranchées profondes, des glacis insensibles. La mathématique progresse ; il en est grand besoin. Il faut, pour ce nouveau métier, un concours de toutes les pratiques et de tous les savoirs. Avec la terre, l'eau devient la plus sûre défense des hommes. Mais la connaissance de l'eau est toute une science encore, et à peine repérée. Léonard de Vinci, en Lombardie, a été un grand maître des arts de l'eau. La Flandre, où Vauban apprend la guerre, a eu de même ses habiles ingénieurs, constructeurs de canaux, de digues et d'écluses, arpenteurs et topographes minutieux. De Vinci à Vauban, les temps n'ont guère changé : la Renaissance continue son travail, et son libre génie anime le corps des ingénieurs français. Les deux chefs qui avaient précédé le chevalier de Clerville dans son emploi, Desnoyer et Pagan, étaient de hautes figures, suffisantes à marquer une tradition. Desnoyer, constructeur et preneur de villes, architecte de Fontainebleau, du Louvre, seigneur libéral qui bâtit à ses frais une église et pour la décorer choisit Poussin ; le comte de Pagan, soldat magnifique, ingénieur et constructeur par vocation : à l'assaut de Montauban, un trait l'éborgne ; nous le trouvons devant Montpellier, devant La Rochelle, où deux artisans charpentier, Tiriot et Metezeau, le conseillent pour la construction de la fameuse estacade ; au pas de Suze, menant la troupe, c'est lui qui décide et termine la journée par une randonnée au bord des précipices ; de nouveau ingénieur, il conduit, il réussit vingt sièges ; et voilà qu'il perd son œil unique ; aveugle, ce grand Pagan ne cesse d'être actif ;

contraint de n'être plus un soldat, il devient un savant ; la géométrie, la mécanique et l'astronomie galiléennes l'occupent ; la géographie le passionne, il étudie les relations des explorateurs qui agrandissent le monde. Tels sont les maîtres de Vauban, les influences de son travail. Alors il n'y ■ pas d'école à l'entrée des carrières ; chacun s'essaie, explore, invente et montre ce qu'il vaut. C'est bien la Renaissance encore. Ses fleurs ont moins d'éclat et ses fruits sont plus lourds, l'art produit ses derniers chefs-d'œuvres, la science inaugure les siens. Cependant la sève est pareille, l'esprit n'a pas dégénéré. Et c'est l'esprit même du corps où Vauban s'affilie.

II

GRANDES ANNÉES

1655 : l'hégémonie française commence ; 1661 : Mazarin meurt. Louis XIV gouverne, la Renaissance rencontre enfin ce qui jusqu'alors lui manqua, un grand prince qui l'aime et un grand peuple qui l'appuie. Louis XIV réussit ce *coup de majesté* que la France attendait de lui. Il supprime les oppositions, il règne. Heureux les Français qui entrent dans la vie ! Le jour le plus beau s'est levé pour leur race. Heureux les catholiques, heureux les libertins, les poètes, les savants, les constructeurs et les soldats ; heureux Vauban, il ■ trente ans.

Mazarin lègue au jeune roi la paix ; Louis XIV la veut active et magnifique. Il ■ choisi, et pour toujours, les deux hommes forts qui l'aideront : Louvois, Colbert. Il répartit entre eux les charges de son gouvernement ; la guerre à l'un, la paix à l'autre ; les frontières à Louvois, les côtes, les provinces à Colbert. Il engage des travaux immenses. Une entreprise, dont l'Europe s'étonne, sera la gloire de cette paix : Louis XIV veut unir l'Atlantique et la Méditerranée par un canal qui franchira les Cévennes. La puissance romaine n'avait pas tant osé. Depuis Léonard de Vinci et François 1^{er}, le plan était formé. Louis l'exécute.

Contrairement à ce qu'ont écrit quelques-uns de ses biographes, Vauban n'eut point de part aux premiers plans du Canal des Deux-Mers ; plus tard seulement son conseil fut requis ; mais dès l'origine il connut et admira « *cet ouvrage, le plus beau, le plus noble du monde* », dont l'exemple entraîna, dont la difficulté exerça, toute cette première génération des ingénieurs français.

*
* *

Le règne est glorieux, Vauban est jeune et pauvre, son travail est obscur ; résignons-nous à mal connaître ces premières années de sa vie.

En 1663, nous savons qu'il se marie. Il épouse, dans son pays, une jeune fille de noblesse ancienne, mademoiselle Jeanne d'Osnay. Mariage de soldat : il ne vivra guère près de sa femme. Il la laisse bientôt, ses chantiers sont au loin.

Où travaille-t-il d'abord, et comment ■ carrière s'annonce-t-elle ? travaillera-t-il dans les provinces et les ports, sous Colbert ? travaillera-t-il aux frontières, sous Louvois ? Il semble tiraillé d'abord entre les deux ministres. Un hasard de carrière le fixe enfin : Louvois sera son chef. Dessinateur, entrepreneur, Vauban faisait un peu tous les métiers, selon l'usage de son temps. Cette confusion n'allait pas sans inconvénients : elle prêtait aux tripotages, qui n'étaient pas rares, et aux calomnies, qui étaient rapides. Les ingénieurs du Roi étaient souvent accusés de gagner sur les travaux dont ils donnaient, dont ils exécu-

taient les plans. Il arriva que la calomnie atteignit Vauban. Une malversation avait été commise : on chercha à en faire peser sur lui la faute. Un intendant, qui se trouvait être de la parenté de Colbert, le poursuivit avec ténacité, et sa carrière aurait été peut-être brisée, si Louvois n'était intervenu pour le défendre, protéger sa personne, réclamer ses services.

Vauban, invinciblement fidèle dans ses rancunes comme dans ses attachements, dès lors s'écarte de Colbert et se donne à Louvois. Il commence, sur son ordre, tout au long des frontières, cette randonnée qui occupera sa vie entière et qui acquerra, en durant, la grandeur d'une épopée : d'Antibes à Dunkerque, étudiant toutes les places, s'exerçant à tous les terrains, aux rochers méditerranéens et aux sables nordiques, aux escarpements alpestres et aux terrains noyés des Flandres, il va, chemine sans repos.



Ses mérites sont connus en haut lieu. 1669 : Louis XIV déclare la guerre à l'Espagne et va saisir les cités de la Flandre espagnole ; Vauban est son ingénieur.

Tournai tombe, Douai ensuite ; Lille est enlevé en neuf jours. L'artisan de ces triomphes, c'est Vauban. Il en porte la marque ineffaçable : sous Douai, la décharge d'un mousquet a labouré son large visage. Le Roi ne méconnaît pas ses services, et il lui ouvre grandes les voies de la fortune. Le vieux Clerville, directeur des fortifications, montre au Roi le projet qu'il a dessiné pour la défense

de Lille. Louis XIV le trouve médiocre, et demande à Vauban un contre-projet, aussitôt adopté.

Vous pouvez laisser discourir M. le chevalier de Clerville sur tout ce qu'il aime à faire dans les places, écrit Louvois à un de ses agents, comme il parle fort bien et qu'il y prend plaisir, vous pourrez le laisser dire, mais ne faites jamais rien de tout de ce qu'il dira...

Et Vauban :

Le chevalier de Clerville fit avant de partir, moi présent, planter une douzaine de piquets à l'aventure, seulement pour dire qu'il avait tracé la citadelle ; mais la vérité est qu'il n'y en a pas un qui puisse servir.

Le jeune roi veut autour de lui de jeunes hommes, et Vauban, qui a trente-quatre ans, construira ■ frontière.

Toutes les affaires sont menées avec une fougue et une application inlassables. Le Roi se hâte vers la Franche-Comté, Vauban est avec lui. La Franche-Comté est conquise. Vauban tombe malade et en informe Louvois. Mais quand on est au service du Roi, les maladies doivent ne pas durer. Louvois ■ besoin de Vauban : il l'appelle à Versailles.

Je vous prie de vous rendre ici dès que vous serez quitte afin de m'entendre avec vous de plusieurs causes concernant le service du Roi. *Je vous prie surtout de ne point précipiter votre départ, de crainte que vous ne retombiez malade.*

Ces derniers mots se laissent lire, au manuscrit, sous la rature : Louvois les ■ biffés.

Vauban doit aller à Dunkerque afin d'y dessiner des bastions et un fort. Qu'il se hâte : les Anglais s'irritent des progrès que le Roi fait en Flandre ; Dunkerque armé les fera taire. Voici donc Vauban à Dunkerque : lieu misérable, village de marchands logé dans un pli des dunes ; un écumeur de mer, avec dix canons, en ferait son butin ; ce n'est que du sable et de l'eau. Avec cette eau, ces sables, Vauban va construire un chef-d'œuvre. Il y faut un grand soin ; Vauban appelle ses meilleurs commis, « toute la bande d'Archimède » ; il étudie le sol, détermine les niveaux ; il étudie les marées, calcule leurs hauteurs et leurs masses. Il a conçu son plan : pour défendre la terre il emploiera la mer ; il captera ses eaux et les étendra au long des glacis. Mais ce n'est là que la moitié de son œuvre : la mer son alliée est aussi son ennemie : cette crique où le Roi veut installer ses flottes, la mer l'ensable. Vauban imagine, pour combattre cet ensablement, d'utiliser les eaux terrestres. Le plat pays des Flandres est un immense réservoir ; Vauban entreprend d'en recueillir, d'en canaliser les eaux dormantes, puis, les lâchant soudain, d'utiliser leur force pour nettoyer les passes, pour ouvrir un passage aux vaisseaux de haut bord. Vauban trace ses plans : des écluses contiendront les eaux, celles de la mer qui doivent couvrir la terre, celles de la terre qui doivent chasser les sables ; des jetées, bordant le chenal, dirigeront les chasses d'eau ; un bassin étanche tiendra les navires toujours à flot ; les arsenaux, les magasins, construits autour, seront défendus par un retranchement simple et plié au terrain ; les dunes aplanies et fixées fourniront les glacis en avant

des ouvrages ; des forts avancés sur la mer protégeront la rade et prendront des revers sur l'ennemi campé ; deux autres forts, détachés un peu loin, retarderont l'investissement. C'est la première fois que Vauban organise un ensemble si vaste. Il se prodigue et s'exalte.

C'est le plus beau et le meilleur dessin. Ceux que j'ai fait ci-devant ne me paraissent rien à l'égard de celui-ci.

Et encore :

C'est le plus grand, le plus beau dessin de fortification du monde...

Si beau qu'il s'y passionne pour les plus minutieuses besognes :

Comme je suis extrêmement amoureux du dessin des vieux bastions et de la citadelle, je l'ai tout tracé moi-même, et il n'y ■ rien que je n'aie mesuré pour le moins deux fois ; enfin le subalterne n'y ■ pas seulement touché la toise.

*
* *

Vauban resterait à Dunkerque, mais Louvois l'en arrache. Au premier jour, lui écrit-il, vous irez à Lille ; puis aux places du Hainaut ; puis à Paris en poste, à Pignerol et à Perpignan par la même voie, ■ afin qu'étant de retour au quinze du mois de janvier, vous puissiez retourner en Flandres pour disposer des choses à l'ouverture des ateliers et avancer tout, l'année qui vient, autant que le Roi peut désirer... » Vauban marchera donc ; il ne lui en coûte

pas, l'indolence est un état qu'il ignore. Mais entre le Roussillon, où Louvois l'envoie, et les Flandres, le Morvan est d'accès facile : n'y passera-t-il pas quelques jours, quelques heures ? Louvois ■ prévu la tentation, et aussitôt l'a prévenue : « Vous comprenez bien qu'il ne faut pas que vous songiez à mettre les pieds chez vous. » Soit, il n'y songera pas.

L'*Abrégé des Services* pour 1669 est une page d'une simple et probante éloquence :

En 1669, il fut employé à l'exécution des projets ci-dessus et à faire celui de Tournai ; et, l'hiver de la même année, il alla à Pignerol pour régler le projet de ces fortifications. Ensuite de quoi il passa à Antibes et à Toulon où il fit le projet de la nouvelle darse et des fortifications de la place tels qu'ils ont été exécutés depuis.

De là, il fut en Roussillon, où il régla les fortifications qu'on a ajoutées depuis ce temps là à Perpignan, Collioure et Villefranche, et, à son retour, il fut visiter les fortifications de Douai, Arras, Bapaume, Béthune, Saint-Venant et toutes les autres places du pays d'Artois dont les projets avaient déjà été réglés par lui et approuvés par le Roi. Sur quoi il est à remarquer qu'à mesure qu'il faisait un projet de place et qu'il était approuvé, le Roi le chargeait de la principale direction ■ ce qui regarde la conduite des ouvrages, ce qui l'engagea depuis à des voyages continuels dans tous les temps de l'année.

Ce fut environ ce temps-là qu'il fit le projet des fortifications de Saint-Quentin, La Fère qu'on voulait raser, de Ham, Péronne et Doulens qui étaient pour lors du département de M. Colbert.

Les secrets desseins du Roi sont la cause de ce travail acharné. En 1668, la paix lui ■ été arrachée par l'Europe. La Hollande, l'Empire, l'Angleterre unies, ont arrêté ses

armes. Il ■ gardé Tournai, Douai, Lille : il a rendu la Franche-Comté ; sa gloire est imparfaite. Il retourne à Fontainebleau, à Versailles, et s'entoure de fêtes éclatantes. L'éclat des fêtes distraît l'Europe, sans lui-même le distraire d'une constante pensée : il prépare des armées si fortes que nul ne les arrêtera. Louvois l'écrit à Vauban en décembre 1670 :

Le Roi n'a rien dans la tête pour l'année qui vient que la perfection de ses places et de son infanterie.

La passion de Louvois égale celle du Roi ; Vauban écoute, obéit avec joie. Cent vingt ans plus tard la France sera de nouveau menée par des hommes jeunes : Carnot, Danton, Hoche, et elle retrouvera la force irrésistible. Quelle violence de volonté anime, emporte cette génération ! Vauban signale qu'un de ses ingénieurs parle de quitter le service ; sur quoi Louvois :

Je le crois trop sage pour demander à se retirer, parceque ce serait le chemin d'aller à la Bastille, où le Roi met d'ordinaire les gens qui font de pareilles propositions.

Vauban trouve lents certains de ses entrepreneurs ; sur quoi Louvois :

Faites leur entendre qu'il n'y va pas moins que de la vie si je m'apercevais qu'ils soient redevables au Roi de quelque chose à quoi ils ne satisfont pas.

C'est la manière, c'est la violence de Saint-Just. Point de paix pour Vauban ; il marche sans arrêt. Il n'a pas

quarante ans, voici pourtant le rhume et la toux qui l'atteignent, cette toux que nous entendrons si souvent à travers ses lettres et qui va, trente années durant, lui secouer et fatiguer le corps jusqu'à éteindre enfin son souffle. Il en parle, non pour se plaindre, mais pour expliquer un retard :

Ne vous étonnez pas, Monseigneur, si ma marche ■ été si lente. L'incommodité de mon rhume était tellement aggravée par la fatigue du cheval que j'ai failli en crever par les chemins ; et la vérité est que j'ai été obligé de mettre plus de cinquante fois pied à terre, à cause des maux de tête et des éblouissements que le toussement me causait. Je suis présentement un peu mieux, Dieu merci, et comme je connais la presse que vous avez que j'aile à Dunkerque, je vous promets que je mourrai ou je ne perdrai pas un moment pour m'y rendre.

Cette lettre est datée du Quesnoy, le 5 septembre ; le 8 il est à Douai, d'où lettre et rapport ; le 9 il est à Dunkerque ; le 11 à Béthune, d'où de nouveau lettre et rapport. A Dunkerque l'état des choses ne l'a pas contenté. L'autorité y est mal définie. Ville frontière, Dunkerque est à Louvois ; ville maritime, Dunkerque est à Colbert. Vauban a donné les plans, Clerville les exécute, et la manière dont il s'y prend impatiente leur auteur. Son œuvre préférée sera-t-elle abîmée ?

En vérité, Monseigneur, écrit-il à Louvois, je n'ambitionne point sur autrui, je n'ai point l'âme tournée à faire mal à qui que ce soit, mais je suis Français et comme tel, je ne puis m'empêcher d'avoir quelque déplaisir que le Roi ait dépensé deux ou trois millions pour la meilleure place de son État, et qu'on

manque à faire tout ce qui se peut pour la rendre aussi bonne qu'elle pourrait être... Ayez la bonté, Monseigneur, de me pardonner cette longue digression et d'excuser un zèle qui ne se peut contenir, lorsqu'il croit qu'il y va du service de son Roi, de sa conscience et de ce qu'il vous doit.

La réponse de Louvois est courte et contenue :

...Je ne vous réponds rien pour le port de Dunkerque, parcequ'il faut se contenter de bien servir le Maître, en ce dont il nous charge, et ne pas nous inquiéter du reste.

Cette parfaite discipline n'est pas naturelle à Vauban. Il met trop de son cœur dans ses travaux, et il a trop de vivacité, pour bien pratiquer la résignation et s'enfermer dans ses besognes. Il n'est rien qu'il n'observe et ne signale dans ses lettres. Toute la chronique des chantiers, il la communique à Louvois, et Louvois l'écoute avec attention. Ici le terrassier baguenaude, égare ou vole son outil, ici le charretier d'artillerie, travaillant moins qu'un manœuvre des champs, coûte au Roi, chaque mois, une pistole en plus ; ici l'espion rôde, l'entrepreneur profite, le maçon déserte...

Pour empêcher la désertion des maçons, qui me faisait enrager, écrit-il, j'ai pris, sous votre bon plaisir, deux gardes de M. le Maréchal, des plus honnêtes gens, qui auront leurs chevaux toujours sellés dans la citadelle, avec chacun un ordre en poche et un nerf de bœuf à la main. Les soirs, on verra ceux qui manqueront ; après quoi, dès le matin, ils iront les chercher au fond de leur village et les amèneront par les oreilles sur l'ouvrage.

Partout enfin, l'inextirpable paresse et friponnerie humaines.

Assurément, écrit-il sur les chantiers de Douai, s'il y avait quelques bons tours dans la filouterie que le diable ne sût pas, il pourrait les apprendre ici. On peut s'assurer qu'il n'y a pas une telle école au reste du monde ; cela nous tient tellement alertes qu'on ne peut plus faire autre chose que d'être perpétuellement en garde contre eux...

Vauban sait ce que le Diable ignore et dépiste sans trêve ces filous qui font tort au Roi.

Son regard et son zèle vont plus loin que la limite des chantiers. Vauban ne travaillerait pas avec tant de passion s'il ne savait pour quelle fin il travaille. Il est un serviteur du Roi, c'est-à-dire de la France. Au XVII^e siècle, les deux mots se disaient l'un pour l'autre, ils avaient même sens. Vauban a pour la France, ses terres, ses bêtes, ses fruits, ses peuples, cette même sorte d'amour attentif et profond que le cultivateur garde pour son domaine. Terre et peuple ne sont pas séparables. La terre ôtée, que peut le peuple ? Le peuple ôté, que vaut la terre ? Tout occupé qu'il soit par ses constructions, Vauban n'oublie jamais les hommes ni la justice qui leur est dûe, et, les voyant foulés et sottement menés en ces pays nouvellement conquis où pour tant de raisons on doit avoir soin de les concilier, il s'impatiente, et ne le cache pas.

Je prendrai la liberté de vous dire, écrit-il de Pignerol en février 1669, que l'estimation qui a été faite ici des bâtiments rasés n'est en aucune façon raisonnable, et cela n'est que trop évident puisque les propriétaires aiment mieux (plutôt que d'en

subir les conditions) démolir eux-mêmes leurs maisons et en vendre les matériaux, par-ci par-là, à vil prix, où ils trouvent encore le prix au double de ce qu'ils ont été estimés.

Cela vous demande justice et j'ose vous dire, avec tout le respect que je vous dois, que vous ne devez pas souffrir que tout un peuple aille crier dans les États voisins qu'on leur prend leur bien et qu'on ne leur en tient compte qu'à moitié.

Il y a ici un pauvre homme qui a 8 enfants, qui, pour tout bien, a quelques héritages qui sont situés sur l'avenue entre le Mont Sainte-Brigitte et la citadelle ; l'esplanade en a consommé une partie ; l'autre ■ été dépouillée de sa terre, et le peu qui reste encore sera emporté. Il est de votre justice de mettre ordre à cela.

Autre grief, et qui va plus profond, qui accuse l'administration même du royaume : gabelous et douaniers s'installent parmi les Flamands à peine annexés ; ils sont trois cents coquins, et leurs agissements suffisent à faire détester le royaume.

Oui, Monseigneur, écrit Vauban, je tiens le Roi malheureux de n'avoir point de serviteurs assez jaloux de son honneur pour l'avertir du tort que de semblables vilenies lui font... Je pourrais bien vous représenter quantité d'autres choses qui se passent en les mêmes pays, qui ne valent pas mieux, mais je crains la rebuffade...¹ Je m'arrête sur ces matières, car je crois bien que mon zèle m'emporterait à dire quelque sottise².

Là Vauban se trompe ; il reçoit en réponse, non pas la rebuffade, mais l'invite à tout dire.

1. ■ septembre 1671.

2. 12 octobre 1671.

Aussitôt ma lettre reçue, écrit Louvois, mandez-moi, s'il vous plait, ces autres choses qui se passent en Flandre.

*
* *

La recommandation la plus humble est aussi la plus significative. Voici que pour un simple soldat déserteur, Vauban sollicite auprès de Louvois même ; il supplie très humblement qu'il soit permis de l'excuser :

C'est un misérable qui ■ cinq ou six petits enfants qui meurent de faim, et qui me fait compassion.

Compassion : c'est un mot dont on n'use guère dans les armées, et qui peint l'homme.

*
* *

Ce Vauban, si actif, si heureux dans ■ carrière, ne laisse pas d'avoir des ennemis qui le cherchent. La calomnie se glisse aisément parmi ces immenses et coûteux travaux. Une fois déjà elle l'avait atteint ; la voici revenue. On raconte à Louvois que deux ingénieurs de Vauban, Montguirault et Vollant, ont faussé sur leurs comptes les mesures de certains ouvrages. Louvois en informe Vauban, qui répond aussitôt :

Recevez, s'il vous plait, toutes leurs plaintes, Monseigneur, et les preuves qu'ils offrent de vous donner ; que si vos grandes affaires vous occupent trop, commettez-y quelque honnête homme qui examine bien toutes choses à fond et qui vous en rende compte après. Ne craignez point d'abimer Montguirault

et Volland ; je suis bien sûr qu'ils n'appréhendent rien là-dessus ; mais, quand cela serait, pour un perdu, deux recouvrés.

Quant à moi qui ne suis pas moins accusé qu'eux, et qui, peut-être, suis encore plus coupable, je vous supplie et vous conjure, Monseigneur, si vous avez quelque bonté pour moi, d'écouter tout ce qu'on vous pourra dire contre et d'approfondir afin d'en découvrir la vérité ; et si je suis trouvé coupable, comme j'ai l'honneur de vous approcher de plus près que les autres et que vous m'honorez de votre confiance plus particulière, j'en mérite une bien plus sévère punition. Cela veut dire que, si les autres méritent le fouet, je mérite du moins la corde ; j'en prononce moi-même l'arrêt, sur lequel je ne veux ni quartier ni grâce. Mais aussi, si mes accusateurs ne peuvent pas prouver ou qu'ils prouvent mal, je prétends qu'on exerce sur eux la même justice que je demande pour moi. Et sur cela, Monseigneur, je prendrai la liberté de vous dire que les affaires sont trop avancées pour en demeurer là ; car je suis accusé par des gens dont je saurai le nom, qui ont semé de très méchants bruits sur moi, si bien qu'il est nécessaire que j'en sois justifié à toute rigueur. En un mot, Monseigneur, vous jugez bien que, n'approfondissant point cette affaire, vous ne sauriez rendre justice ; et ne me la rendant point, ce serait m'obliger à chercher les moyens de me la faire moi-même et d'abandonner pour jamais la fortification et toutes mes dépendances. Examinez donc hardiment et sévèrement, bas toute tendresse ; car j'ose bien vous dire que, sur le fait d'une probité très exacte et d'une fidélité sincère, je ne crains ni le Roi, ni vous, ni tout le Genre humain ensemble. La Fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France ; mais, en récompense, elle m'a honoré d'un cœur sincère, si exempt de toute sorte de friponneries qu'il n'en peut même souffrir l'imagination sans horreur, et là-dessus je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect du monde, votre très humble, très obéissant et obligé serviteur.



L'an 1672 apporte à Vauban un travail imprévu. Toujours prompt à parler, il a suggéré que les ingénieurs militaires devraient commander un corps spécialisé ; il pensait, et il l'avait dit, que le génie devait être une arme séparée, recrutée et formée selon ses besoins propres. « Rédigez-moi là-dessus un mémoire », répond Louvois que la chose intéresse. Un mémoire ! Vauban ne sait ce que c'est. Il est homme de plein air, d'action et de chantier, non d'écriture. Plus tard le goût d'écrire lui viendra ; mais il s'en faut à la date où nous sommes. Il proteste, il n'a ni temps ni aptitude ; ce métier-là n'est pas le sien. Louvois ne se dédit pas, et Vauban s'exécute. Il n'est pas en peine d'idées : « La matière foisonne beaucoup, une pensée en appelle une autre... » Le difficile, c'est de les mettre en forme, en page et en chapitre. Vauban s'enferme dans un bureau, et s'entraîne à la besogne. Dès février plusieurs gros cahiers sont emplis, illustrés de trente dessins, et Vauban commence à sentir quelque contentement. N'a-t-il pas déjà pris goût à ce métier nouveau ? « Ce sera un livre rempli de la plus fine marchandise qui soit dans ma boutique, écrit-il à Louvois, et telle qu'il n'y a assurément que vous qui en puissiez tirer de moi de semblable. » Au fur et à mesure qu'il rédige, il invente : « Vous n'y verrez rien de connu, ni presque rien qui ait été pratiqué... » Son mémoire devient un traité sur la conduite des sièges. Il se hâte, il bouscule les secrétaires qui écrivent

sous ■ dictée. Car il ne tient pas la plume, ce minutieux travail irrite ■ main puissante. « La grâce que Dieu m'a faite de ne pouvoir écrire trois mots sans brouille s'oppose formellement à cela. »

Cependant Louvois, exigeant sans mesure, s'étonne de ne plus recevoir ces rapports d'inspection auxquels Vauban l'avait accoutumé, et les réclame. Vauban répond avec verveur à son Ministre :

...Vous aurez la bonté, s'il vous plait, de vous souvenir, Monseigneur, que je vous ai supplié de ne point écrire jusqu'à la fin de février, et qu'il me fallait tout ce temps là pour achever le Mémoire. Je prends encore la liberté de vous le répéter et d'y ajouter qu'il me faut encore huit jours au delà pour réparer l'interruption que vos lettres m'ont causée. Vous entendez bien, Monseigneur, que plus vous m'écrirez, plus vous me retarderez. Si j'avais moins d'entêtement pour vous, j'aurais pu vous faire un Mémoire bon ou méchant qui aurait contenu imparfaitement la vingtième partie des choses que je veux vous apprendre en perfection, et me divertir après comme les autres ; mais, parce que je veux vous remplir de tout ce que j'ai de meilleur, il faut que je passe ma vie comme un esclave et que je sois encore bourré. Cela me servira de leçon pour m'apprendre, une autre fois, à faire des Mémoires ; mais, pour le coup, vous prendrez patience s'il vous plait, car enfin je veux achever ce que j'ai commencé et vingt pièces de canon ne me feraient pas sortir de ma chambre que cela ne soit fait.

*
* *

Enfin c'est fait. Il est grand temps, le travail presse de toute part : expériences d'artillerie, épreuves de machine ;

sur toute la longueur de la frontière les places sont munies, alertées. « J'écris partout pour réveiller les gens et je m'assure que tout ira bien, » écrit Vauban. Qu'est-ce donc et d'où provient la hâte ? L'événement est proche. Le 28 avril 1672, le Roi quitte les fêtes pour aller aux armées, et déclare la guerre. Sa lettre à Colbert est empreinte du plus fol et magnifique orgueil :

J'ai estimé plus avantageux à mes desseins et moins commun pour la gloire, d'attaquer à la fois quatre places sur le Rhin et de commander en personne à tous les quatre sièges. J'ai choisi, pour cet effet, Rhinberg, Wesel, Rurick et Orsoy... J'espère qu'on ne se plaindra pas que j'aie trompé l'attente publique.

Vauban est près du Roi, les quatre places tombent.



Vauban est requis partout ; il va, il vient ; ■ fonction est sans répit. La Flandre est occupée, vingt-deux places sont prises : qu'il les inspecte, qu'il les fasse françaises et les rende imprenables. Les chantiers sont ouverts. Nouvelle tâche : que Vauban descende en Lorraine, la frontière y est faible et doit être reconstruite. Depuis cinq ans, davantage peut-être, Vauban n'a revu le Morvan, ■ maison, les siens ; il en fait la remarque, on ne l'écoute pas. Le Roi va assiéger Maestricht. Vauban, appelé près de lui, conduira l'opération. ■ A l'égard de mon congé, écrit Vauban, je vois bien que je m'y suis pris trop tard... »

On verra. Pour l'heure voici Vauban à Maestricht, et le Roi l'y rejoint. Tout deux travaillent très bien ensemble.

Un maréchal de France, un Turenne, un Créqui ne pourraient se laisser conduire par un ingénieur, qui est à peine un soldat. La majesté royale couvre tout. Louis XIV, très attentif, très capable, prend conseil de Vauban et, d'après lui, donne ses ordres. « Le travail, écrira Vauban, fut dirigé par une seule tête qui en recevait les ordres immédiats du Roi et n'en rendait compte qu'à lui seul. »

L'opération fut rude et sanglante, mais triomphale. Louis XIV en donne en quelques lignes un majestueux récit :

La façon dont la tranchée ■ été conduite, écrit-il, empêchait les assiégés de rien tenter ; car on allait vers la place quasi en bataille, avec de grandes lignes parallèles qui étaient larges et spacieuses ; de sorte que, par le moyen des banquettes qu'il y avait, on pouvait aller à l'ennemi avec un fort grand front. Le gouverneur et les officiers qui étaient dedans n'avaient jamais rien vu de semblable, quoique Farjoux se fût trouvé en cinq ou six places assiégées, mais où l'on n'avait été que par boyaux si étroits qu'il n'était pas possible de tenir dedans à la moindre sortie. Les ennemis étonnés de nous voir aller à eux avec tant de troupes et une telle disposition, prirent le parti de ne rien tenter tant que nous avancerions avec tant de précautions.

La ville capitule après treize jours de tranchée ouverte. Le Roi s'en va, Vauban demeure. Il doit, négligeant la fatigue dont il est accablé, relever les brèches, fortifier les ouvrages. Le 2 août, quinze jours après ville rendue, Louvois écrit à Vauban :

Le Roi commence à s'ennuyer un peu de ne point voir votre projet sur la fortification de Maestricht. Je lui ai toujours dit

que vous étiez incommodé et que, quand on est malade, on n'est pas en état de travailler beaucoup...

Le Roi ne comprend pas très bien qu'on soit malade quand on le sert. Enfin, le 10 août, le projet est reçu, admiré. Vauban aura-t-il son congé ? Non pas, qu'il aille peiner ailleurs ! Il y a fort à faire à Brisach, qu'il s'y rende. Vauban proteste : Et son repos, et son Morvan ? Point de repos, point de Morvan. Louvois, pour toute réponse, modifie son ordre : le Roi envahit la Comté et veut avoir Vauban, qu'il se hâte. « Que je vous joigne bientôt, je deviendrai assurément fou... » déclare Vauban. Mais il a une bonne tête et Louvois n'en est pas inquiet. Le pauvre est esclave, le puissant l'est aussi. Il n'y a de bon temps au monde que pour l'imbécile et le sauvage. C'est un état pour lequel il arrive que Vauban soupire. « Bienheureuse liberté, écrit-il, que je vois bien qui n'existe que parmi les Américains. »

*
* *

1674 : La campagne d'été se déroule dans les Flandres, et n'est pas conduite comme Vauban voudrait. Il déconseille la bataille ; il est d'avis que le temps usera la coalition confuse des Espagnols, des Hollandais, des Allemands ennemis du Roi.

Je crois, écrit-il, que les ennemis doivent chercher le combat et non l'éviter, puisque, évitant de combattre, c'est le moyen sûr de les battre avant qu'il soit peu, ou du moins de disloquer

cette grande machine mal assortie dont les pièces ont si peu de liaison que je ne lui donne pas six mois pour qu'il y en ait quelqu'une qui se démonte d'elle-même.

Mais Condé, chef de l'armée, veut la bataille ; le 11 août, il la trouve à Seneffe. C'est une glorieuse journée, sanglante aussi. La Cour, au premier soir, crie au triomphe ; Vauban se réserve : « Il n'est pas temps », écrit-il à Louvois, « de s'en épanouir la rate. Prenez garde que les ennemis ne vous prennent Arras, Doullens ou quelque autre place aussi importante, ou qu'ils ne ravagent dans la Picardie. » Louvois s'irrite d'un si prudent avis : « J'ai vu avec une surprise inconcevable », répond-il, « qu'on se soit mis dans l'esprit à Tournai que les ennemis songaient à l'attaquer... »

Vauban a raison pourtant. Condé, affaibli par ses pertes, retenu dans son camp, diffère de rien tenter, et l'ennemi menace ses arrières. Vauban est l'homme qui défendra les places. J'agis, écrit-il de Tournai le 18 août 1674, « comme si nous devions avoir les ennemis dans deux jours ; et je puis vous assurer, sans faire le fanfaron, que, s'ils viennent, j'y périrai où ils s'apercevront de ma présence. » Les ennemis n'attaquent pas Tournai, mais Oudenarde. Vauban s'y est jeté. Il commande la place, les remparts et les troupes ; le Roi l'a nommé, pour cette occasion, brigadier d'infanterie. C'est la première fois dans sa vie, et ce sera la dernière, où il dirige une défense. Cette unique expérience suffit à le montrer : l'ennemi, comme il l'avait promis, « s'aperçoit de sa présence ». Il le laisse approcher et installer ses lignes à portée de mous-

quet ; puis, d'une brusque sortie, il court occuper, bouleverser les ouvrages et abîmer les troupes. L'ennemi se reforme, creuse de nouvelles tranchées. Vauban les observe ; puis, averti par un signal qu'il ■ donné, l'ingénieur Mesgrigny, apposté dans Tournai, lâche soudain les eaux longtemps retenues d'un canal ; elles couvrent la plaine, noyant travaux et travailleurs. Sur quoi, Condé avance : Oudenarde est libérée. Condé s'inquiète encore : Bergues, Dunkerque, sont menacés. Vauban s'y porte en hâte, avec l'équipage et la suite d'un capitaine. « Chemin faisant », est-il écrit dans l'*Abrégé*, « il pensa être tué dans La Bassée, par la rencontre d'un parti qui battit son escorte et la passa par les armes, blessa son neveu, cassa le bras à son palefrenier qui lui menait un cheval de main et prit son secrétaire prisonnier. » Vauban avait été imprudent ; il fut grondé. « Je suis obligé de vous dire que le Roi vous défend », lui écrivit Louvois, « sous peine de son indignation, de vous plus exposer à de pareils risques. »



La campagne de 1675 finit mal : Turenne meurt, et son armée, non ■■■■ peine, revient au Rhin. Une ombre passe sur la gloire du règne. Les jeunes hommes n'avaient jamais entendu parler de défaite : ils s'étonnent, observe M^{me} de Sévigné.

Turenne, en ces temps guerriers, incarnait le génie même de la guerre. Son épée manque, son conseil manque ;

qui maintenant donnera conseil ? Condé vieillit, les hommes se font rares. Voici Vauban : le Roi l'écoute. Depuis longtemps il a pris goût à ses lettres si variées et si vives, il les lit avec soin ; lettres non d'ingénieur, mais de patriote toujours passionné pour le bien de l'État. Nos places sont trop nombreuses, disait-il, et trop éparses, ne songeons pas tant à en acquérir de nouvelles qu'à les lier ensemble... Et en une de ces formules qui sentent leur Henri IV : « C'est une belle chose, écrit-il, que de tenir ce qu'on a dans les deux mains... »

L'heure difficile étant venue, Vauban répète son avertissement. Les armées du Roi, aventurées au loin, ont laissé en arrière de bonnes places à prendre ; qu'on ramène les armées et qu'on prenne les places. Une surtout l'intéresse, petite, mais très utilement logée sur l'Escaut dont elle barre la vallée. Depuis longtemps il en est envieux.

Prenons Condé sans faire tant de cérémonie, avait-il maintes fois proposé ; quinze jours de temps employés feraient l'affaire et, après cela, vous plaidez main garnie. Il n'y a point de juges plus équitables que les canons ; ceux-là vont droit au but et ne sont point corruptibles... Si vous souhaitez que je fasse une promenade par là, vous n'avez qu'à ordonner et vous serez bien obéi.

En 1675 il répète : « Prenez Condé, c'est le plus beau coup qui se puisse faire dans les conjectures présentes... » Sa lettre est pressante et Louvois en sourit : « J'ai reçu avec soumission vos réprimandes, écrit-il, mais sans rien décréter pourtant. » Vauban insiste :

Si nous voulons durer contre tant d'ennemis, il faut songer à resserrer. Vous ne le pourrez bien faire que par celle de Condé qui vous assure celle de Bouchain et l'une et l'autre faciliteront tellement celle de Valenciennes et de Cambrai qu'il est presque impossible qu'elles en puissent échapper. Si le Roi était maître de ces places, il épargnerait je ne sais combien de garnisons dans ses derrières et ferait un pré carré en Flandre, que vingt années de guerre ne pourraient pas lui arracher, attendu que la liaison que toutes ces places auraient les unes avec les autres, les rivières, le pays et la facilité de les secourir, rendraient inutiles tous les desseins des ennemis.

Cette fois, Louvois a écouté. Le Roi veut un projet sur les travaux du siège. Vauban l'expédie aussitôt, on l'adopte. Vauban a demandé, pour traverser les eaux du fleuve qui entoure Condé, des radeaux et une redoute flottante. On les construit, on les essaye en grand secret. Sous prétexte de convoyer des bateaux de plaisance sur le grand canal de Versailles, Louvois essaye les machines qui porteront les radeaux ; un soir de fête on lance sur les eaux la redoute flottante réclamée par Vauban ; danseurs et violons occupent la place des canons. Tout procède à souhait, le mystère est complet. La redoute enchante Louvois.

J'y ajouterai une autre petite perfection, écrit-il à Vauban, c'est qu'un coup de canon qui la percerait tout au travers ne la ferait pas couler au fond. Devinez, après cela, s'il vous plaît, comme quoi elle est faite.

Au printemps, le décor tombe ; il est passé, le temps des fêtes. Le 17 avril, Condé est investi ; le 21, le Roi

arrive, les radeaux flottent, la redoute armée canonne les ouvrages, et Gondé est au Roi. Bouchain tombe ensuite, puis tout ce « *pré carré* » qu'avait promis Vauban. Le Roi le nomme Maréchal de camp. Ne confondons pas cette dignité avec celle de Maréchal de France. Vauban l'obtiendra quelque jour, mais ce jour tardera.

*
* *

La campagne est toujours difficile : Philippsbourg tombe, Maestricht est en péril, la ligne du Rhin est perdue. C'est un malheur, Vauban en est d'avis. Philippsbourg, si proche de l'Alsace, doit être au Roi, et le Rhin, quelque jour, devra former la frontière de la France. Cependant Vauban insiste : à quoi bon « voler le papillon », comme il dit, quand on a, sous la main même, de bonnes prises ? C'est au *pré carré* des Flandres qu'il s'obstine.

Comme il ne serait pas honnête de laisser prendre Philippsbourg et Maestricht sans tâcher de les secourir, ou de prendre notre équivalent..., je souhaiterais pour le service du Roi que vous fussiez en état de faire le siège de Valenciennes et que Sa Majesté revint brusquement, mais avec l'équipage d'un Maréchal de France et rien de plus, pour les raisons que vous savez.

Louvois écoute le conseil en silence, le pèse, le communique au Roi ; le siège est décidé, et Louvois le prépare en secret : c'est la condition de cette « brusquerie » que Vauban conseillait. Vauban même n'est pas informé. Louvois le tient au loin, le fait courir en Alsace, ■ Bourgogne, en

Lorraine. Que se passe-t-il ? Il n'en sait rien, il s'étonne, s'irrite, et cet ancêtre des grognards écrit ■■■■ retenir sa main coléreuse :

Ce sera un grand agrément pour moi d'arriver au camp avec des chevaux sur les dents, et moi n'en pouvant plus, dans le temps qu'il faut entrer dans les fatigues horribles d'un siège. C'est une chose assez curieuse de voir que tout le monde sait ce que vous voulez faire et qu'il n'y ait qu'à moi qu'on en fasse secret ; apparemment que j'y dois faire un personnage inutile et que mes avis doivent être comptés pour rien. Dieu ■■■ soit loué ! je ferai mon devoir, mais je me donnerai bien garde de tant prendre sur moi que j'ai fait ■■■■ autres sièges ; de cela je vous en répons...

Louvois et le Roi sourient aux menaces de ce laborieux, et sans inquiétude sur son zèle, ils continuent leur préparation silencieuse. Soudain, l'hiver sévissant encore, ils lancent la foudre. Le 5 mars, l'armée investit Valenciennes ; le Roi, Louvois, Vauban ■■■ joignent sous la ville ; Louvois a charge des fournitures : armes, outils, vivres, main-d'œuvre, rien ne manque ; Vauban règle les travaux, dispose les attaques ; le Roi veille à l'ensemble. A travers lui, Vauban fait tout. Il ouvre la tranchée, avance ses parallèles, arme entièrement les fronts, s'appuie de part et d'autre aux inondations, interdit à l'ennemi les sorties et les contre-approches. L'heure de l'attaque étant venue, il formule une proposition inattendue : il veut qu'on attaque en plein jour. Les maréchaux de Schomberg, de Luxembourg, de Lorge, d'Humières et de la Feuillade, Louvois, Monsieur, le Roi même, sont contraires ; l'usage était alors d'attaquer

la nuit. Vauban tient ferme, raconte Voltaire, « avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. C'est à ses yeux le moyen d'éviter la confusion et les méprises, de surprendre l'ennemi et de l'accabler en opposant des troupes fraîches à ses postes fatigués. La nuit, dit-il avec Comines, n'a pas de honte. Le grand jour et l'œil du maître contiennent les lâches, animent les faibles, élèvent les braves au-dessus d'eux-mêmes. » Le Roi écoute Vauban, et l'approuve enfin. Le 17 donc, à l'aube, les troupes sont lancées. En un instant la contrescarpe est prise et les défenseurs fuient ; poursuivis, leur fuite même conduit aux portes de la ville et les ouvre aux partis d'attaque ; alors le peuple s'épouvante et les magistrats font battre la chamade. Le Roi crût rêver quand il vit à ses pieds les bourgeois suppliants, la garnison captive. L'armée fut un peu folle de cette réussite. La jeune noblesse ne rêva plus qu'assauts vainqueurs, ennemis capturés. De Valenciennes, le Roi court sur Cambrai et prétend enlever la ville avec sa garnison. Vauban, tout à l'heure le plus hardi, est maintenant le plus sage.

Il ne faut pas abuser de la bonne fortune, écrit-il à Louvois, et les prendre à composition est assurément le plus court de cinq à six jours, voire de dix, et de sept à huit cents hommes de perte... Sa Majesté doit songer que l'on va entrer dans de grandes affaires du côté de l'Allemagne où elle aura besoin de toute la vigueur et du bon état de ses troupes ; à quoi j'ajoute que la conservation de cent de ses sujets lui doit être beaucoup plus considérable que la perte de mille de ses ennemis.

Puis, à la paysanne, sans vaine gloriole :

J'ajouterai avec la franchise naturelle que Dieu m'a donnée, que je ne prendrai pas grand plaisir à me trouver assiégé dans une place où, par droit de représaille, on me fit prisonnier de guerre, attendu que c'est la condition du monde que je dois le moins désirer...

Peine perdue, le Roi veut un assaut rapide : « Sire, dit Vauban, vous y perdrez tel homme qui vaut mieux qu'eux. » On attaque, on réussit d'abord, l'ouvrage est occupé ; mais l'ennemi le couvre de feux et chasse les téméraires. Tout est à recommencer. Le Roi se tourne vers Vauban : « Je vous croirai une autre fois », dit-il.

Vauban ■ conseillé, mené, réussit la campagne ; le Roi le sait. En juillet 1677, Dunkerque un instant menacé, Vauban va se jeter dans Fort-Louis avec cinq ou six cents hommes. Louvois l'arrête ; il n'est plus de ceux qu'on sacrifie pour la défense d'un fort. « Sa Majesté, lui écrit-il, m'a recommandé de vous dire qu'Elle ne veut pas que vous vous jetiez dans ce poste-là... » Le Maréchal d'Humières ■ demandé Vauban pour prendre Saint-Ghislain. « Sa Majesté, lui écrit Louvois, trouve bon que vous meniez M. de Vauban avec vous ; mais elle vous recommande fort ■ conservation et de ne point souffrir qu'il se charge de la conduite de la tranchée... » D'Humières aura beaucoup à faire pour ■ conserver » Vauban et le tenir loin des mousquets.

En 1678, la guerre est continuée avec puissance. Cependant que Créqui bat les impériaux sur le Rhin, Louis XIV, s'appuyant sur ses quatre captures, Condé, Bouchain,

Valenciennes et Cambrai, s'installe victorieusement et avance dans les Flandres. L'ennemi fléchit, Anvers est menacé. L'Anglais s'effraye, le Hollandais et l'Allemand sont las, l'Espagnol est à bout. Les diplomates, rassemblés à Nimègue, concertent une paix.

III

L'APOGÉE

Cette paix, la plus belle du règne, donnons-lui son vrai nom : c'est la paix de Vauban. Elle sanctionne sa politique.

Toutes ces acquisitions lointaines où ne s'attache que de la gloire, le Roi les rend : Maestricht et Gand dans les Flandres, Philippsbourg sur le Rhin, Puycerda en Espagne. Tout ce qui complète le domaine, l'arrondit et ferme ses portes, le Roi le garde : Dinant fermera le val de Meuse, Condé le val d'Escaut. La trouée de l'Oise, constant péril du royaume, est close par un triple verrou : Philippeville et Marienbourg en grand'garde ; Avesne et Rocroi, défenses principales ; Guise enfin, avec La Fère, Laon et Soissons, bastions d'arrêt aux portes de Paris. Entre les places, plaines et vallées sont repérées, disposées pour la guerre. La plaine flamande est prête à recevoir les inondations qui couvriront l'Artois ; la Lys, la Scarpe, la Sambre, la Sarre, forment une suite de fossés naturels qui précèdent la Rhénanie, non pas royale mais bienveillante au Roi, accueillante à ses forces et à ses influences. Plus au sud, les Vosges, les glacis alsaciens, le Rhin ; plus au sud encore, le Jura dominant comme une falaise les cantons suisses,

cette autre Rhénanie dont la neutralité fidèle ne manquera jamais ; puis les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan, la Manche, le détroit... Quelle unité magnifique dans ses limites, si bien données par la nature et si bien achevées par l'art ; quel ensemble et quelle vigueur !

*
* *

Pendant la guerre on trace les frontières, pendant la paix on les assure. Louvois détermine le Roi à dépenser le fonds annuel des troupes licenciées en travaux de fortification, et Vauban sera chef de ces travaux. Lisons l'*Abrégé des Services* :

En 1678, Vauban fut employé à la visite des places de Flandre, et ensuite à l'exécution du projet de ce beau et grand port de Dunkerque, tel qu'il est aujourd'hui (dont il avait fait le projet quelques années auparavant) ; il le fit ouvrir et commencer en même temps. — Cette année, le Roi lui donna la charge de Commissaire Général des fortifications de France, ce qui le surchargea du soin des places fortes du Royaume. — Ensuite de quoi il fit les beaux et grands projets de Menin et de Maubeuge, qui ont été exécutés depuis, qui furent suivis de celui de Longwy ; d'où il se rendit à la Cour.

Le vieux Clerville est mort : à Vauban revient sa charge. Il hésite à accepter, craignant, dit Fontenelle, « les grandes relations qu'il devrait soutenir avec le ministre ». Homme d'action et de plein air, il craint sans doute qu'on ne l'enferme dans un bureau, qu'on ne le condamne à des manèges de papier. Mais Louis XIV n'a pas coutume de

considérer les hésitations de ses serviteurs; il désigne Vauban, Vauban reçoit la charge. Il la remplira d'ailleurs à ■ manière, toujours voyageant, inspectant, au plus près des chantiers et des hommes.

Dunkerque est rentré dans son département : il s'en réjouit. Il en ■ sondé le sol, tracé les plans ; Dunkerque à son estime, est son chef-d'œuvre, et il ■ eu longtemps l'amer regret de n'y être pas maître. Il l'est enfin, il s'y attache. Beaucoup est fait, mais beaucoup reste à faire, et le plus difficile : il faut réaliser ce projet depuis longtemps formé, et rompre avec des chasses d'eau le banc de sable qui bloque les passes du port. Vauban rassemble donc, avec quatre canaux, les eaux de la plaine flamande, et les retient derrière quatre écluses ; il veille à tout ; attentif comme un général qui va lancer ses colonnes d'assaut, il prépare, assure les manœuvres. Sur son ordre, les écluses sont ouvertes, les eaux lâchées contre les sables. L'opération réussit, les sables cèdent, et bientôt les vaisseaux de quarante canons franchissent à basse mer cette barre que les caboteurs traversaient avec peine. Là passeront les galiottes à bombe de Duquesne, ~~les frégates~~ de Jean-Bart. L'Angleterre s'inquiète, tandis que la France applaudit cette création géniale. Le Roi, Louvois, Seignelay, Colbert, félicitent Vauban de « donner un port de plus à la France et d'accroître, par mer, la puissance du Roi, autant qu'il l'a fait sur terre, en dirigeant tant de sièges et construisant tant de forteresses. »

Vauban reprend ■ courses. Il visite le Jura. A Lons-le-Saulnier, il monte à cheval ; en trois jours, il est à Lyon,

puis rapidement à Toulon où il inspecte les arsenaux et la côte dans ■■■ détail, choses et gens, soucieux qu'il est de bien connaître cette famille d'ingénieurs et d'artisans qu'il lui appartient de conduire. Il aime ces hommes si braves ■■ feu, et si maniables au travail quand on sait les prendre. Pour se faire écouter, il écoute ; et chacun, le sachant, se plait à l'aborder.

C'est l'usage, écrit-il, parmi les honnêtes gens de notre métier, de s'adresser à moi avant toute chose, et de me proposer leurs difficultés et ce qu'ils y trouvent à redire. Comme je ne suis pas indocile, je me corrige ou je leur explique mes pensées.

Souvent il gronde et parfois il sévit. Mais il préfère pardonner. « A tout péché miséricorde, écrira-t-il ; il faut bien les châtier quand ils manquent, mais ne pas les perdre tout à fait. » La sévérité n'est pas ■■ manière. Plus d'une fois, il la déconseille à Louvois : « Prenez garde, la violence est un méchant moyen de remettre un homme de cœur à la raison ».

Il n'est jamais las d'exposer les besoins de son *petit troupeau*, de réclamer récompenses, paies meilleures, congés. Là-dessus, il est homme d'expérience, il sait combien il faut de courage pour persévérer au travail quand on est depuis trop longtemps privé des siens, de l'air natal :

Nos travaux en bénéficieront, écrit-il à Louvois, vos générosités nous procureront ce *tremoussement* qui fait avancer les besognes.

Le régime de la main-d'œuvre l'intéresse autant que celui des maîtres ou contre-maîtres, et il est curieux d'entendre ce Français du XVII^e siècle parler ainsi de ses ouvriers et de leur repos :

Je vois une chose qui les fatigue et nous profite de peu, c'est le travail du dimanche, qui est un jour destiné au repos par Dieu même. Et en effet, il n'est pas possible que des corps qui ont travaillé avec vigueur six jours durant, n'aient pas besoin de repos le septième et ne soient bien aise d'avoir ce jour-là pour se récréer, puisque ce n'est que pour cela qu'ils travaillent. Cette contrainte les chagrine et diminue visiblement leur courage. Pour moi, je suis persuadé que si on les abandonne les dimanches, ils en feront tout autant en six jours qu'en sept... De plus, il y en a beaucoup qui perdent la messe et qui, de rage et de chagrin, n'y veulent pas aller.

Prompt d'ailleurs à toute défense, Vauban sait se défendre lui-même, et protester s'il n'est écouté :

Je suis un bon garçon qui va droit au service sans m'amener à la vétille, écrit-il à Louvois — 1679, mais on ne me fait pas plaisir de me négliger et compter pour moins que je suis ; ce qui soit dit, pour le coup, sans se fâcher, car je n'en ai nulle envie.

Elle est vraiment toute française, la façon dont il conçoit la discipline. Il la veut confiante, heureuse, et telle il sait la susciter. Il n'est pas satisfait de ses inspections s'il ne laisse en partant son monde en bonne humeur. Écoutons-le, par exemple, rendre compte :

Cette lettre, Monseigneur, est pour vous donner avis de mon retour d'Antibes et Toulon, desquels j'ai fait des projets de

marine et de fortifications proportionnés à l'importance de ces places et aux ennemis qu'elles auront à craindre ; redressé quantité de choses qui avaient besoin de moi ; réconcilié tout le monde les uns avec les autres ; et enfin arrêté un dessin d'arsenal, dont nous sommes demeurés tous contents, intendants, ingénieurs, officiers de marine et maîtres charpentiers. J'espère que le Roi le sera aussi, et qu'après cela il ne tiendra plus qu'à Sa Majesté que cet ouvrage ne s'exécute en fort peu de temps.

De Toulon il doit aller à Cette. Quoique la mer soit infestée par les pirates d'Alger, la navigation le tente, et ce diable d'homme s'embarquerait si Louvois n'en faisait défense :

J'ai pris l'ordre du Roi, écrit-il, de vous mander que son intention est que vous fassiez votre voyage par terre, ■■■ vous en dispenser pour quelque raison que ce soit.

Vauban obéit, mais se venge en grognant :

Les postes du Languedoc et de Provence sont tellement ruinées et dépeuplées de chevaux, écrit-il, qu'il ne se peut rien imaginer au-delà de la misère de ceux qui sont obligés de s'en servir. Enfin, Monseigneur, on ne peut pas dire qu'on court la poste ; on la traîne, et fort souvent on va à pied. Pour moi, je suis persuadé qu'on vous vole et que vous êtes mal servi. J'en approfondirai tout ce que je pourrai en m'en retournant et ne manquerai pas de vous en informer ; car je suis outré là-dessus à un point qu'il ne se peut rien de plus.

Les grogneries de Vauban se terminent toujours par des enquêtes utiles et des services. Le voici à Cette, dont il inspecte le port ; à Perpignan il trace une citadelle ; à Port-Vendres quelques bastions ; puis, suivant la côte

jusqu'à Collioure, il en organise la défense maritime. Sur quoi laissant la mer, il s'enfonce dans la montagne. Les Pyrénées lui étaient inconnues. Nouveau terrain, nouvelle étude ; il dispose les postes, les fortins, et en un lieu choisi installe Mont-Louis, nid d'aigle qui domine, maîtrise les vallées. Le Roussillon étant ainsi muni, Vauban, traversant la France entière, retourne aux travaux de Dunkerque. Il vient de pratiquer son art sur les cîmes ; il l'applique maintenant à l'eau marine, aux sables. Devant le port, un banc émerge à peine : Vauban réussit à y construire sur pilotis un ouvrage tout de son invention, et dont il est bien fier. Parmi tant de constructions, aucune ne demeura si longtemps fameuse que ce *Rixban* de Dunkerque. Vauban, désirant y graver une belle inscription, en fit la demande à un latiniste réputé :

Comme le *Rixban* est un ouvrage extraordinaire, lui écrit-il, bâti plus de cinq cents toises avant dans la mer sur un banc de sable mouvant, qu'il ■ fallu, pour ainsi dire, fixer ; qu'il ne sert pas moins à la défense de la citadelle qu'à la protection du hâvre, et que d'ailleurs il est situé et bâti d'une manière qui le rend presque imprenable, quand même la ville et citadelle seraient prises ; et qu'enfin, c'est une manière d'ouvrage qui ne me paraît pas avoir été entrepris par les Romains ni par aucune autre nation, il me semble qu'il y ■ belle matière à faire quelque jolie inscription : si vous pouvez vous dérober quelque moment, travaillez-y avec tout le loisir que vous voudrez, et ne manquez pas de me l'envoyer en quelque lieu que je puisse être.

L'inscription fut écrite (longtemps on la put lire sur la pierre caressée par les vagues) :

QUOD OLIM APUD BATAVOS STRUCTA ARCE BRITANNICA
 INJICERE OCEANO CLAUSTRUM,
 CAESAR AUGUSTUS
 TERRARUM ■■■ PERDOMITO FRUSTRA TENTAVIT,
 LUDOVICUS MAGNUS
 TERRARUM ORBE RECENS PER SE PACATO
 ARTE NATURAM SUPERANTE CONFECIT.
 IN MARITIMI IMPERII PIGNUS ET AUSPICIUM
 ÆTERNAM HANC IN VOLUBILI SOLO SALOQUE MOLEM
 SUBJUGATO MARI,
 PROPUGNANDO PORTUI, SUMMOVENDO HOSTI,
 REX NIL NISI MAGNI NOMINI DIGNUM MEDITANS
 IMPOSUIT MDCLXXXI.

*
 * *

Dunkerque est maintenant achevé; Vauban n'y reviendra que pour de courts passages et des inspections. Que de soins il y apportera : maître artisan comme maître inventeur, il sait que tout importe et que, selon le mot d'un poète, *il n'y a pas de détail dans l'exécution*. Cet homme ■ fortifié toute la France, et le moindre pieu l'intéresse, l'entretien du moindre talus. Une lettre, datée du 3 janvier 1684, mérite qu'on la retienne. Il l'adresse à Louvois ; on verra son objet :

... J'oubliais de vous dire, Monseigneur, que vous avez réglé des appointements pour un taupier à Dunkerque, ce qui est fort bien ; mais celui qui en jouit est une espèce de vaurien, qui ne s'applique pas et qui ne sait qu'aller à la chasse. J'ai vu un certain paysan de Rosendall, faubourg de Dunkerque, beaucoup plus adroit que lui, qui promet aussi de détruire les mulots qui font presque autant de mal que les taupes. Je vous

conseille de vous en servir et de congédier l'autre ; le major sait où celui-ci demeure.

Quel billet ! Faut-il sourire, s'étonner que ces hommes chargés du soin d'un royaume s'occupent de choisir un taupier ? faut-il critiquer cette centralisation absolue ? faut-il admirer au contraire cette attention qui ne néglige rien, cette vue directe des choses ? La France du XVII^e siècle n'était pas la prébende d'une bureaucratie ; elle était le bien d'un maître qui l'avait faite, qui l'aimait et qui avait su s'entourer de serviteurs passionnés comme lui-même.



Reprenons l'*Abrégé des Services* :

L'année 1681 commença par la visite des côtes de Normandie où il fit les dessins et projets des fortifications de Saint-Malo, Granville, Cherbourg, Dieppe et Boulogne, qui furent commencées, fort avancées, et ensuite rasées au commencement de la dernière guerre. Il fut ensuite en Alsace pour ■ revoir les fortifications ; de là il retourna ■ Hainaut, repassa à Paris d'où il fut envoyé à l'Ile de Ré, à La Rochelle, Brouage et Oléron, d'où repartant il traversa la France pour se rendre à Strasbourg...

Louis XIV ■ décidé d'occuper cette ville, enclave impériale dans l'Alsace française, et un appareil de force accompagne l'opération pacifique. Strasbourg ouvre ses portes, et Vauban y demeure ■ le temps nécessaire pour faire le projet de ces belles et grandes fortifications qui y ont été faites depuis. »



Ne commençons-nous pas d'entrevoir, à travers ces papiers d'administration, l'allure de l'homme, sa fougue, ■ bonté ; ce puissant esprit qui construit, qui invente, et cette bonhomie qui achève l'ensemble ? Cependant d'autres aspects, plus intimes, restent cachés. Vauban n'est pas toujours sur les chantiers, hors les chantiers quel homme est-il ? Ami, époux, amant, que valait-il ? De sa vie familiale nous ne savons rien. Cette vie était rare, sans doute, et il ne semble pas que Vauban ait passé plus de six mois en Morvan pendant les vingt premières années de son mariage. Mais il écrivait ; où sont ses lettres ? En 1681, il est père pour la première fois : sa femme lui donne une fille, qu'on baptise Charlotte. Assurément on l'informait, il s'informait. Ne désespérons pas de lire un jour cette correspondance. Un chartrier provincial toujours clos contient et cache obstinément les papiers de famille de Vauban. Peut-être connaissons-nous un jour le style du mari et du père. Nous n'avons aujourd'hui, pour nous instruire à ce sujet, que des bribes et des glanes.

Voici, par chance, une lettre qui n'est pas adressée à Louvois ; un chercheur l'a trouvée à Lille, dans les archives de l'Hospice Comtesse où l'avait jadis laissée sœur Marie-Madeleine, prieure, qui l'avait reçue de Vauban.

C'est une lettre d'amitié ; les prieures en ce temps-là étaient femmes du monde. Notre lettre est datée de février 1680. Vauban est en Alsace, il traverse « Schlechtat ».

Or en ce même jour, passe, allant vers Paris, la princesse de Bavière qu'on marie au Dauphin. Vauban, en tenue de travail, « fait comme un brûleur de maison », écrit-il, ne se soucie pas qu'on le voie. Pourtant il s'intéresse, il est badaud, et il veut voir, comme le bon peuple, Celle qui sera reine. Il va donc dans la presse jusqu'auprès des voitures. L'imprudent ! Son large visage est trop connu ; la maréchale de Rochefort l'aperçoit, le salue, le montre à la Princesse : « Voilà », dit-elle, et assez haut pour que Vauban l'entende, « voilà l'homme qui prend les villes. »

Cela obligea M^{me} la Dauphine à se tourner pour voir qui c'était, raconte Vauban, et à m'honorer en même temps d'un petit coup de tête, et comme M^{me} de Rochefort continuait à lui parler de moi et moi à marcher quelque temps à côté de la portière, j'eus celui de la considérer. Voici ce qui m'en parut : elle a les yeux grands, vifs et beaux à merveille ; elle est brune, le teint très beau, le nez assez grand, un tant soit peu abaissé sur la bouche, qu'elle ■ aussi un peu grande, mais bien faite, les lèvres vermeilles et d'un beau teint : à la regarder de profil, elle ■ le visage un peu longuet et un peu avancé depuis les yeux jusqu'au menton, comme la princesse d'Espinoy, de qui je lui trouvai quelque ressemblance. Au reste, tout cela fait un composé qui la rend agréable et d'un air fort esprité... On ne voit que gens se redire les uns aux autres les bons mots qu'ils lui ont ouï dire... Si je ne me trompe, voilà des qualités dans une étrangère qui seront assez de mise en France. Pour moi, je suis si persuadé qu'elle y fera fortune que je brûlerai mes almanachs si cela n'arrive pas ; or Dieu lui fasse la grâce de s'y plaire de longues années et de faire des maîtres à nos enfants qui soient dignes de la postérité du grand Louis.

Le portrait est aimable, et tracé par un homme qui sait assez bien regarder, apprécier une femme.

Voilà qui nous met assez en curiosité. Cet homme, tout viril et sensible, quelle était sa vie amoureuse ? C'est un trait qui va loin dans l'intérieur d'un homme, et l'éclaire très avant. Dans la vie de Vauban, quelle était la place de l'amour ? Sa femme restait en Morvan, il n'y restait jamais. La fidélité est une belle vertu, et les modernes, qu'ils la pratiquent bien ou mal, l'estiment fort. Au ^{xvii}^e siècle, l'homme ne l'estimait guère plus qu'il ne la pratiquait. Les mœurs lui laissaient une grande liberté. De cette liberté quel usage fit Vauban ? Le hasard d'un testament secret jette là-dessus une vive clarté. Ce testament, donnons le tout entier. Le premier paragraphe concerne un autre objet, mais il nous fait connaître une conscience si scrupuleuse que nous aurions tort de l'omettre.

Dispositif secret des quatorze mil livres qui par mon testament doivent être mise entre les mains du sieur Friand, mon secrétaire, pour en disposer comme ci-après.

Premièrement, en acquittement des depte de la prévosté de Fong en Lorraine, près de Toul, trois mil livre pour tenir lieu de restitution de la somme de quinze cent livre, avec les intérêt, que j'ay autrefois tirée de cette prévosté pendant le dernier cartier d'hiver que j'ay eu en Lorraine, qui fut fort long, l'année de la paix des Pirénée, et ce pour vingt cinq place de gratification à moi ordonnée par feu monsieur le maréchal de la Ferté, de qui j'estois pour lors lieutenant, lequel vingt cinq place se trouvent monter à cinq cent écus, à la fin du cartier d'yver, qui me fut payée par monsieur Flutteau, pour lors receveur de la prevosté de Fong ; mais comme l'ordre que mon dit sieur le Maréchal en donna, ne fut que verbal, et qu'il fallut

user d'industrie pour en estre payé, il m'en a resté un scrupul, dont je me veux décharge ; c'est pourquoy ledit sieur Friand fera un voyage en ce pais là, et après s'estre informé du nom et des officiers de cette prévosté, il conviendra avec eux des interestz de laditte somme de cinq cents ecus, et au cas qu'il se veuille contenter de la somme de mil ecus, interest et capittal, en décharge des debte les plus criante de la communauté, il les leur payera à ma décharge, prenant garde que cette somme ne soit point divertie au proffit desditz officiers.

Il y ■ à Berghe Saint Vinox une jeune veuve, nommée mademoiselle Baltasar, avec qui j'ay eu très peu de commerce et qui cependant prettent avoir un enfant de moi, ce qu'elle m'a affirmé avec de grandz serment ; bien que je n'en sois pas autrement persuadé, je ne laisse pas de m'en faire un scrupulle, d'autant plus grand qu'il n'est pas impossible que cella puisse estre ; c'est pourquoi Friand luy fera connoistre secreto qu'il a connaissance de cette affaire, et luy offrira deux mil livre de ma part, pour l'entretien de cet enfant, soit qu'il soit mort ou vivant, car jamais je ne l'ay veu.

Il y a une mademoiselle Poussin, à Paris, demeurant quand à present....., avec qui j'ay eu comierce il y a 16 ou 17 ans, bien que très rarement ; elle prettent avoir eu un garçon de moy, qui est vivant et pour lequel elle m'importune souvent ; bien que j'aye lieu de m'en déffier, comme de l'autre, le scrupul que je m'en fais, m'oblige à desirer qu'on s'en accommode une fois pour toute avec elle, pour qu'elle s'en charge, et pour cet effet, je prie monsieur Friand d'y mestre jusqu'à deux mil livre une fois payée.

Il y ■ aussi une madame de La Motte, fille, à ce qu'elle dit, d'un conte de Burquoy, mort à Paris, il y a déjà quelque temps, et fame d'un monsieur de La Mote, capitaine d'infanterie, qui a sorty du royaume depuis peu ; elle a encores sa mère vivante ; le hasart ■ voulu que j'ay eu quelque commerce avec elle, dont elle prettent avoir un enfant, ce qu'elle m'a affirmé par tous

les sermens les plus fort ; bien que je doutte fort de la vérité, je ne laisse pas de penser que cella pourroit estre véritable ; c'est pourquoy je prie Friand d'accomoder avec elle pour pareille somme que cy dessus, c'est à dire pour deux mil livre.

Il y ■ actuellement une fille dans le voisinage, apelée made-moiselle Baussant, logeant dans la rue Saint Vincent (mon portier la connoist), qui prettent estre grosse de mon fait ; bien que cella ne soit peut estre pas vray, mais comme cella peut estre aussi, il faudra accomoder secreto avec elle ou avec sa mère, affin qu'elle ce charge de cet enfant, et pour cet effet, luy donner jusque à mil écu, suposé que l'enfant vive, qu'il faudra, pour bien faire, mestre sur la Maison de Ville, au profit de cet enfant, et parce qu'elle est fille de quelque callité, il faudra faire cella avec secrest.

Il y ■ de plus une pauvre dame irlandaise, nomée madame Districh, qui prestant aussi avoir eu un enfant de moy, ce qu'elle affirme par toute sorte de serment ; bien que j'aye lieu d'en doubter, aussi bien que des autre, je ne veux pas hasarder le salut de mon ame pour cella ; c'est pourquoy je prie Friant de luy donner encore deux mil livres.

Toute les somme jointe ensemble fesant celle de quatorze mil livre qu'il distribuera suivant le dispositif. Que si dans le temps qu'il fera recherche des mères de ces enfans, ce qui n'arivera qu'après ma mort, il se trouve que quelqu'un de ces enfans soient mortz, il ne sera pas obligé de faire les gratifications aux mères que j'ay assez bien payées pour n'avoir pas de scrupul à leur egart.

Il aura soing de ce faire représenter ces enfans, et en ■ qu'il s'en trouve de mortz, il employera la somme que je leur avois destinée, à augmenter celle de cette pauvre dame irlandaise, qui, étant fame de callité, hors de son païs et comme abandonnée de son mary, est plus digne de compassion que les autre.

Il fera en sorte, s'il est possible, de leur faire donner le tout

en contratz sur l'Hostel de Ville, affin que les fondz ne ce dissipe point.

Il executera ce que dessus le plus secrestement qu'il sera possible, affin de ne pas divulguer les uns ny les autre.

Et voilla ce que je confie à la conscience, à l'honneur et à la fidélité de Friand, en cas de mort de ma personne.

Fait à Paris, le 23^e mars 1702.

Le Prestre VAUBAN.

Après l'execution du contenu de ce memoire, Friand aura soin de le bruller, sans en faire confidence à personne.

*
* *

Cependant la guerre se rallume. Dixmude, Courtrai, Luxembourg, resteront-ils entre les faibles mains du monarque espagnol ? Non ; Louis XIV met en mouvement ses soldats, et le premier d'entre eux, *l'homme qui prend les villes*. Sous les ordres du maréchal d'Humières, Vauban investit Courtrai. Louvois avait instruit d'Humières : la vie de Vauban est précieuse, Vauban doit être ménagé. Mais le moyen ? L'âge semble accroître ■ fougue, on le chapitre en vain, il n'entend pas raison : « Je n'ai pu empêcher M. de Vauban d'aller dans la ville », écrit d'Humières en novembre 1683 :

... Nous avons pensé nous brouiller là-dessus ; vous savez qu'on ne le gouverne pas comme on voudrait, et si quelqu'un mérite d'être grondé, je vous assure que ce n'est pas moi.

Courtrai est bientôt pris, et maintenant Luxembourg va tomber. Vauban le veut : Landau et Sarrelouis jalonnent à son extrémité la ligne défensive qui couvre la Lorraine ; plus en avant, débordant Trèves, la forteresse de Mont-Royal est pointée comme un fer de lance sur l'éperon d'une colline ; pour achever, pour clore et commander cet ensemble, Luxembourg est nécessaire. Vauban en promet la capture. Le Roi décide l'entreprise.

Créqui couvre la ville de boulets rouges, l'étourdit sous la violence de son feu et installe son armée. Vauban le rejoint alors. Créqui, comme tout à l'heure d'Humières, a été prévenu : *le sieur de Vauban doit être empêché de s'exposer inutilement*. Mais qui donc, devant Luxembourg, calmerait son ardeur ? Luxembourg, construite sur le roc d'une falaise, — plus d'un lieu taillée dans ce roc même, est réputée une des fortes places d'Europe. Vauban la prendra, il l'a promis, il en est sûr ; mais il y veut porter une ardeur non gênée. La tranchée est son art, son plaisir ; il va reconnaître les lieux comme s'il était un jeune ingénieur. Il flâne, en habit de travail, sous la palissade ennemie. Une sentinelle espagnole l'aperçoit et le vise. Vauban, avec ce beau sang-froid qu'il a dans le péril, élève doucement la main et fait signe : ■ Ami, ami ; ne tirez pas... ■ L'Espagnol trompé relève son arme, et Vauban sonde sans hâte la terre du glacis pour mesurer la distance du roc. Le Roi apprend l'anecdote, se fâche ; Créqui s'excuse : « Un de mes principaux objets, c'est de contenir M. de Vauban ; mais je ne le fixe pas autant qu'il serait à désirer. ■

Créqui ■ beau dire et gronder, Vauban va toujours Il

combine, invente. Accumulant sacs à terre et gabions, il installe des postes de mitrailleurs au-dessus des tranchées. Ces postes, dominant la fortification ennemie, réussissent des tirs qui l'enchantent et dont il veut essayer, vérifier lui-même les effets. Louvois le gronde :

Contenez-vous mieux que vous n'avez fait par le passé, l'emploi que vous avez vous obligeant assez à vous exposer, sans que vous vous amusiez à carabiner de dessus des canonnades.

Luxembourg enfin étouffe dans l'étau où Vauban l'a saisi, ses ripostes faiblissent. Vauban frappe à coups redoublés. Il épargne la ville : tourmenter les peuples n'était ni de sa politique ni de son goût. Il écrase les ouvrages sous les mortiers, et rend intenables les bastions, les cavaliers, les demi-lunes. Cependant Goulon travaille et chemine dans la profondeur du roc. Qui aujourd'hui sait le nom de cet homme ? Goulon, chef des mineurs de Vauban et ses mineurs avec lui, eurent même gloire dans les armées royales que d'Eblé et ses pontonniers dans les armées impériales. Mais d'Eblé même, qui donc aujourd'hui ?... Ces gloires de second plan s'épuisent en un siècle. Goulon fut un héros sous Luxembourg comme d'Eblé sur la Bérésina. Chef d'un corps d'artisans par lui-même choisis et formés, il creusa, perça, enleva feuille à feuille cette roche shichteuse qui portait la cité, et d'un seul coup de mine fit tomber vingt toises de remparts.

Les colonnes d'assaut se massent dans la tranchée, Créqui donne l'ordre sanglant. Cet ordre est inutile, le sang ne

coulera pas. Luxembourg accablé se rend sans attendre l'attaque. Les tambours espagnols, en arrière des fascines, roulent une humble chamade, et les soldats, les officiers, l'armée royale entière, salue par un cri sa victoire : Luxembourg est rendu, Luxembourg est au Roi, Luxembourg est français !

Vauban est épuisé, brisé par ce que lui-même, si dur, appelle « *les fatigues horribles d'un siège* ». Fatigues physiques, fatigues morales ; marches, insomnies, attentes ; chagrin des deuils, inquiétude des attaques. « Je suis si las et si endormi, écrit-il, que je ne sais plus ce que je dis. »

Il rédige pourtant un état des services et pertes de son corps et l'envoie à Louvois. Il n'est jamais las de recommander à l'attention royale ce personnel toujours dévoué, toujours méconnu, qui prend les villes sous ses ordres ; ses enfants, dit-il, et son petit troupeau ; *tous jeunes gens de petite paie*, de petit avenir et qui servent si bien. « Ils méritent d'autant mieux, écrit-il en expédiant son état, qu'ils ont été les victimes de l'armée, et cela d'une manière si courageuse et si délibérée que ce n'aurait pas été une affaire que de faire tuer jusqu'au dernier sans que pas un s'en fût plaint, tant l'émulation était grande parmi eux. » Ces soldats artisans tombent en avant des troupes, le crayon, la sonde et le mètre à la main ; ils meurent en silence et on le sait à peine. Un ingénieur, si peu de chose ! « C'est l'âne du public qui porte la farine des autres au moulin et n'en ■ que le son. » Pour obtenir des grâces aux serviteurs de cette sorte, il faut faire vite ; car dès

qu'on n'a plus « *affaire d'eux* », ils sont mis à la suite des armées et « *ordinairement comptés pour rien.* »

Vauban se jette sur son lit de camp et reste quatre jours à plat. Puis il se relève, et le voici dispos, prêt, déclare-t-il, « à recommencer noise avec la meilleure place de l'Europe, toutes et quantes fois il plaira au Roi de me l'ordonner ; et l'espoir que j'en ai fera que je me dépêcherai tant que je pourrai. »

La première tâche, c'est de relever ces ouvrages qu'on vient de détruire. Vauban s'y emploie sans retard. Des officiers espagnols, le voyant tirer des plans, jalonner les remparts, s'étonnent : « N'avez-vous pas assez fait ? Quel est maintenant votre travail ? » Et Vauban : « Nous travaillons pour que Luxembourg ne nous soit jamais repris. »

*
* *

La gloire et le bénéfice de la capture étaient grands. Tous savaient que Vauban avait conseillé, dirigé l'entreprise ; et la Cour, l'armée, les provinces, l'acclamèrent très fort. Le Roi lui accorda 3.000 pistoles de gratification en même temps que les secours qu'il demandait pour ses ingénieurs blessés.

Vous avez raison d'estimer comme vous faites M. de Vauban, écrivait Boileau à Brossette en mai 1684 ; c'est un des hommes de notre siècle, à mon avis, qui ■ le plus prodigieux mérite, et, pour vous dire en un mot ce que je pense de lui, je crois qu'il y a plus d'un maréchal de France qui, quand il le rencontre, rougit de ■ voir maréchal de France.

Il n'était pas question qu'on l'élèvât si haut ; ■ qualité, toujours réputée un peu subalterne, d'ingénieur, semblait ne le permettre pas ; mais n'allait-il pas être nommé lieutenant-général des armées ? La rumeur en courut, prit force, s'accrédita si bien, qu'elle fut crue exacte en son pays et parmi les siens même. Le 15 août 1684, le curé de Bazoches, rédigeant un acte de baptême où la femme de Vauban participait comme marraine, la désignait : *Jeanne d'Osnay, épouse de haut et puissant seigneur Sébastien Le Prestre, chevalier, seigneur de Vauban, Lieutenant-général des armées du Roi...* Vauban reçut en grand nombre des lettres de félicitations. Encre perdue ; la rumeur était fausse, et la dignité de lieutenant-général trouvée trop haute encore pour le simple Vauban. Il eut un mouvement d'humeur et ne le cacha pas. Le 5 juillet 1684, de Luxembourg même, il adressait à Louvois ce billet :

Je ■ sais, Monseigneur, comme quoi le monde l'entend ; mais je me trouve obligé de vous demander justice sur une forfanterie que l'on me fait depuis le siège de Luxembourg, et dont je ne peux pas arrêter le cours. On m'écrit de toutes parts pour me féliciter, dit-on, sur ce que le Roi ■ eu la bonté de me faire lieutenant général ; même on l'imprime dans les gazettes de Hollande et *Journal historique de Werden*. Cependant ceux qui le doivent mieux savoir n'en mandent rien. Faites donc, s'il vous plaît, ou qu'on me rende le port de 80 ou 100 lettres que j'en ai payé, ou que tant de gens de bien n'en soient point dédits, en procurant auprès de Sa Majesté que je le sois effectivement. Vous ne devez point appréhender les conséquences ; je n'en ferai aucune et le Roi n'en sera pas moins servi à ■ mode. Tout le changement que cela produira est que je renouvellerai de jambes, et toute la suite que j'en attends est

un peu d'encens chez la postérité, et puis c'est tout. Au reste, si vous doutez de ce que j'ai l'honneur de vous mander, je vous enverrai toutes mes lettres, car il ne m'en manque pas une.

*
* *

L'Europe a-t-elle enfin trouvé mieux qu'une trêve ? On l'espère, on parle d'une paix de vingt ans, et Vauban, pour la première fois détourné des frontières, s'exerce à de nouveaux travaux. Il va connaître en Languedoc ce Canal des Deux-Mers, la grande œuvre du règne, le plus bel ouvrage du siècle, dira-t-il, dont il entend parler depuis sa jeunesse ■■■ l'avoir jamais approché. La surveillance des travaux lui revient avec la succession du chevalier de Clerville.

Depuis 1681, le canal est ouvert. Les chalands, d'écluse en écluse, franchissent le col de Naurouze. Le gros œuvre est terminé. pourtant il reste fort à faire et Vauban s'y passionne. Aucune difficulté technique ne le surprend, car il est maître dans l'art de manier les terrains et les eaux. Mais pour étudier un canal, ce n'est pas assez d'être un ingénieur des travaux publics ; il faut être capable de comprendre l'économie d'une province, d'entendre ses besoins, d'évaluer ses productions et ses échanges. Là même, Vauban est préparé. Il s'était toujours intéressé à la vie laborieuse des hommes. La bonté de son cœur l'y portait, et l'étendue, la qualité même de son intelligence, l'y rendait apte. Il comprenait que le soldat est un serviteur comme un autre, parmi les autres, que la raison d'être de l'homme

qui combat est la protection de l'homme qui travaille, qu'ils sont liés comme le frère au frère. S'il fortifiait une place, il voulait savoir les ressources de son terroir, de son peuple, et il avait souci de ce peuple comme de la garnison même. Or la France en sa totalité, qu'est-ce autre chose qu'une plus vaste forteresse où vingt millions d'êtres, les uns travaillent, les autres veillent ? La pensée de Vauban, exercée par trente ans de constructions, de voyages, d'enquêtes, embrasse sans effort ce grandiose ensemble.

*
* *

Cependant le Roi l'appelle à Versailles. Versailles, la plus grande œuvre lyrique que l'homme ait construite avec les éléments confus dont la nature est faite, terre et eaux, arbres et pierres, Versailles est l'orgueil du Roi. L'Europe en écoute les récits, s'émerveille, s'étonne et doute. Est-ce une réalité ? n'est-ce qu'une légende ? Louis XIV invite les Princes. Ils viennent, ils voient les palais, les terrasses, les forêts, les eaux obéissantes, les marbres et les bronzes. La réalité surpasse les récits. Versailles pourtant n'est pas achevé : on y travaille encore, on y prépare des merveilles nouvelles. Versailles est le trophée des victoires, de la grandeur française ; le trophée doit grandir de victoire en victoire. Quel est donc ce dessein nouveau du Roi ? pourquoi appelle-t-il Vauban ? C'est un secret, pourtant on le chuchote. Le Roi, écrit à sa mère Madame de Grignan, veut amener à Versailles et y tenir captive une

beauté inconnue, toute fraîche, naturelle, pure, et qui doit effacer toutes les autres beautés... Qu'est-ce donc, cette beauté champêtre ? Madame de Grignan ■ garde de le découvrir trop vite et Madame de Sévigné lit sa lettre avec impatience. « Je vous assure que j'étais curieuse de son nom et que je m'attendais à quelque nouvelle beauté arrivée et menée à la Cour ; je trouve tout d'un coup que c'est une rivière qui est détournée de son chemin, toute précieuse qu'elle est, par une armée de quarante mille hommes. Il ne lui en faut pas moins pour lui faire un lit. » En effet ; Louis XIV voulait accroître le luxe de ses eaux, et déverser un fleuve dans son parc. Quel fleuve ? La Seine coulait auprès, mais en contre-bas des collines ; il fallait chercher ailleurs. Le vieux Riquet, qui avait conçu, organisé, mené à bien, le canal des Deux-Mers, et qui semble avoir été une sorte de Lesseps aux conceptions gigantesques, proposa d'amener la Loire ; il se faisait fort de conduire l'entreprise. Louis XIV l'écoutait ; Riquet mourut, nul n'osa reprendre son projet, et il fut décidé qu'on se contenterait de capter l'Eure, distante de dix lieues. Une machine, installée à Marly, puiserait un appoint dans la Seine et l'élèverait jusqu'au Parc. Ces projets étaient immenses. Le Roi, *tout au plaisir superbe de forcer la nature*, écrit un contemporain, les adopta tous deux.

L'armée qui avait pris Luxembourg (quarante mille hommes, dit avec exactitude madame de Grignan) fut appelée par étapes dans les plaines de Beauce, et commença ses terrassements. Une discipline sévère l'y fixa. Les officiers, les colonels même furent astreints aux travaux

de la splendeur comme à ceux de la guerre. Les difficultés étaient grandes. Entre l'Eure et Versailles, une large vallée interposait ses pentes, et il était malaisé de la franchir. Les connaissances techniques étaient alors très limitées, l'hydraulique existait à peine ; la pratique était sans audace et la théorie nulle ; topographes, ingénieurs, mathématiciens, consultés ensemble, opinaient, ne s'entendaient pas, et Louvois hésitait à les départager. L'expérience de Vauban, cette sorte de génie qu'il avait pour s'adapter à la nature et la faire obéir, sembla nécessaire ; on l'appela, il vint.

*
* *

Ainsi la paix de Luxembourg est cause que Vauban connaît les deux grandes œuvres pacifiques du règne, le pratique et le magnifique, le Canal et le Château. N'imaginons pas que Vauban, enthousiaste pour le Canal, fût mal disposé pour les dépenses du Château. Il n'avait pas les préjugés modernes ; il était un très grand, très pur Français du XVII^e siècle, et il avait, entre autres goûts, celui de la magnificence. Louvois l'avait plus d'une fois gourmandé sur le luxe de ses projets.

Les dessins de porte que vous avez envoyés pour la citadelle de Strasbourg sont trop grands et trop magnifiques, lui écrivait-il en novembre 1681 ; il faut trouver moyen de les réduire considérablement. Sa Majesté fait construire trop de places pour continuer à y faire de belles portes qui ne font rien à la

bonté de la place ; je vous prie de travailler à les réduire de manière qu'elles ne coûtent pas plus de 12.000 écus les deux.

Vauban résiste :

C'est ici le passage de toute l'Allemagne, répond-il, et les Allemands, qui sont extrêmement curieux et ordinairement bons connaisseurs, sont gens à juger de la magnificence du Roi et de la bonté de la place par la beauté de ses portes.

Ainsi plaide-t-il pour Strasbourg ; pour le Quesnoy, ne pouvant alléguer les mêmes raisons, il avoue sans détour son goût pour la beauté :

J'espère, écrit-il, que vous ne désapprouverez pas qu'un homme qui est un peu jaloux de la bonté de son ouvrage vous ait représenté plus d'une fois ce qui contribuerait à son ornement.

Va-t-il donc s'étonner si le Roi fait à Versailles de très larges dépenses et s'attache à construire au cœur de son royaume un édifice sans égal, sans rival ? Non sans doute ; et si nous lui supposions une disposition frondeuse, nous nous tromperions fort. Mais tout indique qu'il fut surpris dès ■ venue par la difficulté des travaux qu'on lui demandait d'étudier. Il lut les plans, parcourut les lieux, sonda le sol et réfléchit longtemps. Cette rivière, qui coulait là-bas à vingt lieues, comment l'amener ? « Vauban », écrit madame de Maintenon, « Vauban m'a dit qu'il avait été deux mois sans comprendre qu'on pût en venir à bout. » La vallée large et profonde de Maintenon était l'obstacle. Louvois, d'accord avec le goût monumental

du Roi, d'ailleurs soutenu par les membres de l'Académie des Sciences, tenait pour un aqueduc franchissant l'espace sur des arches. Ces arches devraient être très hautes, et fondées sur un sol marécageux ; Vauban déconseilla leur construction et proposa ce qu'il appelait un « aqueduc rampant », un syphon ménagé sur le profil des pentes. Louvois ne voulut pas l'entendre, et répondit par une lettre qui est curieuse pour l'histoire de l'art de l'ingénieur, de ses débuts, de ses tâtonnements :

Je vous dirai que vous ne devez pas penser à proposer au Roi ce que vous avez projeté pour faire un tuyau de maçonnerie dans la terre pour descendre et monter les eaux... Vous devez donner toute votre attention et application à imaginer ce qu'il y a de mieux à faire pour construire un aqueduc sur lequel l'eau puisse passer, et pour vous expliquer la raison qui me fait vous dire qu'il ne faut point penser à faire ce tuyau de maçonnerie, je vous dirai que ce tuyau, ne pouvant être moindre de 6 pieds en carré, contiendra 36 pieds en superficie qui, ayant 210 pieds de charge pour descendre et autant pour remonter, et l'eau pesant 72 livres le pied cube, il s'ensuivrait que votre maçonnerie devrait être assez forte pour résister au poids de 1.088.640 livres ; et, comme la fluidité de l'eau fait qu'elle pèse en toutes ses parties également, il s'ensuivrait que, pour que chaque côté de votre aqueduc pût résister au poids dont il serait chargé, il faudrait, en supposant que chaque pied cube de maçonnerie pesât 200 livres (ce qui n'est pas vrai, car il n'y a que le marbre dont le pied cube pèse lesdites 200 livres), il s'en suivrait, dis-je, qu'il faudrait que chaque côté de votre maçonnerie eût 5.443 pieds d'épaisseur. Je crois qu'en voilà assez pour vous faire voir combien cette pensée est peu digne de vous et de ceux que vous avez consultés.

Comment se fait-il que cet administrateur réponde ainsi au plus expérimenté de ses techniciens ? Vauban réplique. Si on ne veut pas de maçonnerie, propose-t-il, les conduits pourraient être en fer ; et là-dessus, il demande l'avis d'un certain M. Deville. Ce qu'il veut en tous cas, c'est éviter les arches. « Je ne vous donnerai pas M. Deville, répond Louvois, parce qu'il n'a aucune connaissance de ce sur quoi vous le voulez consulter. » La réponse est péremptoire ; est-elle fondée ? On en doute quand on lit, quelques lignes plus bas : « Pour revenir aux tuyaux sur lesquels vous voulez consulter M. Deville, je crois qu'on peut s'assurer qu'il serait facile d'en faire de fer qui pussent supporter le poids de cette eau-là ; mais... » Négligeons l'argumentation technique ; la conclusion seule est certaine :

Tout ce que je viens de dire doit vous faire connaître qu'il ne faut penser qu'à un aqueduc sur arcades ; que toute autre pensée doit être rejetée, et que c'est sur cela seul que vous devez vous appliquer à donner votre avis.

Vauban s'obstine, et répond en homme de métier par un mémoire intitulé : *Problème sur le poids des eaux dans les aqueducs souterrains*. Là-dessus Louvois s'emporte. « Vous vous trompez grossièrement », réplique-t-il ; et soudain découvrant sa pensée, dévoilant les raisons de son obstination, il arrête par un ordre un débat qu'il sait être vain :

Il est inutile que vous pensiez à un aqueduc rampant dont le Roi ne veut pas entendre parler ; si le mémoire ci-joint n'est pas

suffisant pour vous en faire comprendre la raison, la volonté du maître doit vous empêcher de plus parler.

Voilà qui est clair. Vauban est renseigné, nous le sommes aussi. Le Roi écarte l'idée d'un travail souterrain. Il veut les arches ; peu importe le prix, il y mettra la pierre et les bras qu'il faudra ; il les veut pour leur immensité même, pour la peine qu'elles vont coûter.

La dérivation de l'Eure, écrit Domenico Contarini, ambassadeur de Venise, à la Sérénissime République, est l'entreprise d'une puissance surnaturelle ; le dessein qu'on se propose, c'est d'amener cette rivière par le chemin des airs, de contraindre les éléments, pour ainsi dire, à se céder les uns aux autres leurs domaines.

Cet Italien ■ compris ce que Vauban ne comprend pas ; il annonce la nouvelle en termes qui plairaient au Roi ; le Roi veut les arches visibles et la rivière aérienne ; la boue portant la pierre, la pierre portant les eaux ; il veut étonner les siècles et marquer ■ grandeur par un signe éternel.

Ces arches, qui ne les a vues ? Isolées, à demi-rompues, traces défaites d'un inutile effort, magnifiques pourtant sous le lierre qui les couvre, plus étonnantes qu'aucun vestige romain, elles disent à qui les contemple, la monotone histoire de la superbe ivre et vaincue... Ne devançons pas les temps, et laissons ceux où nous sommes à la gloire qui les occupe encore :

*Neptune offre ■ eaux, Mercure ■ soldats,
On abaisse les monts, on comble les lieux bas,
Et Mars en cent emplois vient seconder Bellone.*

*Ponts, écluses, bassins, arcades et canaux,
Et vos faits triomphants que la valeur couronne,
Surpassent des Césars la gloire et les travaux.*¹

*
* *

Vauban renonça donc à combattre un projet arrêté dans l'esprit du Roi, mais il était trop combatif pour renoncer à sa pensée, et fit si bien que les plans de l'aqueduc furent modifiés et simplifiés. Le parcours aérien fut, sinon supprimé, réduit par un système de cheminements souterrains et des raccords de tuyauterie ; l'entreprise fut ainsi ramenée à des proportions moins formidables.

L'ouverture des travaux fut une belle fête, les travaux mêmes un but de promenade. Plus d'une fois les courtisans accompagnèrent le Roi au camp de Maintenon, et admirèrent avec lui les chantiers infinis, les échafaudages élevés jusqu'au ciel, et les prises d'armes, les revues, alternant avec les besognes.

La fête ne dura pas longtemps. La monotonie du spectacle aurait suffi sans doute à lasser la curiosité ; autre chose survint, qui la détourna, qui rendit les conversations rares et prudentes : les terres marécageuses de Maintenon étaient malsaines, la fièvre sévit parmi cette fière armée cantonnée sur les lieux et (murmurait-on) faisait plus de victimes que le canon de Luxembourg. Les difficultés techniques, d'ailleurs, étaient immenses, et telles que Vauban les avait annoncées. On persistait cependant. Dans la paix

1. *Le Mercure Galant*, mai 1688.

comme dans la guerre, le Roi ne se désistait pas, et il aimait à mesurer sa gloire à la grandeur des obstacles surmontés. Qu'importent, d'ailleurs, ces difficultés de Maintenon ? C'est une ombre mince et naissante dans un ensemble de lumière.

*
* *

Vauban est reparti ; il inspecte et bastionne le plus beau royaume du monde. En 1686, il parcourt à nouveau les côtes bretonnes et normandes, il visite les places de Picardie et des Flandres. L'année 1687 est chargée de travail :

En 1687, il fit la visite du canal de la communication des mers et du port de Cette et tous les projets nécessaires pour mettre ce grand et bel ouvrage dans — perfection, qui ont été depuis exécutés, du moins la plus grande partie. Il fit aussi, pendant la même année, la visite des places du Roussillon et Provence, et, au retour de son voyage, il fit la même chose en Franche-Comté et Alsace jusqu'à Luxembourg, où il alla trouver le Roi qui fut voir les fortifications de cette ville ; et, après avoir fait le projet de cette grande et magnifique place de Montroyal, sur la fin de la même année il fit celui de Landau, l'un et l'autre desquels furent approuvés et, depuis, exécutés.

C'est une de ses grandes années. Tout est mené de front, travaux de paix, travaux de guerre : en Languedoc le canal est achevé, et entre Landau et Luxembourg, Mont-Royal est armé, fer de lance pointé sur cette Rhénanie indécise alors si près d'être française.

Son regard va plus loin, jusqu'aux lointains du globe. Le roi de Siam demande à Louis un ingénieur pour fortifier ses frontières ; Vauban désigne un de ses aides, qui s'en va là-bas reproduire les savants et fiers profils français ; en trouverait-on aujourd'hui quelque trace ? Au Canada, il en subsiste que des fouilles ont trouvées. Sur un vieux mur de Québec, mis à jour en 1857, une inscription, dont voici la teneur, fut découverte :

CETTE FORTIFICATION A ÉTÉ COMMENCÉE PAR ORDRE DU ROI, LE 25 AVRIL 1687, SOUS LA DIRECTION DE M. DENONVILLE, GOUVERNEUR, ET SUR LES PLANS DE M. DE VAUBAN, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES FORTIFICATIONS DU ROYAUME.

*
* *

Vauban se laisse-t-il enivrer ? Non pas ; il est exempt de cette suffisance, de cette sottise qui vient presque toujours gonfler les quinquagénaires dont la vie est heureuse, qui les aveugle, les abêtit. Il garde les yeux toujours ouverts, il observe avec une sagacité, une ardeur que l'âge accroît ; avec une inquiétude aussi que nous n'avions pas encore discernée. *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ...* L'ombre tombe dès lors sur les beaux jours du règne, d'autant plus glaciale et perfide que ces jours eurent plus de hauteur. Peu le savent, peu l'aperçoivent. Mais Vauban ■ compris. Les peines de Maintenon sont un signe. Vauban ne l'oublie pas, il plaint, il regrette en silence cette armée, son armée

même de Luxembourg, qui s'épuise à fonder dans la boue des arches sans mesure. Le signe de Maintenon n'est pas unique : il en est d'autres qui sont plus graves, et Vauban les connaît aussi.

En ces années de paix, Louis XIV commence la plus décevante, la plus ambitieuse de ses entreprises. Non content d'avoir uni le domaine français, le Roi veut unir la France en esprit, et la rassembler toute entière dans une même foi : il rompt avec les protestants, réclame tous les Français pour la religion qu'il préside. Le dessein, depuis longtemps formé, avait été préparé avec prudence. La logique du siècle et du règne l'autorisaient également ; ceci seulement avait été omis, que les choses religieuses ne relèvent d'aucun règne et résistent aux calculs.

Louis XIV et ses conseillers, lorsqu'ils révoquèrent l'Édit de Nantes, crurent annuler un titre périmé, rappeler au parti raisonnable une secte sans vigueur, et quand ils connurent leur erreur, c'était trop tard, ils étaient engagés. Se pouvait-il que Louis XIV devant qui l'Europe cédait, cédât devant une secte dans son peuple ? Il fallait qu'il persistât ; persister, c'était persécuter ; force donc était qu'il persécutât. Cela n'était pas selon son goût. Ce souverain honnête homme qui saluait les femmes de service dans les escaliers de Versailles répugnait aux brutalités. Il les déconseillait à la guerre même ; combien plus dans l'administration intérieure du royaume. Pourtant ses généraux incendièrent des villages, ses intendants torturèrent des enfants et des femmes.

Versailles donnait les directives, non les ordres.

Louis XIV pouvait ignorer, ou feindre d'ignorer. A Paris, en Ile-de-France, les réformés étaient traités avec ménagements, et refoulés famille par famille vers les provinces où les rigueurs étaient libres. Ainsi les apparences étaient sauvegardées dans le décor royal. Mais Vauban, toujours en courses, en enquêtes, voit l'envers du décor ; il sait par quels moyens s'exécute la volonté royale et en mesure les effets. En Saintonge, en Languedoc, brutalité militaire et délation ; aux frontières, sur la ligne des Alpes et celle du Jura, les fugitifs poursuivis à travers les forêts, les neiges des montagnes, capturés et menés enchaînés aux galères. Plus d'une fois, Vauban les ■ rencontrés et interrogés sur les routes ; commissaire des bâtiments du Roi, il les retrouve dans les prisons : point de misère que Vauban ne sache. Quels que soient les périls, ces calvinistes résistent. Hommes de métier ou de négoce, ils ferment leurs maisons, ils partent. Soldats, ils déclarent fièrement leur refus, ou désertent. Vauban perd, entre autres, un de ses meilleurs aides, ce fameux Goulon, capitaine mineur, qui perça le roc sous Luxembourg et fit brèche dans la ville imprenable. Goulon dorénavant servira contre le Roi. Puis c'est l'ingénieur Dupuy dont on annonce la disparition... D'autres encore refusent d'abjurer, et Louvois fait accommoder des locaux au Château de Ham pour que ces opiniâtres y fassent réflexion. En vérité, est-ce la manière de conduire des officiers ?

Quelle est la pensée de Vauban ? Nous la devinons, quoiqu'il ne l'ait pas encore dite. Le projet royal ne l'avait d'abord pas étonné.

Jamais chose n'eût mieux convenu au royaume, écrira-t-il, que cette uniformité de sentiments, tant désirée, s'il avait plu à Dieu d'en bénir le projet... ce projet si pieux, si saint, si juste...

Ainsi tout le siècle a pensé. Mais Vauban est homme d'expérience, il n'aime à s'entêter ni contre les éléments, ni contre les passions. Il voit que Dieu refuse sa bénédiction ; qu'au lieu d'un temps plus uni, un temps plus divisé et plus amer commence ; que les pertes (hommes, argent) sont immenses ; et pour quel gain ? Beaucoup disaient : « C'est un gain, si ces mécréants dont la présence insulte Dieu sont écartés. » Vauban ne pense pas ainsi. Il est bon catholique, comme tous les bons Français le sont alors ; il suit les offices, il veut qu'on les suive, il a grand respect des édifices sacrés, et prend soin d'avoir dans les places qu'il commande des aumôniers qui soient braves gens. Mais sa foi est l'effet d'une honnête coutume, elle est sans passion. Il se méfie des hommes d'Église. Sa famille est nombreuse ; personne n'y porte la tonsure, aucune fille n'est religieuse. Il déteste les moines, et les déteste en connaissance de cause : la riche abbaye de Vézelay, fameuse dans l'histoire par la dureté de ses exactions, limitait ses terres de Bazoches. « Les Rois qui ont pour confesseurs des moines, écrit-il, commettent le secret de l'État à gens peu affectionnés. » Et encore : « La France ne trouvera jamais son ancienne splendeur qu'en ruinant la moinerie et faisant divorce avec Rome, non en altérant la religion. » Jamais il ne fait enquête sur les croyances d'autrui : ce sont là domaines où le respect l'arrête.

Les Rois sont maîtres des vies et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions, parce que les sentiments intérieurs sont hors de leur puissance, et Dieu seul les peut diriger où il veut.

Ainsi rien ne gêne Vauban, rien ne l'empêche de juger comme l'histoire jugera : la Révocation est une absurde entreprise. Et son désir ardent est que le Roi, comprenant au plus tôt, arrête, limite le désastre qu'il voit grandir.

Le Roi a-t-il compris ? C'est possible. Voudrait-il s'arrêter ? Peut-être. Le peut-il ? Sa démarche imprudente ■ réveillé ces anciennes puissances que le temps apaisait. L'énergie du XVI^e siècle renaît, elle affronte le génie du XVII^e siècle que la fatigue ■ commencé d'atteindre. Le mal dont la France est troublée déborde ses frontières. Ses proscrits vont en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, jusque dans la Prusse lointaine, aux limites de l'Europe. Ils y portent, ils y propagent leur colère. Partout on les accueille, écoute, et leurs récits raniment les souvenirs qui s'éteignaient, l'ardeur des guerres religieuses. L'Anglais complotte contre son roi dévot, le Hollandais lui offre un prince et des soldats, que Schomberg, un fugitif des armées françaises, un Maréchal du Roi, commandera. Tout réussit aux conjurés. Schomberg débarque, l'Angleterre se lève à son approche, la Cour catholique est chassée, l'unité protestante refaite dans l'Europe du nord. L'unité protestante, c'est la guerre. Louis XIV entend la menace, qui bientôt s'aggrave : l'Empereur s'allie aux protestants unis ; le Pape même, irrité contre le Roi gallican, favorise la ligue nouvelle, et les peuples, haletants encore, repren-

nent les armes pour de nouvelles guerres. Que va devenir la France ? Tout ce qu'ont fait les Henri IV et les Sully, les Louis XIII et les Richelieu, les Louis XIV et les Colbert, tous les bienfaits qu'ils ont produits, sont en péril. Ils avaient fondé leur politique sur la neutralité anglaise et les alliances protestantes. Soudain tout a changé : un temps nouveau commence.

*
* *

Voici Vauban pour quelques semaines au repos à Bazoches. Quand il se trouve ainsi, séparé de ses chantiers et de ses besognes, sa tête s'exalte, son cœur s'enflamme et fume. Il retourne en lui-même les regrets, les vœux, les projets. Un ordre brusque l'enlève à sa retraite ; Louvois l'a écrit de sa main :

25 août 1687.

La nouvelle que le Roi vient d'avoir de la défaite de l'armée turque lui faisant juger à propos de pourvoir à donner la dernière perfection à sa frontière du côté d'Allemagne, S. M. m'a commandé de vous dépêcher ce courrier pour vous dire qu'Elle aura bien agréable que, sans attendre que le congé qu'elle vous ■ accordé soit entièrement consommé, vous partiez de chez vous, en poste, pour aller en Alsace.

Là-dessus Vauban, semble-t-il, s'irrite. On veut qu'il se tue au travail ; soit, il se tuera donc ; mais en échange de ce qu'il donne il prétend qu'on l'écoute en haut lieu. Le 28 août il part, et en même temps il envoie à Louvois

un mémoire plein de ses pensées. Quelles pensées, et sur quel sujet ? Nous ne le saurons pas, car Louvois l'ayant reçu lui ordonne de le détruire, et cet ordre brutal est tout ce qui nous reste :

Quant au mémoire... je vous le renvoie... afin que vous puissiez le supprimer, aussi bien que la minute... Je vous dirai que, si vous n'étiez pas plus habile en fortification que le contenu de votre mémoire donne lieu de le croire que vous l'êtes sur les matières dont il traite, vous ne seriez pas digne de servir le Roi de Narsingue, qui, de son vivant, eut un ingénieur qui ne savait ni lire, ni écrire, ni dessiner. S'il m'était permis d'écrire sur une pareille matière, je vous ferais honte d'avoir pensé tout ce que vous avez mis par écrit ; et comme je ne vous ai jamais vu vous tromper aussi lourdement qu'il paraît que vous l'avez fait par ce mémoire, j'ai jugé que l'air de Basoche vous avait bouché l'esprit et qu'il était fort à propos de ne vous y guère laisser demeurer.

Là-dessus l'historien, le biographe cherchent à deviner. Ils ne peuvent que former des conjectures, et n'en arrêtent aucune. Pourquoi cette réprimande, cette violence de ton ? Vauban avait-il critiqué dans son mémoire la révocation de l'Édit de Nantes ? On l'a supposé, mais sans raison solide. Un jour, qui est proche, Vauban osera cette critique ; dans un autre mémoire, très développé, très rude, il dira sa pensée ; et Louvois recevra l'écrit, le lira sans impatience, sans désapprobation. Il faut donc chercher autre chose. Vauban avait-il proposé quelque nouveau système diplomatique ? On l'a supposé. Une fois déjà, en 1683, il s'était risqué sur ce domaine, et Louvois l'avait arrêté nettement :

J'ai vu le mémoire, daté du 15 de ce mois, que vous m'avez envoyé, contenant des expédients pour faciliter la paix avec l'Allemagne. Sur quoi je vous répondrai en peu de paroles, que si vous étiez aussi mauvais ingénieur que politique, vous ne seriez si utile que vous êtes au service du Roi. (25 août 1683)

Il y a des analogies entre les deux billets, mais tout extérieures. En 1683, Louvois arrête nettement, mais sans irritation, des paroles à son gré oiseuses. En 1693, Louvois s'irrite ; il ordonne la destruction ; il répliquerait, dit-il, *s'il lui était permis d'écrire sur une pareille matière*. Quel est donc ce sujet réservé que Louvois, ministre tout-puissant, s'interdit ? ce sujet qui intéresse l'État et qui pourtant échappe au contrôle de l'homme qui contrôle tout dans l'État ? L'énigme est difficile. Je me demande si Vauban, suivant en cela l'exemple de Colbert auquel par tant de traits il ressemble, n'a pas osé critiquer les dépenses que le Roi fait à Versailles. Louis XIV si appliqué, si attentif, et qui savait si bien écouter dans les grandes affaires, entendait régler sans conseil son plaisir et sa magnificence. Là-dessus, il ne tolérait pas l'ingérence et refusait d'entendre raison. Louvois le savait, et là-dessus conformait sa conduite. Vauban le savait aussi ; mais il était plus brave. Vauban avait écrit un petit traité intitulé : *Plusieurs maximes bonnes à observer par tous ceux qui font bâtir*. Voici la première :

Quiconque voudra faire bâtir doit premièrement se proposer de faire la cage pour l'oiseau ; c'est-à-dire, de proportionner son bâtiment au revenu de sa terre, à sa condition, à ses besoins et surtout aux moyens qu'il en a pour en pouvoir sortir à son honneur.

En user autrement, on tomberait dans l'excès ou la mesquinerie, l'un et l'autre desquels sont également méprisables et ridicules.

Proportionnait-il la cage à l'oiseau, le Roi magnifique ? Vauban eut-il la fantaisie de lui développer, à la Sully, son honnête maxime ? Il en était capable. Quelle entreprise ! L'effroi de Louvois se comprendrait alors.

IV

FRANCE CONTRE EUROPE

Guerre nouvelle, guerre difficile : point d'alliés, point d'amis. Guerre triste, et presque civile : La France huguenote frémit et pactise avec l'adversaire ; les Cévennes sont en révolte, les impôts rentrent mal, le trésor est gêné. Le chancelier Le Peletier avertit le Roi que ses finances ne sont pas en état de porter les frais d'une grande guerre. Le Roi a-t-il compris la nécessité d'être sage ? Il arrête les travaux de Maintenon. Quarante mille soldats quittent les terres de la Beauce pour aller vers d'autres tranchées, laissant derrière eux dans la vallée néfaste ces arches isolées qui aujourd'hui encore étonnent la vue comme un rêve de pierre.

L'impression commune, et elle était exacte, fut que le Roi, prétextant la guerre, renonçait à son entreprise et l'abandonnait pour toujours. Tel était son dessein. Mais une erreur ne s'arrête pas ainsi ; elle tient celui qui l'a commise et le poursuit de ses effets. Les travaux de Maintenon, après leur interruption même, continuèrent de causer au Roi et au royaume « une perte très considérable, écrit Chamblay, pour ne pas dire irréparable ; en effet, la maladie... fit un grand ravage parmi les troupes et

passa ensuite avec elles sur les frontières, où elle emporta, pendant quelques années, un grand nombre d'officiers et de soldats ¹. »

L'autre désastreuse entreprise, Louis XIV l'interrompra-t-il ?

*
* * *

Louis XIV, premier prêt, assaillit Philippsbourg, la seule forteresse que l'Empereur occupe sur la rive gauche du Rhin. Vauban est là. Il prend la ville, à sa manière, malgré les impatiences de Louvois, par l'art des savantes approches et des feux combinés. Le Roi lui donne en récompense deux diamants, quatre canons à son choix pour orner son jardin, et enfin cette dignité de lieutenant-général dont l'attente, l'autre année, le dépitait.

L'Europe cependant a rassemblé ses forces. La menace est partout, sur les Pyrénées, sur le Rhin, la mer. Qu'il aille donc, Vauban, que son œil soit partout ! Contre l'Anglais allié aux Hollandais, il faut armer les côtes : Vauban les explore, il séjourne en Bretagne et la met en défense ; Il va des falaises aux dunes, s'arrête vers Ypres où montent les armées. De la Provence aux Flandres une force inconnue s'accumule, s'élève, son flot bat cette ligne mince et savante que Vauban a tracée. Des bruits mauvais circulent. Nos affaires, dit-on, vont mal en Rhénanie ; nous capitulons dans Mayence, notre garnison y est prisonnière... Vauban

1. Mémoire sur les événements de 1678 à 1693, cité par C. Rousset, *Histoire de Louvois*.

écoute la rumeur et la communique à Louvois, qui le gronde :

Je ne croyais pas, écrit celui-ci, que vous fussiez capable d'imaginer que M. de Lorraine pût prendre la garnison de Mayence prisonnière de guerre ; pour moi, je ne crois point, à moins d'un accident que je ne prévois point, que les Allemands s'en rendent maîtres d'ici à trois mois (2 août 1689).

La rumeur était moins fausse que hâtive : le 7 septembre, Mayence tombe. Vers le même temps, d'Humières, manœuvrant sans adresse, laisse tourner les châtelainies de Lille et de Tournai par la cavalerie espagnole qui va courir au loin, piller, ravager les domaines. Vauban s'émeut ; son pays ne lui paraît jamais assez gardé. Et Paris est si proche ! Il y songe : Paris, « vrai cœur du royaume ; mère commune des Français et l'abrégé de la France, par qui tous les peuples de ce grand état subsistent et de qui le royaume ne saurait se passer sans déchoir considérablement de ■ grandeur » ; Paris, « ■ très grosse bourgeoisie et son infinité d'artisans de toutes espèces, parmi lesquels se trouvent les plus habiles ouvriers du monde en toutes sortes d'arts et de manufactures » ; Paris, et « son peuple nombreux, naturellement bon et affectionné à ses rois... » Vauban en parle avec amour. Comment n'aimerait-il pas la ville royale et capitale, ce Français au cœur débordant ? Dans l'éloge qu'il en écrit, nous retrouvons comme un écho de la belle page de Montaigne ; car son génie, sa langue même, ramènent souvent notre pensée vers les hommes du xvi^e siècle :

... Paris a mon cœur dès l'enfance, et m'en est advenu, comme des choses excellentes, plus j'ay vueu depuis d'aultres villes belles, plus la beauté de cette-cy peult et gaigne sur mon affection ; je l'aime par elle mesme et plus en son estre seul, que rechargée de pompes estrangères, je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches : je ne suis Français que par cette grande cité, grande en peuple, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodité ; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loin nos divisions ! Entière et unie, je la trouve défendue de toute autre violence ; ie l'advise que de tous les partis, le pire sera celui qui la mettra en discorde ; et ne crains pour elle, qu'elle mesme ; et crains pour elle, autant certes que pour aultre pièce de cet estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faulte de retraicte où rendre mes abois ; suffisante à me faire perdre le regret de tout aultre retraicte.

Comme Montaigne, Vauban craint pour Paris. Prompt à concevoir les projets, non moins prompt à leur donner la netteté du dessin et de l'écriture, il rédige un mémoire : *L'importance dont Paris est à la France et le soin que l'on doit prendre de sa conservation*. Il veut une double enceinte : l'ancienne, il faut la restaurer ; une nouvelle qui, armant les hauteurs (Belleville, Montmartre, Chaillot, Saint-Jacques et Saint-Victor), tiendra à distance le canon ennemi. On commence à savoir écraser les villes sous les bombes, et il faut, pour les bien défendre, les défendre de loin ; Vauban l'a compris. Paris ainsi muni, pense-t-il, sera capable, non seulement de défier l'attaque, mais encore d'arrêter, de lasser les armées d'un ennemi vainqueur. Le vaste domaine enclos par les défenses aidera le peuple à subsister.

La construction sera considérable, mais non disproportionnée à son utilité : « Le Roi, écrit Vauban, ■ entrepris et fait des choses qui la surpassent considérablement. » Quelles choses ? quelle est ici la pensée de Vauban ? est-ce au Canal des Deux-Mers qu'il pense, est-ce à Versailles ? Louvois reçoit le mémoire, le soumet à sa Majesté, qui le trouve « fort bien raisonné », mais juge « qu'il n'est pas possible d'exécuter ».

Vauban reste sur la frontière, la parcourt et la garde. Voici, pour cette année si pleine, *l'Abrégé des Services* :

En 1689, il commande, par ordre de sa Majesté, dans la Basse Flandre, c'est à dire à Dunkerque, Bergues et Ypres avec ordre de se renfermer dans celle de ces places qui serait assiégée, sur quoi il est à remarquer que, la fortification d'Ypres étant dans un grand désordre, il y fit travailler toute la campagne avec une extrême application, étant presque toujours présent sur les travaux, ce qui lui attira une grande maladie dont il pensa mourir. Sur la fin de la même année, et avant que la maladie l'eût tout à fait abattu, il fit la visite des frontières les plus prochaines, et notamment de Dinant, de Charlemont, Philippeville, Maubeuge, Valenciennes et Tournai, dont il revint fort malade à Lille.



Il est à bout. Louvois, le Roi, lui disent d'aller se reposer chez lui. Il part et, traversant Paris sur la route du Morvan, remet à Louvois un nouveau mémoire que, nonobstant travaux, fatigues, maladie, il vient de terminer. Une pensée le harcèle ; il doit, il veut la dire, et être une fois de plus cet *introduceur de la vérité* que Fontenelle, dans quelques années, louera si bien.

La persécution des réformés est le sujet de son mémoire. Sujet pénible : chacun l'évite ou feint de l'ignorer ; Vauban l'aborde. Le mal produit est déjà grand. Il le montre en détail. La persécution ■ causé :

1^o La désertion de 80 ou 100.000 personnes de toutes conditions, sorties du royaume, qui ont emporté avec elles plus de 30.000 de livres de l'argent le plus comptant ¹.

2^o Nos arts ² et manufactures particulières, la plupart inconnues aux étrangers, qui attiraient en France un argent très considérable, de toutes les contrées d'Europe.

3^o La ruine de la plus considérable partie du commerce ;

4^o Elle a grossi les flottes ennemies de 8 à 9.000 matelots des meilleurs du royaume ;

et 5^o leurs armées de 5 à 600 officiers et de 10 à 12.000 soldats beaucoup plus aguerris que les leurs, comme ils ne l'ont que trop fait voir dans les occasions qui se sont présentées de s'employer contre nous.

Voilà pour le passé.

Mais le présent et l'avenir inquiètent surtout Vauban. Il déplore le prétexte donné à une ligue universelle, l'aliment aux polémiques, aux colères. Une prévision le préoccupe, et cette prévision, comme il arrive presque toujours, est erronée : si le Roi ne « réhabilite » pas l'Édit de Nantes, pense-t-il, les Alliés le « réhabiliteront » à la paix. Ils exigeront cette réparation, ils l'imposeront. C'est l'un des objets de leur guerre. Dès lors, il y aura deux peuples en France :

1. On sait l'importance que les économistes attachaient alors à la richesse monétaire des nations.

2. Cette phrase est incomplète. Le fait n'est pas rare dans les écrits très négligés de Vauban. Il faut suppléer au début : *La perte de nos arts, etc., etc.*

l'un catholique, tout au Roi ; l'autre réformé, protégé par l'étranger. « Il faudrait être aveugle », écrit Vauban, « pour ne pas voir que, sans miracle, nous ne saurions avoir la paix que les Huguenots ne soient rétablis, soit par les conditions d'un *traité*, ou *volontairement* » ¹.

Là Vauban se trompe. Il pense avec les souvenirs du xvi^e siècle, au lieu de s'attacher aux réalités du xvii^e. Il méconnaît la force royale et la solidité de la nation déjà *une et indivisible*, comme on dira cent ans plus tard. Le malheur qu'il prévoit ne se produira pas. Mais il a raison quand il signale les périls de division, de troubles intérieurs auxquels se joindront peut-être « une infinité de catholiques ruinés et appauvris, qui ne disent mot, et qui n'approuvent ni la contrainte des conversions, ni peut-être le gouvernement présent, par les misères qu'ils en souffrent... »

Car il ne faut pas se flatter, le dedans du royaume est ruiné, tout souffre, tout pâtit et tout gémit. Il n'y a qu'à voir et examiner le fond des provinces, on trouvera encore pis que je ne dis. Que si on observe le silence, et si personne ne crie, c'est que le Roi est craint et révééré, et que tout est parfaitement soumis, qui est au fond tout ce que cela veut dire.

La guerre des Cévennes sera telle qu'il l'annonce. Et il a raison davantage, profondément, éternellement ; et il écrit une des plus belles pages du siècle, une des belles pages de la littérature politique française, quand il achève ainsi son avertissement :

1. Addition de 1693, p. 485. Rochas, II.

Au surplus le Roi et ses ministres ne sauraient trop ■ représenter que la grandeur des Rois se mesure par le nombre des sujets. La marque évidente de cette vérité est que, où il n'y a point de sujets, il n'y a ni Prince ni État, ni domination quelconque. Il faut dire conséquemment que, là où il y a peu de sujets, il y a peu de puissance et de grandeur, et que, là où il en ■ beaucoup, il arrive tout le contraire, spécialement quand ils sont unis. D'où je conclus que c'est bien moins par l'étendue des États et des revenus des Rois qu'il faut juger de leur grandeur que par le nombre de sujets, unis et biens affectionnés. Tel est le grand et très noble Royaume de France, le mieux situé de l'univers, en égard à tout ce que l'on voudra. Il est rempli d'un peuple très nombreux uni sous un même Roi. Il est naturellement belliqueux et capable de tous les arts et disciplines, très obéissant et aimant ses Rois jusqu'à prodiguer libéralement leurs biens et leurs vies pour eux. Il est d'ailleurs très fertile et abondant en tout ce qui peut être nécessaire à la vie. C'est enfin le plus beau royaume du monde et rempli des meilleurs sujets. Il faut donc les considérer, et, en toutes matières, rallier et rappeler ceux que les misères passées et les misères des conversions ont fait sortir du royaume, et ménager ceux qui y restent, au lieu de les rixer et tourmenter, comme on a fait et comme on fait encore en plusieurs provinces ¹.

Que le Roi donc, tandis qu'il possède encore la plénitude de sa force et de sa liberté, donne ce que demain on lui arrachera ; qu'il rappelle, qu'il rallie ces sujets naguère fidèles ; qu'il rétablisse l'Édit de Nantes, qu'il restitue les temples, annule les confiscations, remette un chacun dans la pleine jouissance de ses biens et laisse enfin à la seule Providence le soin de sauver ceux qui n'ont pas voulu profiter de ses bonnes intentions.

La réponse de Louvois est à peine moins intéressante ; elle est brève, la voici :

1. Addition de 1693. Rochas, II, p. 488-489.

5 janvier 1690.

J'ai reçu, avec votre lettre du 28 du mois passé, le mémoire qui y était joint. Vous me parlez si superficiellement de l'état de votre santé que je ne suis pas content de ce que vous m'en écrivez. Je vous prie de m'en mander des nouvelles fort en détail. J'ai lu votre mémoire où j'ai trouvé de fort bonnes choses ; mais, entre nous, elles sont un peu outrées ; j'essaierai de les lire à Sa Majesté.

Il est évident que Louvois ■ lu le mémoire de Vauban avec attention et sans mécontentement. Il connaît le problème. Comment ne l'eût-il pas connu ? Chamlay, son secrétaire intime, pensait comme Vauban, et maint autre sans doute, dans l'armée et les intendances. Mais Louvois craignait le Roi ; le Roi n'avait jamais cédé, et mettait son honneur à tenir ferme ; il considérait la conversion des protestants comme son entreprise particulière, sa gloire la plus pure. Tous les quinze jours il présidait lui-même le conseil des Nouveaux Convertis, et sa tenacité native était accrue par ■ dévotion naissante. Il pensait obtenir par les mérites de la Révocation le rachat de ses fautes d'amour, le salut de son âme. Louvois lut-il au Roi le mémoire de Vauban ? S'il le fit, l'effet produit fut nul. Pendant toute la durée de la guerre, le Roi n'accorda pas un adoucissement aux fidèles du culte pros-
crit.

■ ■ ■

Nous ne savons de quelle nature fut la maladie de Vauban. Il est probable qu'il souffrit des poumons, organe

faible de ce corps puissant. Quoiqu'il en soit, l'épreuve fut longue et grave : on en parlait à Versailles, on s'en inquiétait. Au printemps enfin, Vauban guérit et put recommencer à servir. Louvois, dès le mois de mai, lui trace un itinéraire de convalescence :

Le Roi juge à propos, lorsque votre santé vous permettra de sortir de chez vous, que vous vous en reveniez ici, où après un séjour de huit ou dix jours pour satisfaire à ce que M. de Seignelai et moi pouvons désirer de vous, l'intention de sa Majesté sera que vous passiez à Guise où vous ferez venir tous les ingénieurs du Hainaut pour vous rendre compte de l'état de leurs places et pouvoir former vos mémoires sur ce qu'il y aura encore à faire ; après quoi, passant par Cambrai, Valenciennes, Condé, Tournay, Lille et Ypres, vous pourrez gagner Montreuil en passant par Béthune et Aire. Sa Majesté désire que vous séjourniez à Montreuil, qui est un bon air, jusqu'à ce qu'on voie ce que le prince d'Orange deviendra, car s'il mettait pied à terre en Flandres, le Roi voudrait que vous allasiez à Dunkerque, et, s'il tournait ses pas d'un autre côté, vers le 10 ou 12 août, sa Majesté vous enverrait faire un tour à Sedan, où vous manderez les ingénieurs de Dinant et de Charlemont, et de là à Luxembourg, Thionville et Sarrelouis, d'où vous passerez au Mont-Royal, si on pouvait le faire surement ; sinon vous y feriez rendre les ingénieurs et ensuite iriez à Landau et de là vous retourneriez chez vous en passant par Huningue...

Voilà des hommes qui savaient ce que travailler veut dire. Vauban, d'ailleurs, écourte la promenade. Nous le trouvons en septembre à Bazoches et au repos. C'est sans doute au cours de cette année qu'il projeta, réalisa, les travaux qui donnent le style de son siècle à la bâtisse

moyen-âgeuse qu'il avait achetée : sur la façade tournée vers l'ouest, l'ouverture, la disposition des fenêtres et le fronton qui les domine ; vers le nord, la porte neuve, dans son décor de pierre ; vers l'est, du côté de l'entrée ancienne et rustique, les communs, l'abreuvoir et la vasque spacieuse où vient couler l'eau des collines boisées, égale et fraîche en toute saison. Bazoches, ainsi renouvelé, était digne de recevoir sur ■ terrasse les canons de Philippsbourg.

En 1691, Vauban est d'aplomb. A la fin de décembre 1690, il quitte son château, emmenant ■ fille Jeanne-Françoise, âgée de douze ans et trois mois. Le 8 janvier, l'enfant épouse à Saint-Roch M. de Valentinay, Ussé et autres lieux, auquel elle était fiancée depuis l'âge de huit ans. La mère n'assistait pas à la cérémonie. Châtelaine à demi-paysanne, et qui signait avec difficulté son nom sur les registres, elle n'alla jamais à Paris. Vauban d'ailleurs n'y flâne guère. Le Roi, qui va en personne investir Mons, l'emmène. Le siège est prompt, heureux, et Dangeau, le 9 avril 1691, note dans son journal :

Le Roi a donné ce matin à Vauban cent mille francs et l'a prié à diner, honneur dont il ■ été plus touché que de l'argent ; il n'avait jamais eu l'honneur de manger avec le Roi.



Le Roi quitte Mons, Vauban demeure. Le canon et les mines ont abîmé les défenses, il les relève. Louvois lui écrit sans cesse. On s'intéresse toujours à voir collaborer

ces deux hommes, violents tous deux, l'un d'une violence amère et dure, chaque année, semble-t-il, plus amère et plus dure ; l'autre d'une violence généreuse, bienfaisante, plus généreuse, semble-t-il, chaque année. Depuis la mort de Colbert, le Royaume tout entier pèse sur les épaules de Louvois, et le maître est difficile à satisfaire. « Les Ministres », écrira Vauban, « sont d'illustres esclaves qui ne jouissent d'aucune liberté. » Louvois est de tous ces esclaves le plus illustre ; son labeur le tourmente, l'épuise. En chacun de ses billets on sent la main qui s'énerve et s'emporte.

... Je ne puis finir cette lettre, écrit-il, sans vous dire qu'il y a aujourd'hui sept semaines que les troupes du Roi sont entrées dans Mons, sans que j'aie pu encore en avoir un plan ; je vous avoue que je ne saurais voir sans beaucoup d'impatience un retardement si extraordinaire ; si le chevalier de Clerville vivait, vous seriez bien plus diligent...

Vauban diligenté par Clerville, quel absurde propos ! Jamais à court de brusquerie, Vauban réplique :

Je vous remercie très humblement, Monseigneur, de la bonté que vous avez de vouloir savoir des nouvelles de ma santé ; quand vous m'honorerez moins souvent de vos lettres et que vous me donnerez le loisir d'achever le projet de Mons, j'espère que je la retrouverai à la fin et que vous aurez lieu d'être content ; mais, à moins de celà, je prévois que je ne viendrai à bout ni de l'un ni de l'autre.

En juin, nouvel échange de lettres, nouvelle dispute. Bruxelles va être investi, et (Louvois le veut) bombardé. « Le Roi, écrit-il, ne peut autrement faire perdre patience

aux peuples qu'en les tourmentant le plus qu'il pourra, et il n'y a point de mal que ces peuples-là appréhendent tant que celui-là. » Cette façon de faire la guerre ne nous étonne pas : c'est la nôtre. Mais au XVII^e siècle, la barbarie en était nouvelle, et faisait horreur. Frédéric de Brandebourg, seigneur de Prusse, l'avait inaugurée au scandale de l'Europe. Quand Seignelai avait bombardé Gênes, le rude Duquesne s'était enfermé dans sa cabine pour n'avoir point de part à l'exécution, à cette tuerie de femmes et d'enfants. Vauban est comme Duquesne, il désapprouve le bombardement, et le dit :

M. de Luxembourg m'a parlé de bombarder Bruxelles, répond-il, mais comme je n'ai pas vu que les bombarderies d'Oudenarde, de Luxembourg et même de Liège aient acquis un pouce de territoire au Roi, et que loin de celà, elles lui ont consommé beaucoup de munitions inutilement, extrêmement fatigué et affaibli ses troupes, je ne lui ai rien voulu dire sur cela, parce qu'il m'a semblé aussi que c'est un très mauvais moyen de se concilier le cœur des peuples dans un temps où les esprits de ce pays-ci sont mieux disposés pour le Roi qu'ils ne l'ont jamais été.

Cette lettre est la dernière que Vauban adresse à Louvois : en juillet 1691, Louvois meurt. Une dispute avec le Roi, une colère, un coup de sang, assomment l'athlète vaincu. Qui le remplacera ? Il y a eu Turenne et Condé, Colbert et Louvois. La dernière colonne du règne est tombée ; le Roi reste seul. La France, l'Europe, s'interrogent. Ce Roi, si laborieux, si fier, suppléera-t-il au génie des grands serviteurs disparus ? Il y prétend et il assume toutes les

tâches, sans qu'un signe trahisse l'inquiétude ou la fatigue. Il prend soin d'annoncer lui-même à Vauban la mort de leur commun ministre.

MONSIEUR DE VAUBAN,

Je ne doute pas que vous n'ayez pas été fâché de la mort du sieur marquis de Louvois. Comme il était chargé des fortifications des places de mon Royaume, j'ai cru qu'il était de mon service de pourvoir au plus tôt à cet emploi, et ne pouvoir faire un meilleur choix que du sieur Le Peletier, intendant de mes finances ; je lui ai ordonné de vous consulter sur tout ce qui regardera cet emploi, et j'attends du zèle que vous avez pour mon service que vous l'aidez de vos conseils en tout ce que vous pourrez. Et la présente n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, M. de Vauban, en sa sainte et digne garde...

*
* *

Et maintenant, il faut frapper pour que l'Europe sache que la vigueur française n'est pas diminuée. Louis XIV investit Namur. Cohoern, fameux parmi les Impériaux comme Vauban parmi les Français, s'enferme dans la ville qu'il a construite et se prépare à la défendre. Louis XIV appelle Vauban son ingénieur, Racine son historiographe, et va commander lui-même son armée. Court souvenir des années éclatantes ! Qu'y manque-t-il ? La jeunesse et les belles maîtresses, éblouissantes à voir devant Lille ou Besançon. Le Roi ne veut plus les connaître. Les plaisirs ne lui conviennent plus, mais la force lui reste. La tranchée est ouverte, et dans le sang et dans la boue, l'horrible

besogne menée avec puissance. Vauban fait tout : il dirige les travaux, lance les attaques, calcule les trajectoires et dirige les troupes. Cela ne se voit pas dans le récit officiel : Racine, selon la loi du genre, laisse au Roi toute la gloire. Mais quand il écrit à son ami Boileau, il raconte différemment, et M. de Vauban vient premier dans ses récits. Racine l'avait jusqu'alors peu connu ; pour la première fois, semble-t-il, il l'approche et l'apprécie. Le poète redevenu chrétien se prend de profonde estime pour le savant, l'humain, l'impétueux soldat :

M. de Vauban, avec son canon et ses bombes, a fait à lui seul toute l'expédition. Il ■ trouvé des hauteurs en deçà et au delà de la Meuse où il ■ placé des batteries. Il a conduit ■ principale tranchée dans un terrain assez resserré entre les hauteurs et une espèce d'étang d'un côté, et la Meuse de l'autre. En trois jours, il a poussé son travail jusqu'à un petit ruisseau qui coule au pied de la contrescarpe, et de là, en moins de seize heures, a remporté tout le chemin couvert... en sorte que cette place si terrible, en un mot, Namur, a vu tous ses dehors emportés dans le peu de temps que je vous ai dit ■■ qu'il ait coûté au Roi plus de trente hommes.

Les dehors emportés, reste à saisir la place. Les difficultés sont grandes. Vauban les connaît toutes. « Je l'ai vu sous Namur », écrira plus tard Catinat son ami, « fécond en inquiétudes... » Retenons ce mot, qui éclaire si vivement l'âme secrète de Vauban. Le chroniqueur nous raconte le chef puissant, le vainqueur infailible. Catinat, qui est un ami, nous découvre d'un trait le cœur dévoré. Vauban, ce fort, est un inquiet qui domine ■■ inquiétudes.

Inquiétudes de l'esprit, inquiétudes du cœur, nous les verrons grandir jusqu'à tenir enfin tout le champ de son âme. Mais la troupe ne les soupçonne pas. Vauban conduit la dernière attaque avec une autorité sans pareille, militaire et patriarcale, dont les traits enchantent Racine. Il les raconte à Boileau, bon juge en telle manière :

Il faut vous dire deux traits de M. de Vauban, que je suis assuré qu'ils vous plairont. Comme il connaît la chaleur du soldat dans ces sortes d'attaques, il leur avait dit : « Mes enfants, on ne vous défend pas de poursuivre les ennemis quand ils s'enfuieront, mais je ne veux pas vous faire échinier mal à propos sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq tambours pour vous rappeler quand il sera temps. Dès que vous les entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à vos postes. » Cela fut fait comme il l'avait concerté. Voilà pour la première précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquait avait un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des espèces de jalons, vis-à-vis desquels chaque corps devait attaquer et se loger pour éviter la confusion ; et la chose réussit à merveille. Les ennemis n'attendirent pas même nos gens ; ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge. On en tua bien quatre ou cinq cents.

La place était rendue, le Château-Neuf tenait encore. Cohoern s'était jeté dedans et y avait même, disait-on, fait creuser sa fosse. Alors nos ingénieurs, nos soldats, constructeurs du Canal des Deux-Mers, terrassiers de Versailles, montrèrent ce que pouvaient leur expérience et leurs bras ; en dix jours l'ouvrage fut encerclé, dominé, maîtrisé. « La vérité, écrit Racine, est que notre tranchée est quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois

plusieurs vallées, avec une infinité de tours et de détours, autant presque qu'il y a de rues à Paris. »

La France joignait alors à la valeur, aux dons héréditaires, un pouvoir organisateur inouï en Europe. Namur tomba.

*
* *

Sur terre, la France ■ gagné la campagne ; sur mer elle l'a perdue. A la Hogue, les Anglais prennent, brûlent ou jettent à la côte vingt vaisseaux de haut bord. La marine du Roi, l'œuvre de Colbert, est ce jour-là défaite, et pour qu'on la refasse il faudrait qu'il fût là. Le Français s'intéresse imparfaitement aux choses de la mer ; son passé, son présent, son avenir, sont sur la terre ; il ne regarde pas du côté de ses côtes, mais du côté de ■ frontières où la menace est incessante. Là se pressent les peuples faméliques d'Europe et d'Asie qui se bousculent vers son bien. Là il faut s'arc-bouter et tenir, vaincre ou périr. Depuis toujours et pour toujours, là est la tâche du Français. De cette tâche, Vauban a l'instinct, et l'homme que Louis XIV (désormais presque seul à la tête de l'État) va choisir d'écouter, c'est lui, notre grand terrien. Il ■ soixante ans, toute ■ force encore et déjà toute son autorité. Qui mieux que lui connaît l'armée, la France ? qui mieux que lui incarne et continue cette génération qui s'éteint et ne sera jamais remplacée, la grande génération des Français de 1660 ? On ■ tourne vers lui, on cherche son conseil.

Vers ce temps-là, le très jeune Saint-Simon put le rencontrer à Versailles et le voir tel qu'il nous le retrace :

Un homme de taille médiocre, assez trapu, qui avait fort l'air de guerre, mais ■■ même temps un extérieur rustre et grossier, pour ne pas dire brutal et féroce. Il n'était rien moins ; jamais homme ne fut plus doux, plus compatissant, plus obligeant, plus respectueux, sous mille politesses, et le plus avare ménager de la vie des hommes, avec une valeur qui prenait tout parfois et donnait tout aux autres...

Ce remueur de terre était ■■■■ adresse à la Cour, et peut-être on aurait souri sur son passage si le Roi ne lui avait témoigné tant de respect, disons même tant d'amitié. Vauban pouvait tout dire : le franc-parler était son privilège auquel il tenait fort. « Le Roi, de qui j'ai l'honneur d'être connu à fond », écrit-il à Chamillard en 1695, « est accoutumé à toutes mes libertés, et dès que je cesserai d'être libre, il me prendra pour un homme qui devient courtisan, et n'aura plus de créance en moi ; il vaut mieux, s'il vous plaît, avoir la bonté de lui dire les choses comme je les écris : Sa Majesté sachant mieux que personne que je n'ai aucune mauvaise intention, me pardonnera plutôt qu'un autre les grossièretés qui m'échapperont ; ce qui soit dit, s'il vous plaît, entre nous. » Personne donc ne souriait ; de M. de Vauban on parlait chapeau bas.

On peut rapporter à ces temps-là une plaisante anecdote où Louis XIV et Vauban paraissent avec relief : certain jour qu'ils travaillent ensemble, Vauban, toujours en peine pour ses amis, se permît de recommander au Roi un bourgeois de Saint-Malo, très dévoué, très généreux ; il

demande pour lui la faveur d'un anoblissement. « Non, dit le Roi, je ne puis, la noblesse est le prix du sang... » Là-dessus Vauban prend de l'humeur, ramasse ses papiers et se lève sans mot dire. Le hasard heureux d'une lettre écrite par un ingénieur, nommé Garengeau, nous instruit :

Le Roi lui demanda où il allait ; il répondit à sa Majesté qu'elle n'était pas d'humeur à travailler, et il alla le lendemain au lever du Roi qui ne lui dit rien, non plus que le jour suivant au dîner et au souper, ce dont il fut très déconcerté. Le troisième jour le Roi allant à la messe, il se présenta ; Sa Majesté le tira dans une embrasure de la galerie, et lui dit : *Vauban, je suis plus fâché contre vous, je vous accorde la noblesse de votre ami.*

Il y avait beaucoup à faire, et le Roi dédaignait les bouderies. L'heure était favorable. Ces indécisions, ces troubles populaires qui avaient inquiété d'abord, s'étaient calmés. La France demeurait unie, obéissante. La noblesse réformée, elle-même résignée, revenait nombreuse sous les vieux étendards. Les colères du XVI^e siècle, un instant réveillées, cédaient au loyalisme du siècle royal.

Louis XIV appliqua tout son soin au renforcement des armées. Jusqu'alors, la cavalerie avait été hors de pair, mais son infanterie valait moins : elle recrutait surtout parmi les mercenaires de Suisse ou d'Allemagne. Le paysan de France n'avait pas d'habitudes militaires. Grave infériorité : Louis XIV décida qu'elle devait cesser, et leva, parmi ses sujets mêmes, quinze régiments nouveaux. Son dessein était de surprendre les Impériaux, de les écraser sous des masses inattendues.

Beaucoup de problèmes techniques restaient à résoudre. Ces masses, comment les discipliner, les armer ? Les faibles successeurs de Louvois délibéraient sans aboutir. Fallait-il renoncer aux haliebardes, portées encore dans les combats, comme à Crécy, comme à Poitiers ? La haliebarde gardait ses partisans parmi les chefs. Fallait-il conserver le médiocre, l'incommode mousquet ? Sur ces questions, les idées de Vauban étaient claires et l'avenir les ■ toutes justifiées.

Je ne suis pas le partisan des piques, écrit-il, bien éloigné de cela, il y ■ plus de douze ans que je suis dans un déchaînement perpétuel contre elles et contre les mousquets que je ne tiens pas moins défectueux que les piques mêmes ; ma raison est que de vingt occasions où un bataillon se sera trouvé, il ne lui sera peut-être pas arrivé de croiser trois fois la pique avec l'ennemi, encore cela ne se sera-t-il passé qu'entre quelques officiers au lieu que toutes les vingt fois, il y aura toujours eu beaucoup de feu qui aurait été du tiers ou du quart plus grand si, au lieu de piques, on s'était servi d'armes à feu.

Les voici condamnés, la pique et le mousquet. Le mousquet s'enflamme au moyen d'une mèche ; si la mèche est mouillée, l'arme ne peut servir, et la mésaventure est fréquente. L'arme qu'il faut, Vauban la connaît. Depuis vingt-cinq ans ses idées sont fixées ¹, depuis plus de dix ans il a fait exécuter les modèles :

J'ai un équipage entier de soldat tel que je désirerais qu'ils fussent pour être bien armés : il est de façon singulière mais fort

1. *Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des sièges* (1669) cité par Rochas, II. 288.

aisée, que je fis faire exprès au retour du siège de Luxembourg pour vous le proposer pour modèle.

Vauban préconise le fusil à pierre, et au bout du fusil le couteau fixé au moyen d'une douille extérieure qui ne s'oppose pas ■■ tir. Ce fusil et ce couteau, nous les connaissons, nous les avons portés : c'est l'arme des soldats de Jemmapes et d'Austerlitz, de l'Isly et de l'Alma, des zouaves de Patay, et jusqu'à la dernière guerre l'arme préférée des Français. Vauban propose, on l'écoute. En 1693, la réforme est commencée, la nouvelle infanterie aura la baïonnette.



Mais il ne suffit pas d'avoir pourvu à l'armement matériel. Il faut encore qu'on s'inquiète du moral de cette armée qui combat depuis un quart de siècle, et qui se fatigue et s'attriste. Un moderne, lisant ceci, pense à la troupe ; et je crois que Vauban ne laisse pas d'y penser lui-même. En maint passage de ■■ lettres ou de ■■ mémoires, on le voit attentif à connaître les mérites de l'humble fantassin, à cultiver en lui l'amitié et l'honneur. Mais ces attentions qu'inspire la génialité de son cœur, il est seul à les concevoir. Le troupier, au XVII^e siècle, est mené avec une dureté dont personne ne s'étonne. Il est moins un soldat, au sens où le mot s'entend aujourd'hui, qu'un homme de peine au service des officiers du Roi. Le soldat véritable ou, pour parler comme au moyen-âge, *l'homme d'arme*, celui qu'il faut considérer, c'est l'officier des bas

grades, gentilhomme sans fortune ou cadet de bonne maison. A celui-ci la gloire du grand règne coûte des peines infinies et rapporte très peu. On le destine aux humbles dévouements. Où va-t-elle, cette gloire éclatante ? Elle se concentre sur cette Cour qui éblouit l'Europe, et plus elle y porte d'éclat, plus semble dense, plus semble triste, l'ombre où travaille et sert la noblesse pauvre. Vauban en sait quelque chose, il est de cette famille. Dans les armées qu'il connut au temps de sa jeunesse, bandes guerrières menées par les Gassion, les Turenne, les Condé, les conditions étaient plus égales et les honneurs mieux répartis ; la vie, au demeurant, meilleure.

Après trente années de victoire, la caste noble, la vraie, toute rurale et militaire, la plus fidèle à ses traditions, se trouve humiliée par la hauteur des états-majors et par leurs privilèges. Une caste différente, gâtée par les intrigues de cour et les alliances d'argent ; une caste qui mêle au sang guerrier le sang des laquais enrichis, s'est élevée au-dessus d'elle. Le gentilhomme d'arme, doublement écrasé, observe avec jalousie les prompts avancements que la faveur et l'or assurent. Vauban même, sans le hasard d'un grand roi et d'un ministre clairvoyant, qu'eût été ■ carrière ? Il a été heureux, et il le sait. « La vertu », observe à ce propos le discret Fontenelle, « la vertu est quelque fois récompensée ». Elle le fut en la personne de Vauban. Mais il n'est pas de ceux qui se laissent distraire par leur propre bonheur. Écoutons-le, lisons ses lettres, et nous saurons quelle persistance il met à connaître les braves et les bons de ■ race, les mal fortunés qui n'ont pas eu sa chance ;

avec quelle obstination il s'attache à les signaler en haut lieu. Sans doute il leur manque son génie. Mais il néglige ce détail, et leur cause semble mêlée à la sienne. A défaut de génie, d'ailleurs, ils ont ces qualités de bravoure, de loyauté et de solidité sans lesquelles le génie d'un chef ne peut rien. Accoutumé à ne rien demander pour lui-même, Vauban demande pour eux, pour eux épuise son crédit. Ainsi sa correspondance administrative est en quelque sorte émaillée d'indications brèves mais toujours savoureuses, courts portraits, abrégés de services, raccourcis d'existences, et nous découvrons, grâce à lui, ces robustes figures : les officiers de troupe de l'ancienne armée, lieutenants et capitaines, monde inférieur que la chronique ignore, les sacrifiés d'un siècle cruel comme la beauté même. Louis XIV, dit-on, écartait certaines recommandations importunes par un mot bref et décisif. « Vous me parlez », disait-il, « d'un homme que je ne vois jamais ». Sans doute : un pauvre pouvait-il aller à Versailles et s'y montrer sans ridicule ? Pour le divertissement des marquis, Molière avait créé M. de Pourceaugnac, et nous en rions encore. Molière fit mal ce jour-là, et fit du mal à son pays. M. de Pourceaugnac mérite l'estime ; il ■ servi, il ■ été brave officier. Son véritable tort, c'est qu'il ne monte pas dans les carrosses du Roi, et ce tort futile est de ceux que le monde ne pardonne guère. Voici Vauban : il se constitue l'avocat de ceux qui ne montent pas dans les carrosses du Roi. Il les nomme, les raconte. Grâce à lui, nous les connaissons. Il n'avait, pour trouver à dire, qu'à regarder parmi les siens.

J'ai un pauvre diable de cousin, écrit-il à Louvois en 1675, lieutenant dans le régiment de Nonan-cavalerie, bon vieil officier, qui aurait été capitaine il y a longtemps s'il avait eu le secret de métamorphoser de méchantes compagnies en de fort bonnes, sans se ruiner. Il est en garnison à Maestricht ; si vous apprenez, Monseigneur, qu'il ait fait son devoir, je vous prie de lui donner quelque chose pour le remonter : car il a tout perdu, mais principalement un relief de son quartier d'hiver qui lui est dû tout entier...

Nous ne verrons plus mention de ce cousin malchanceux. La vraie famille de Vauban, c'est l'armée tout entière. Tel inconnu, dont le hasard lui fit apprécier le travail, l'intéresse aussitôt, et il écrit en haut lieu, il signale avec autorité, insistance, un mérite mal connu et mal utilisé. Il en est tant ! Ce pauvre d'Esperoux se morfond à Brisach.

Sera-t-il dit, Monseigneur, qu'un des meilleurs officiers du Royaume croupisse et use toute sa vie à ne rien faire ?... Il n'y a point d'hommes dans le Royaume qui fût plus capable d'occuper la lieutenance de Roi de Landau ou de Philippsbourg que celui-là.

Landau, Philippsbourg, postes de grand péril, forteresses d'extrême frontière auxquelles Vauban tient par-dessus tout ; assurément il n'écrit pas sans avoir réfléchi, et d'Esperoux est digne de l'honneur que Vauban sollicite pour lui. Mais quelque malveillance s'obstine contre ce brave : sa carrière reste lente et médiocre ; il mourra en 1724, lieutenant du Roi à Thionville.

D'autres encore : Saint-Vincent, le très bon Saint-

Vincent qui, depuis vingt ans aide-major, mérite une lieutenance et soupire après elle ; l'aura-t-il enfin ? *Vauban* le dit en conscience : si on la lui refuse, on lui fera tort. Mais une proposition en entraîne une autre : si *Saint-Vincent* obtient ■ lieutenance, son emploi d'aide-major vaquera. Qui l'obtiendra ? *Vauban* propose le bonhomme *La Viarde*, soldat exact, depuis longtemps capitaine des portes, et dont les deux fils servent le Roi. Mais cette capitainerie dès lors étant vacante, qui l'aura ? *Vauban* n'est pas en peine, il a son candidat : c'est le fidèle *Godignon*, son premier dessinateur, « et qui sait aussi bien se faire taper qu'un autre, puisqu'il eut la cuisse cassée d'un coup de mousquet au siège de *Puycerda*. » *Saint-Vincent*, *La Viarde*, *Godignon*, obtinrent-ils ces humbles charges ? Nous l'ignorons. Connaissions maintenant *Pontis* ; *Vauban* l'a rencontré dans un trou savoyard. « C'est un homme qui a peu de service, mais beaucoup d'esprit, de courage, et qui se remue fort à propos ; il ■ eu le plaisir de voir brûler la terre dont il porte le nom, et il a, pour tous appointements, permission de manger son bien, ce qu'il fait honorablement et de bonne foi... » N'aura-t-il pas quelque gouvernement valant trois cents livres par mois ? Ce sont là tous honnêtes gens, et peut-être sont-ils méconnus à raison de leur honnêteté même. Cela arrive, *Vauban* l'observe : « Le chevalier de *Lerete* est très brave homme ; et s'il ne l'avait pas tant été, il s'en trouverait beaucoup mieux, qu'il ne le fait. »

Il ne faudrait pas croire que *Vauban* eut un faible pour les malchanceux ; ce serait un fâcheux symptôme, un signe

de faiblesse intime et d'amertume. Vauban est tout à fait exempt de ces traits, il sait distinguer les jeunes officiers qui connaîtront la gloire. Il aura tous les bonheurs comme il a tous les mérites, ce marin de vingt-sept ans qu'il remarque à Dunkerque : « Ayez la bonté, s'il vous plaît, Monseigneur, de vous souvenir du sieur Jean Bart de Dunkerque à qui il est temps que vous fassiez un cran... » Le Ministre se souvint, et nous nous souvenons encore.

Vauban parfois laisse un peu courir sa plume et s'amuse à pourtraire ces braves qu'il rencontre. Tel jour, c'est un gentilhomme inconnu, gouverneur dans l'île de Ré. L'homme lui plaît, il le raconte :

Je dois, en conscience, rendre ce témoignage à M. de Launay, que je n'ai point vu de gouverneur en France mieux savoir sa place que lui, ni qui témoigne avoir plus d'affection au service. Il fait la vie d'un fort honnête homme et d'un véritable homme de bien puisqu'il n'y a pas d'autre auberge dans sa place que sa table, et que bien loin de prendre un sol de qui que se soit, il donne tous les jours de son argent pour accommoder les procès des habitants. Il en est aussi fort aimé. Si on le sort de là, il n'aura pas, huit jours après, du pain à manger. Au reste, quand je suis arrivé, il était l'hôte et l'hotellerie, gouverneur, major et portier ; et je pense que cela est encore de même.

Autre silhouette de gentilhomme : c'est un noble d'Embrun, nommé d'Arbaud de la Peyrouse ; Embrun a été assiégé ; avant, pendant, après le siège, ce d'Arbaud a parfaitement bien fait son devoir, et Vauban veut que le Roi le sache. Avant, il excite les bourgeois à brûler les maisons qu'ils avaient hors la ville, à raser leurs jardins et

à couper leurs arbres ; il donne l'exemple, torche en main, il détruit lui-même son bien, et toute la bourgeoisie l'imité. Pendant le siège, c'est lui qui va quêtant le plomb, l'étain, qui dirige la fonte des balles ; il donne son vin aux officiers et aux soldats, fait porter des vivres aux tranchées. Après le siège et la ville rendue, c'est lui qui reçoit les généraux ennemis, et par son adresse, ■ bonne grâce, prévient les pilleries. Le Roi oubliera-t-il tant d'excellents services ? A ce même siège, poursuit Vauban jamais las de justice, un autre a fort mérité : c'est Robert, l'ingénieur. En récompense, il avait eu la promesse de Louvois qu'on lui conserverait ■ compagnie ; Louvois est mort, on la lui ôte, et de ce même coup on le prive des appointements qui lui étaient dus depuis douze ou treize mois :

Ce pauvre Robert qui sert comme un forçat jusqu'à n'avoir que la peau et les os et ■ tue de bien faire, n'a pour tous bienfaits du Roi que 50 écus par mois, au bout de vingt-cinq ■ de bons services, ■ qu'on puisse lui reprocher un sol d'intérêt. Ne voilà-t-il pas une heureuse fortune et bien digne d'envie !

Pauvre Robert assurément : dix années passent et nous le retrouvons ; les Espagnols l'ont fait captif, il sort de leurs prisons où il ■ souffert le martyr ; il est sans force, il ne servira plus, il ■ tout donné à son Roi.

C'est un très brave homme, écrit Vauban, brisé de coups ■ service du Roi et qui mérite mieux qu'homme du monde une bonne pension qui lui assure du pain pour le reste de ses jours.

Cette pension l'aura-t-il obtenue ? est-il mort misé-

nable ? la mort l'a-t-elle trouvé en quelque retraite indigente ? Gageons qu'il fût de ceux qui reçurent les aumônes de Vauban. Elles étaient si secrètes qu'aucune trace n'en est restée, et si fréquentes qu'il était souvent dans la gêne. « N'est-il pas juste, disait-il, que je restitue ainsi ce que je reçois de trop de la bonté du Roi ? »

Que de braves encore ! Ce soldat de fortune, parvenu à la lieutenance par son seul mérite, chef de sapeurs, si assidu à son commandement qu'il n'a point d'autre abri que la tranchée tant qu'un siège dure, ne lui donnera-t-on pas, en récompense, la capitainerie des portes de Tournai ? Question sans réponse. — Ce La Combe, brave jusqu'à l'intrépidité, et qui a par devers lui tous les sièges qui se sont faits depuis vingt ans, ne le nommera-t-on pas major de place ? Il est honnête homme, il est méritant, et ne demande l'emploi qu'à condition de continuer à servir à tous les sièges qui se préparent. Qu'on le satisfasse donc, c'est justice... La liste s'allonge : La Coutardière, commandant d'Entrevaux, si exact au devoir ; Auberon, très bon sujet et bien capable, « qui n'attend jamais que le devoir le vienne chercher, mais qui va toujours, avec intelligence et en homme qui entend son fait, au-devant de lui ; il est homme qui a besoin de votre secours, marque de l'intégrité de ses mœurs et qu'il a les mains nettes ; car s'il ne les avait pas, il n'aurait que faire de vous importuner pour quelque augmentation d'appointements. » Et Laubanie, soldat de toute solidité ; et La Frézelière, jeune, éminent officier, « s'il continue, ce sera bien sûrement le premier artilleur de son temps », et Dezède, « bon à tout »...

Hélas ! Laubanie va perdre la vue en défendant Landau ¹, La Frézelière est tué à trente-neuf ans, Dezède ne survit pas deux ans à l'éloge de Vauban. Que de mérites, d'héroïsmes obscurs, de génies tranchés dans leur fleur ! Voilà sur quoi se fonde la grandeur, la sécurité d'un peuple. Beaucoup l'ignorent ou, l'ayant su, l'oublient ; Vauban le sait et n'oublie pas. « *Ce sont les hommes faits comme cela* », écrit-il à Louvois, « *qui sauvent les états.* »



Ces recommandations incessamment renouvelées ne le satisfont pas. Il pense à la condition difficile de ces officiers pauvres et des familles dont ils sortent ; il songe aux

1. La lettre de Laubanie au Roi après la reddition de Landau est une page si belle que nous croyons devoir la reproduire ici :

Je demande pardon, Sire, à votre Majesté d'avoir perdu la ville de Landau. J'ai mis ■ usage tous les moyens qu'on m'a laissés pour la conserver, mais ils ont tous été trop courts. Je puis assurer à votre Majesté, en homme de bien et d'honneur, que depuis le premier jour du siège jusqu'au dernier, quoique dangereusement blessé et aveugle, je n'ai cessé de donner les ordres nécessaires pour tâcher de la conserver, mais la faiblesse de la garnison et le manque de munitions de guerre, ne m'ont pas permis de tenir plus longtemps à moins de s'exposer à être emporté ou être fait prisonnier de guerre. Il y ■ plusieurs officiers qui ■ sont distingués dans ce siège et qui sont dignes des grâces de ■ Majesté. Je les marque à M. de Chamillart et ■ supplie, Sire, de vous souvenir de leur service. Je me rendrai demain à Strasbourg pour y prendre quelque repos, et si je puis, je me ferai porter à Paris, pour voir si Gandron me pourra conserver l'œil droit, le gauche étant déjà perdu. Rien ne ■ fait tant de plaisir que de pouvoir continuer mes services à Votre Majesté. Si je suis ■ malheureux de perdre la vue, je les continuerai dans toutes ■ prières, et je serai toujours très reconnaissant des grâces que Votre Majesté m'a faites.

moyens de les relever. Imagination toujours inventive, main toujours prompte, Vauban conçoit des projets qu' aussitôt il écrit. Vers ce temps-là, il rédige un mémoire intitulé : *Idée d'une excellente noblesse*. Vauban est renommé pour son amour du peuple, et c'est un renom mérité ; mais ce grand Français aimait tous les ordres du Royaume de France, et son amour pour la noblesse, la vraie, celle qui vit aux champs et qui sert aux armées, était égal à son amour du peuple. Qui mieux que lui sut parler d'elle, qui la loua plus dignement ?

C'est une chose admirable que pendant sept à huit ans, le Royaume qui ■ tant essuyé de si longues et cruelles guerres contre ses voisins, n'ait employé que ■■ noblesse à sa défense, et qu'il s'en soit toujours bien trouvé. Depuis qu'on a commencé de se servir de troupes réglées, c'est elle qui comme une pépinière inépuisable de vaillants hommes en ■ fourni les officiers, grands et petits, de terre et de mer. Combien de connétables, d'amiraux, de maréchaux de France et généraux d'armée, de grands maîtres, gouverneurs de province, lieutenants-généraux, sont sortis de cet illustre corps... Y a-t-il quelques lieux dans le monde où l'on ■ fait la guerre, où cette illustre noblesse ne ■■ soit pas signalée avec une valeur toujours distinguée ?... le nombreux corps d'officiers de terre et de mer n'a-t-il pas toujours surpassé celui des ennemis en courage, en valeur, en fidélité ? Toute la terre est remplie du bruit de leur renommée, et les ennemis même ■■ sont témoins et savent que c'est par eux qu'ils ont été tant de fois vaincus. C'est donc avec beaucoup de raison que les Rois l'ont établie, qu'ils l'ont considérée comme leur bras droit, qu'ils en ont fait leurs amis et compagnons, et qu'ils se les ont apparentés, tant ils en ont fait de cas. Mais il faudrait continuer à les soutenir, les mieux conserver, avoir plus de soin de leur éducation et ne point les laisser

avilir comme il paraît que l'on fait depuis quelque temps, même avec dessein.

Même avec dessein : en ces trois mots perce l'humeur dont Saint-Simon fera retentir les éclats jusqu'à nous. Mais Vauban n'a rien d'un factieux, et l'humeur est en lui contenue par le dévouement. Sans irritation vaine, il constate, il considère le fait ; les commis du Roi, sinon le Roi même, en veulent à la noblesse. Que faire donc pour la soutenir ? Vauban l'indique : restreindre la vénalité des hauts grades, payer plus largement les officiers des bas grades ; aider, par des écoles spéciales, l'éducation militaire si difficile de leurs enfants (l'État y gagnera de savants officiers dont il est grand besoin) ; assister par des retraites leur vieillesse. Ceci d'une part, et d'autre part : cesser de vendre la noblesse ; ne plus introduire en son corps tant de gens, qui, pour tout mérite, ont « pillé le public et le particulier sans hasarder un rhume pour le service de l'État ». La noblesse ■ pour origine historique les services et les mérites. Les services et les mérites, non l'argent, doivent demeurer ■ raison.

Vauban ■ là-dessus une page fort bonne et qu'il faudrait même appeler fort belle, si la hauteur, si l'ardeur des pensées, suffisaient à produire la beauté d'un écrit. Mais il y faut autre chose, une certaine perfection d'ordre, un certain fini d'expression, qui l'un et l'autre manque ici, et dont le défaut est cause qu'on ne peut donner le nom d'écrivain à ce beau soldat si véhément à dire ■ pensées. Voici qui n'est ni du Bossuet, ni du Molière, ni du Saint-Simon ; c'est une page néanmoins digne de mémoire,

jetée en courant par un Français qui respire l'air même de Bossuet, de Molière, de Saint-Simon :

Dans les siècles un peu reculés, la noblesse était le prix d'une longue suite de services importants et la récompense de la valeur et du sang répandu pour le service de l'État. Il fallait avec cela avoir mené une vie irréprochable, être né d'honnêtes parents, qui ne fussent ni de conditions serviles, ni de profession basse et abjecte. Aujourd'hui on n'y fait pas tant de façons, et la noblesse s'acquiert bien plus facilement. Ce n'est plus, ou du moins c'est fort peu cette valeur si dangereuse, et ce mérite qui coûte tant à acquérir, qui font les nobles, ce n'est pas la longueur des services rendus à l'État, ni les blessures reçues pour ■ défense, et encore moins la vertu, ni cette probité si recommandable, ni une vie sans reproches, qui mène à la véritable noblesse. Il n'est plus question de tout cela. Ce qui ferait la juste récompense des grandes actions et du sang versé pendant plusieurs années de service se donne présentement pour de l'argent. C'est pourquoi les secrétaires, les intendants, les trésoriers, commissaires de guerres, receveurs de tailles, élus, gens d'affaires, de toute espèce, commis, sous-commis, de ministres et secrétaires d'État, même leurs domestiques et autres gens de pareille étoffe, obtiendront plus facilement la noblesse que le plus brave et honnête homme du monde qui n'aura pas de quoi la payer ; car il ne faut pas que de l'argent et ces gens n'en manquent pas ; les charges de secrétaire du Roi, qui sont comme d'ordinaire au plus offrant et dernier enchérisseur, sont des moyens sûrs pour y parvenir ; il n'y ■ qu'à en acheter une pour être noble comme le Roi, et quiconque ■ de l'argent ■ peut acheter ; il ne faut que s'y présenter. J'ai vu des hommes travailler de leurs bras leur vie, qui sont parvenus à être secrétaire du Roi ; et tout homme qui, par son industrie, aura trouvé moyen d'amasser du bien n'importe comment, trouvera à coup sûr celui d'ennoblir ses larcins par une de ces charges, ou par obtenir des lettres de noblesse, de façon ou d'autre, s'il veut

s'en donner la peine, en les payant. Il y ■ même je ne sais combien de charges de robe, de finance, dans le Royaume qui anoblissent, mais comment le dirais-je, pas une seule de guerre, pas même, je crois, celle de maréchal de France ; chose étonnante s'il en fût jamais, vu les fins pour lesquelles la noblesse a été créée, qui sont toutes militaires et pour cause de services rendus à la guerre, qu'il faut prouver pour en obtenir les lettres.

*
* *

D'une part cesser de vendre les titres de noblesse, et d'autre part restreindre la vénalité des hauts grades, c'est-à-dire d'une part diminuer la recette et d'autre part augmenter la dépense, Louis XIV le pouvait-il ? La guerre l'obligeait à faire argent de tout. Au lieu d'une réforme difficile et coûteuse, un symbole fut trouvé, et ce symbole suffit à ranimer les courages fatigués.

Sur le conseil de Vauban, affirme une tradition constante, Louis XIV fonda cet ordre de Saint-Louis qui jusqu'à la Révolution fut si cher aux officiers et si populaire dans l'armée.

Ordre accessible à tous ; tout officier, noble ou roturier (les officiers roturiers étaient nombreux dans les armées de Louis XIV) pourvu qu'il ait servi dix ans, peut devenir chevalier. L'ancien ordre du Saint-Esprit était autrement institué : il n'était accessible qu'aux nobles de race vieille et prouvée ; un Catinat, Maréchal de France et bourgeois de Paris, n'y pouvait aspirer. Tous les ordres d'Europe avaient ce même caractère, cette marque aristocratique.

L'institution nouvelle cherche et récompense le seul mérite. Elle est ainsi profondément française et conforme à l'esprit de cette monarchie bourbonnienne, elle-même si profondément liée à l'esprit de la France, que Vauban manifeste avec tant de clarté.

A l'institution de l'ordre ■ ajoute une dotation de 300.000 livres destinées à être servies sous forme de retraites. Les officiers perclus, « roués de coups », comme dit Vauban, et qui se retirent dans les gentilhommières, auront ainsi leurs vieux jours adoucis. Huit Grands-Croix sont nommés d'abord, et Vauban est l'un d'eux. Dangeau note dans son journal cette promotion à la date du 8 mai 1693. Peu de jours après, Louis XIV rejoint l'armée et se met à ■ tête.

Une acclamation, la plus véhémement du règne, l'accueille: tous veulent mériter la distinction nouvelle où le Roi leur propose son patronage direct et ■ camaraderie. Jamais il n'avait été plus respecté ni plus aimé.



L'heure est éclatante ; elle passe. Louis XIV tenait ses ennemis à ■ merci. Il était maître de jeter sur eux cent dix mille hommes animés du plus ardent esprit. Que lui manqua-t-il ? Sans doute la jeunesse, le génie des chefs disparus. Louis XIV était homme d'état, non capitaine. Il n'avait pas l'âme guerrière. Autant la conduite calculée d'un siège convenait à ■ aptitudes, autant lui déplaisait,

autant l'inquiétait, la précipitation des marches et le hasard des batailles. Au temps même de sa jeunesse, il répugnait à s'y risquer. Or, en 1693, la manœuvre et la bataille s'offrent à lui. Il hésite. L'occasion passe et ne revient pas. Louis XIV s'en retourne à Versailles, dispersant ses forces, laissant à Luxembourg une armée diminuée. Luxembourg combat pourtant : à Nerwinden il est vainqueur et Charleroi est pris. C'est bien, c'est peu. On avait attendu davantage. Ces quelques lieues gagnées, était-ce le prix de tant d'efforts, de tant de sang versé ? Dès lors la guerre traîne, menée par des adversaires exténués dont le commun souci est de trouver du pain pour leurs soldats et de l'herbe pour leurs chevaux. Elle s'installe, mal incurable et lent, sur toute la longueur des frontières.

Mais pour Vauban, point de détente. M. de Savoie, prenant l'offensive, contraint Catinat à la retraite et, débordant les Alpes, menace la Provence après avoir saccagé Embrun et Gap en Dauphiné. Vauban est là-bas nécessaire. Barbezieux (c'est lui qui succède à Louvois), lui ordonne en termes courtois de s'y rendre : « En vérité », dit-il, « je vous plains de la fatigue que je ne doute pas que vous n'en ayez ; mais il est nécessaire que vous y alliez faire un tour... » Vauban, qui n'était pas accoutumé à tant de politesse, répond avec brusquerie : dorénavant, déclare-t-il, passé la soixantaine, il fera son service bien strict, et point de zèle. « Je vais gager avec vous », écrit Barbezieux, toujours courtois, « que si le cas échoit, vous vous hasarderez encore à servir en volontaire quoique

vous me mandiez le contraire dans votre lettre... » Vauban part, il visite la Provence et les Alpes, soufflant dans ses doigts, comme il dit, et secoué par la toux, la tenace ennemie qui lui fatigue le coffre et le mène à la tombe. Barbezieux avait raison : Vauban se passionne pour la tâche nouvelle, et il oublie d'être sans zèle.

Mon voyage m'a conduit dans le plus malheureux pays du Royaume, dont la plus grande partie est brûlée, où les ennemis ont fourragé et gasté toutes les récoltes et où on n'a qu'un peu ou point semé. Les maladies et la faim tuent et tueront les trois quarts des peuples de l'Embrunois et du Gapençois devant la fin de mai prochain, si le Roi, par sa bonté, ne va leur faire donner ou prêter quelque quantité de blé... J'oserai vous dire que, de toutes les misères que j'ai vues en ma vie, aucune ne m'a tant touché que celle-ci.

Certes, on a bien fait de l'envoyer :

Il est nécessaire, écrit-il, de faire une frontière en ce pays-ci ; et on s'est fort trompé quand on a cru qu'il n'en fallait pas d'autres que les Alpes, puisqu'on les passe partout en de certains temps, et qu'elles sont pour les ennemis comme pour nous. On s'est très mal trouvé de n'en avoir point eu du temps de Charles-Quint et de Charles-Emmanuel...

Il étudie les cols, les vallées. L'armement des montagnes est pour lui un problème inconnu. Les cîmes dominent les cîmes, il faudrait aller jusqu'aux neiges pour établir des batteries garanties contre les feux plongeants. « Toute cette frontière », écrit-il, « est si extraordinairement bossillée qu'il m'a fallu inventer un nouveau système de fortifications pour en tirer parti. » Il couvre ■■ ouvrages : tours

bastionnées, murailles, embrasures rampantes, il imagine des carapaces pour loger dessous ses canons. Point de détail qu'il ne prévoie, et le voici qui s'improvise ingénieur des mines :

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que ■■■ le secours du charbon de terre, on aurait bien de la peine à exécuter ces projets sans achever la ruine des bois de ce pays qui attirera infailliblement celle des peuples. Je sais qu'il y en a bien sûrement en plusieurs endroits de ces montagnes. J'en ai fait chercher et j'ai même répandu quelque argent pour cela et promis de petites récompenses pour ceux qui en trouveraient de bon. Il s'en est trouvé à plusieurs endroits, notamment à Entrevaux, à un lieu nommé Briançonnette et encore à un autre, de très bon et qui brûle bien : je l'ai essayé. Cela sera d'un grand secours pour la chaux, pour les foyers et pour le chauffage de la garnison et des bourgeois.

Quel long travail est ainsi commencé, et si tard ! Vauban peste contre ces étourneaux qui vont guerroyer au loin ■■■ même avoir pris soin de clôturer leurs portes.

Si au lieu de voler le papillon au delà des Alpes, on ■ fut attaché à bien accommoder cette frontière, on en serait quitte présentement, et le Roi en aurait l'esprit en repos ; au lieu de quoi vous en voilà encore pour deux ou trois années d'inquiétude...

Voler le papillon : je crois qu'il ■ inventé l'expression ; il l'affectionne et la répétera souvent ; car ce constructeur de murailles n'aime pas les soldats étourdis qui s'amuse au jeu de promener leurs étendards.

La véritable gloire, notera-t-il un jour, ne vole pas comme le

papillon ; elle ne s'acquiert que par des actions réelles et solides. Elle veut toujours remplir ses devoirs à la lettre. Son premier et véritable principe est la vérité à laquelle elle est très particulièrement dévouée. Elle est toute généreuse, prudente, hardie dans ses entreprises, ferme dans ses résolutions, intrépide dans les actions périlleuses, charitable, désintéressée et toujours prête à pardonner et à prendre le parti de la justice. Toujours sensée en ce qu'elle fait, la raison seule la gouverne. Contente dans l'adversité, humble et affable dans la prospérité, comme elle est toujours judicieuse elle prend bien son parti et le soutient quand elle l'a pris au prix de tout ce qui peut arriver. Elle s'attache de la religion, elle est humble et modeste en tout ce qu'elle fait et ne peut même pas soutenir la louange en face. Si je ne me trompe, ce portrait n'est pas mauvais, mais peu développé chez la plupart des hommes.

La fausse gloire n'est que la simple apparence de ces qualités. Dans la pratique elle lui est toujours opposée. C'est la véritable *corneille* d'Esopé, qui se pare des plumes d'autrui. C'est cependant la seule qui soit d'usage dans le monde. L'autre ferait de véritables héros, mais elle coûterait trop.

*
* *

Le Roi a donné l'ordre que pas une pelletée de terre ne fut remuée en France sans l'avis de Vauban. De toutes parts on lui écrit, on attend son conseil. Un canal va corriger les embouchures du Rhône ; que Vauban donc en donne le tracé. Vauban connaît le projet ; lui-même l'a conçu, six années auparavant, pendant la paix. Mais il était sur les lieux et travaillait à bon escient. Du haut des monts savoyards que peut-il dire ? Pourtant il doit répondre, et rédige quelques directives prudentes : ce canal ira

d'Arles à Port-en-Bouc ; les eaux viendront par la Cra-
ponne, les fonds devront être tenus le plus haut qu'on
pourra ; surtout, ajoute Vauban, que rien ne soit engagé
sans son avis, « car il n'y a pas d'ouvrage sur lequel on
puisse plus facilement prendre un travers que sur celui-
là... »

La force de Vauban est grande : voici pourtant qu'il en
touche les limites. Il est fantassin, artilleur, architecte,
contremaître, ingénieur des poudres et salpêtres, des
mines, des ponts et chaussées, hydrographe et topographe ¹,
tacticien et stratège, organisateur des armées ; il mène de
front dix professions aujourd'hui définies, séparées. C'est
une gageure. Il la tient, mais en gémissant ; car il lui faut,
ayant tant à faire, renoncer à mener ■■■ entreprises au
point de perfection qu'il aime.

Le génie est un métier au-dessus de ■■■ forces, écrit-il,
il embrasse trop de choses pour qu'un homme le puisse
posséder dans un souverain degré de perfection ; j'ai ■■■
bonne opinion de moi pour me croire un des plus forts de la
troupe et capable de faire leçon ■■■ plus habiles ; et avec tout

1. Il y aurait toute une étude à écrire sur les origines des inventions
modernes et les recherches des ingénieurs militaires. Vauban était
constamment sollicité, constamment ■■ éveil, et ■■■ jugement était
déterminé par l'esprit scientifique le plus averti. « Les mécaniques
ont leur règle puisée dans le sein des mathématiques », opposait-il
à un fantaisiste. « Dès qu'on n'en suit pas les règles, on ne réussit
point. » Plusieurs formules longtemps ■■ usage sont dues ■■ ses expé-
riences et ■■ celles de ■■■ collaborateurs ; telles, par exemple, sur les
proportions des cratères ouverts par les mines, ou sur la poussée des
terres. Plus d'un siècle après, le mathématicien Poncelet, lui-même
un officier des ■■■ savantes, confirmera les indications trouvées par
l'admirable sagacité du Maréchal de Vauban.

cela, quand je m'examine, je ne me trouve qu'un demi-ingénieur, après quarante ans de très forte application et de la plus grande expérience qui fut jamais.

Vauban, assurément, peut s'exprimer ainsi sans fatuité ; il a construit plus de cent places et conduit plus de quarante sièges ; mais la moindre vanterie est si contraire à sa nature qu'il se reprend aussitôt et se corrige. Il se souvient des valeureux amis dont plus d'un l'eût valu peut-être et qu'il a vus tomber au feu. Son expérience est due moins à son mérite qu'aux hasards favorables ou à la Providence. « La gloire », ajoute-t-il, « en est à celui qui m'a sauvé et fait vivre jusqu'à présent. »

Tant que Vauban peut aller, il va ; peinant, soufflant, toussant à n'en pas dormir, il monte aussi haut que la neige le permet. « Je puis dire, écrit-il, n'avoir point eu de repos depuis que je suis hors de ma grande maladie. » Un rhume opiniâtre arrête enfin ses courses et le voilà cloué au lit pour quinze jours dans une bourgade savoyarde.

*
* *

Autre mission : les Anglais, apprend-on, arment une flotte et préparent un corps expéditionnaire pour saisir et brûler un de nos arsenaux. Brest sans doute est visé. Le Roi y envoie Vauban.

Je m'en remets à vous, lui écrit-il, de placer les troupes où vous le jugerez à propos, soit pour empêcher la descente, soit que les ennemis fassent le siège de la place. L'emploi que je

vous donne est un des plus considérables par rapport au bien de mon service et de mon royaume, c'est pourquoi je ne doute point que vous ne voyiez avec plaisir que je vous y destine et ne m'y donniez des marques de votre zèle et de votre capacité comme vous m'en faites en toutes rencontres.

Vauban traverse la France. Sexagénaire et lieutenant-général du Roi (bientôt maréchal, dit-on, et ce serait justice, et ce retard qu'on lui inflige le peine et l'impatiente un peu), Vauban ne court plus les hasards des relais. Il voyage dans une chaise de poste qui est de son invention, plus vaste qu'une chaise ordinaire, et portée sur quatre brancards par deux mules, l'une devant, l'autre derrière. Point de roues, aucun contact avec le sol : ainsi les cahots sont évités (ils étaient rudes sur les chemins alors), et Vauban enfermé avec ses paperasses, s'occupe pendant les longs trajets. J'imagine qu'il ne s'enferme pas toujours. Attentif à tout, l'œil alerte, Vauban observe les campagnes. Chaumières branlantes, pistes boueuses, fleuves ensablés, tristes objets ! La France entière est à construire. Vauban s'en aperçoit et, d'étape en étape, il mesure la ruine de ■ patrie. Mais jamais son humeur n'est chagrine, et il est aussi prompt à noter les signes favorables que les signes fâcheux. Dès que s'offre l'occasion d'approuver, il la saisit. Non seulement il se réjouit, mais il veut exprimer ■ joie, et remercier les inconnus qui lui ont donné cette joie par leur zèle intelligent. « Je sais tel intendant de province qu'il ne connaissait pas, écrit Fontenelle dans son Éloge, et à qui il a écrit pour le remercier d'un nouvel établissement utile qu'il avait vu en voyageant dans son

département. Il devenait le débiteur particulier de qui-conque avait obligé le public. »

Vauban médite sur la misère du pays. La guerre en est la cause, sans doute ; la guerre ■ des exigences qu'on ne peut discuter : la guerre réclame les hommes, les biens, il faut les lui donner ; Vauban pourtant ne se résigne pas à ces misères qu'on dit inévitables. Il pense : à quoi bon armer les frontières si l'intérieur est écrasé ? s'il faut pour vaincre sacrifier les peuples, à quoi bon vaincre ? La victoire même dès lors est vaine et sans durée, elle n'est qu'un leurre éclatant. Ce sacrifice des peuples ne pourrait-il être évité ? Vauban le croit ; il ne désespère jamais ; sa nature s'y oppose ; il est persuadé qu'à tout mal existe un remède. L'intelligence doit le trouver, l'énergie l'appliquer. Que n'a-t-il une vie à donner, une jeunesse encore, pour continuer Colbert comme il continue Louvois, et soulager ce peuple qu'il aime avec les entrailles d'un père ! L'âge vient, mais le cœur est sans rides. Tout le royaume est à faire ou refaire ; Vauban rêve à la tâche immense.

*
* *

Sa mission bretonne l'occupe deux années. Il observe de près la province sauvage. Il lève des milices, il distribue des équipements du Roi à des paysans barbares qui vont à peine vêtus, parlent un langage inconnu, et sans doute différent à peine de ceux qu'a combattus César. Il étudie les lieux : tous les concours lui sont donnés. La marine,

chose inouïe, qui ne s'était jamais vue, qui ne s'est pas revue, la marine bretonne écoute ce terrien. « Elle fait pour moi, écrit-il, ce qu'elle ne ferait point pour d'autres ; car elle est fière et délicate et toujours hérissée contre les commandements de terre... »

Il calcule ■ défense, il distribue ses forces : il ■ calculé juste. La flotte anglaise arrive, elle débarque ■ troupes aux lieux mêmes où il l'attendait, sur la plage de Camaret. Vauban les saisit sous ses feux, fauche cinq cents hommes, capture ceux qui survivent. Une frégate, percée par les boulets, vient s'échouer sur les sables, et Vauban la capture aussi. Les Anglais comprirent qu'un maître était là, et disparurent sans retour.



Les prisonniers racontèrent que deux chefs étaient tombés dans le combat : l'un nommé Tramack ; l'autre, La Motte. Qui donc est ce La Motte ? Vauban veut le savoir. ■ La Motte est un réfugié, lui dit-on, un réformé français, un ingénieur qui ■ servi dans les armées du Roi... ■ C'est donc cela, c'est bien lui, l'ancien collaborateur et l'ami : après que Goulon eut quitté son poste de capitaine-major, La Motte l'a remplacé et servi avec éclat. Puis il était parti. Un billet de Louvois, écrit le 24 septembre 1689, avait prévenu Vauban :

Le Roi ■ été informé que le sieur La Motte, capitaine de mineurs, après avoir très bien servi pendant le siège de Mayence,

s'est avisé, en sortant, de dire que ■ conscience ne lui permettait plus de servir sans faire d'exercice de son ancienne religion.

Vauban le retrouve tombé sur la rive de son pays et sous ses propres coups, mort tristement reçue et tristement donnée.

*
* *

A la fin de 1695, Vauban séjourne à Bazoches. Il retrouve sa demeure plus vide qu'il ne l'avait laissée. Les mariages, la mort, ont réduit ou disséminé le troupeau familial qu'il avait groupé sous son toit. Charlotte Le Prestre de Vauban ■ sœur et Louise ■ nièce disparaissent toutes deux aux environs de 1680 : mariées sans doute ; mariées les deux filles, Charlotte¹ et Jeanne-Françoise ;

1. Charlotte de Vauban épousa Jacques de Mesgrigny, qui fut ingénieur aux armées et travailla près de Vauban. Jal, dans son curieux *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* rapporte sur ce mariage une anecdote assez haute en saveur, qui se racontait encore, dit-il, dans les châteaux du pays au milieu du XIX^e siècle. Ce raconter bourguignon peut être rapporté en note : « La tradition d'Epercy et celle des châteaux voisins veulent que M. de Mesgrigny, tendrement épris de mademoiselle de Vauban, et mieux accueilli par elle que par ■ mère, ait employé, pour parvenir jusqu'à celle que la vigilance de madame de Vauban lui cachait soigneusement pendant le jour, des moyens romanesques, dont celui qui lui réussit le mieux fut l'introduction, toutes les nuits, dans la tour, par une ouverture où d'ordinaire ne se montrent pas les visages d'amoureux. Deshabillé, lavé, parfumé, le jeune comte s'offrait à ■ belle maîtresse, qui lui pardonnait aisément le malséant de la route qu'il prenait pour arriver à ■ pieds. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette historiette qui court encore le Nivernais, comme si elle était d'hier. Je la donne pour ce qu'elle vaut, et n'ai garde de me porter garant d'une anecdote qui n'a pas même pour elle l'autorité de Saint-Simon. ■ A défaut de l'autorité, elle en ■ l'air.

morte à vingt-deux ans, Jeanne, la nièce qu'il avait recueillie. Voici, par contre, les nouveaux venus qui s'installent : Louise Le Prestre, fille de Jacques, cousine de Vauban : veuve en 1693, son cousin la reçoit. Sa main lourde et mal exercée signe à quatre reprises les actes paroissiaux. Paul Le Prestre, ancien major de la citadelle de Lille, retiré après un long service ; le cousin Millereau, ancien procureur du Roi, de même retiré ; Philibert Bertrand le chapelain du château... Tous mourront à Bazoches. Les registres paroissiaux gardent ces vieilles histoires et les disent à qui les veut entendre.

Vauban salue, embrasse tout son monde, et n'accorde, semble-t-il, que fort peu d'instantes aux souvenirs, à la mélancolie. Ce vaste espace de campagnes pacifiques, là-bas dominées par les hauteurs et les constructions monastiques de Vezelay, ne l'invite pas au repos mais au travail encore. Vauban était dès lors grandement préoccupé par la misère du Royaume et l'idée d'une réforme nécessaire de son économie fiscale. Disons même qu'il en était obsédé ; car il était de ceux que la vieillesse, loin qu'elle apaise, exalte. Cette idée, d'ailleurs, Vauban n'était pas seul à la concevoir. En 1695, le Roi avait institué un impôt dit de capitation, dû par chacun sans exception selon son revenu. Vauban avait dès lors écrit un mémoire pour conseiller, déterminer l'institution d'un tel impôt. Mais cette capitation de 1695 n'était qu'un expédient de finance de guerre. Le Roi avait promis qu'elle cesserait d'être perçue aussitôt qu'aurait cessé la guerre. Or Vauban souhaitait une réforme durable.

« La taille est tombée dans une telle corruption, écrivait-il dans son mémoire de 1695, que les anges du ciel ne pourraient pas venir à bout de la corriger ni empêcher que les pauvres n'y soient toujours opprimés, sans une assistance particulière de Dieu. » Vauban souhaitait donc, pour remplacer la taille, un impôt clair, proportionnel aux revenus ; un impôt direct, perçu par les agents du Roi même et non par les agents des banques fermières. Or, la condition d'une telle réforme c'était la connaissance exacte des richesses du pays. Cette connaissance manquait. Depuis quarante ans que Vauban parcourait la France et l'observait, il avait souvent pensé qu'il était singulier que le Roi connût à une unité près le nombre de ses soldats, de ses canons, de ses tableaux ou de ses statues, cependant qu'il ignorait le nombre de ses sujets et l'état de leurs biens, l'étendue de leurs prés et de leurs terres à blé, le nombre de leurs bêtes. Personne n'avait charge de tenir cette humble comptabilité. *Les hommes ont horreur de la réalité*, observait naguère avec tristesse notre Proudhon ; suivez un rêve, ils vous suivront ; parlez-leur du soin ménager, ils vous fuiront ; *la République sera reine si elle est ménagère !* disait-il en son vif langage à ses amis les républicains chimériques de 1848. Langage toujours vrai et toujours de saison. Sully l'avait tenu à Henri IV, et Henri IV l'avait écouté ; Colbert l'avait tenu à Louis XIV, et Louis XIV l'avait souvent compris. Vauban le répète : *la monarchie sera puissante si elle sait être ménagère*. Jadis, sur l'ordre de Colbert, les intendants avaient commencé de rédiger des descriptions minu-

tieuses de leurs provinces. Colbert étant mort, ce travail avait été laissé. Vauban s'emploie à le reprendre dans son pays natal. Il veut en évaluer la richesse ; il veut déterminer, en les éprouvant sur un domaine précis, les meilleures méthodes statistiques, et rédiger un mémoire qui puisse servir d'exemple autant que d'incitation. Tout ce que Vauban entreprend, il l'achève ; sa *Description géographique de l'Élection de Vézelay, contenant ses revenus, sa qualité, les mœurs de ses habitants, leur pauvreté et richesse, la fertilité du pays et ce que l'on pourrait y faire pour en corriger la stérilité et procurer l'augmentation des peuples et l'accroissement*, est un modèle qui resta longtemps inégalé. C'est la première en date de ces monographies dont la science fait aujourd'hui usage. Entre Vauban et Le Play, les considérations abstraites et systématiques occuperont cent années.

Ayant ainsi rendu utile son repos, Vauban quitte Bazoches.



C'est toujours en Flandres que se tenaient les armées. Elles étaient affaiblies, et leurs chefs, évitant les batailles, cherchaient à montrer le restant de leurs forces en conduisant des sièges.

En 1695, les Alliés amenèrent devant Namur une artillerie formidable, et écrasèrent sous leurs bombes la ville à demi-ruinée par le canon français. Cohoern conduisait les attaques ; Namur céda. La comparaison des deux sièges, celui de 1692 qu'avait conduit Vauban, celui de

1695 qu'avait conduit Cohoern, occupa longtemps les juges militaires, les publicistes européens. Vauban avait pris Namur, Cohoern étant dedans ; Cohoern avait repris Namur, Vauban n'y étant pas ; Vauban avait pris Namur en trente-cinq jours, et Cohoern en soixante ; en 1693, les assiégeants avaient eu 2.600 hommes tués ou blessés et les assiégés près du double ; en 1695, le rapport avait changé : les assiégeants avaient perdu deux fois plus que les assiégés, la garnison ayant eu 8.000 hommes et les Alliés de 18 à 20.000 hors de combat ; Cohoern avait réglé ses assauts sans art ni prudence, il avait compté sur des effets de surprise et de masse, masse de feu ou masse d'attaque ; Vauban, au contraire, avait constamment montré la qualité de son génie, « n'employant », écrit le colonel Allent, « que l'artillerie nécessaire, n'usant de son influence que pour modérer l'ardeur de ses soldats, ne leur permettant de s'avancer que sous la protection de ses travaux ; et, les conduisant ainsi couverts jusqu'au pied de chaque ouvrage. Il avait mis son étude et sa gloire à les épargner et l'avait fait sans ralentir le siège ; Cohoern, accumulant les bouches à feu, envoyant les troupes découvertes à des assauts éloignés, et sacrifiant tout au désir d'abrégier le siège, d'effrayer ou de surprendre les défenseurs, n'avait économisé ni les dépenses, ni les hommes, ni le temps même. Vauban avait cerné, resserré, coupé, morcelé les assiégés ; Cohoern n'avait su que les accabler. C'était la force substituée à l'industrie, ou plutôt l'industrie employée à multiplier les moyens de destruction. On jugera que le premier s'était conduit comme un chef

habile et qui manœuvre, le second comme un homme impétueux qui ne songe qu'à rompre et détruire l'ennemi. Dans les attaques de Cohoern, l'appareil des feux, l'audace et la combinaison des assauts éblouit les esprits ; on admire, dans celle de Vauban, une méthode à la fois plus sûre, plus rapide, moins sanglante ; en un mot, l'art de détruire soumis et devant ■ perfection à l'art de conserver. »

*
* *

Les consolations étaient belles et bonnes, pourtant Namur était perdu, et la situation difficile. Louis XIV sut l'améliorer soudain par une manœuvre diplomatique : le 29 août 1696, il fit une paix séparée avec le duc de Savoie, l'un des Alliés. Il l'achetait fort chère, rendant Casal, Pignerol et tous ses points d'appui sur le versant italien des Alpes ; à ce prix, il désagrégeait la coalition, assurait une de ses frontières et libérait une de ses armées.

Les restitutions parurent amères, et des rumeurs désolantes coururent dans Paris : cette mauvaise paix séparée annonçait une paix générale plus mauvaise encore ; le Roi rendait, rendait partout, abandonnait ses places... L'ardent Vauban écoute la rumeur et s'émeut : Serait-il vrai, le Roi laisserait-il démanteler cette barrière de trois cents lieues, qui est toute son œuvre ? Vauban ■ la main rapide comme l'esprit, et il ose écrire, chose rare en son siècle, une lettre politique ; il l'adresse à Racine ¹ :

1. Camille Rousset propose de corriger la date de cette lettre et de lire, au lieu de 1696, 1697. Il lui semble évident qu'elle ■ été écrite

Je n'ai pas plutôt été arrivé que j'ai trouvé Paris rempli de bruits de paix que les ministres étrangers y font courir à des conditions très déshonorantes pour nous ; car, entre autres choses, ils écrivent que nous avons offert en dernier lieu Strasbourg et Luxembourg, en l'état qu'ils sont, outre et par-dessus les offres précédentes qu'on avait faites ; qu'ils ne doutent pas que ces offres ne soient acceptées ; mais qu'ils s'étonnent qu'on ne les ait pas faites il y a deux ans, puisque si on les avait faites en ce temps-là, nous aurions la paix. Si cela est, nous fournirions là à nos ennemis de quoi nous bien donner les étrivières. Un pont sur le Rhin et une place de la grandeur, de la force de Strasbourg, qui vaut mieux, à elle seule, que le reste de l'Alsace, cela s'appelle donner aux Allemands le plus beau et le plus sûr magasin de l'Europe pour le secours de M. de Lorraine et pour porter la guerre en France. Luxembourg de sa part, fera le même effet à l'égard de la Lorraine, de la Champagne et des Évéchés. Nous n'avons, après cela, qu'à nous jouer à donner de l'inquiétude à M. de Lorraine ; le voilà en état d'être soutenu à merveille.

Je ne veux pas parler des autres places que nous devons rendre. Je ne vous ai paru que trop outré là-dessus ; il vaut mieux me taire, de peur d'en trop dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui ont donné de pareils conseils au Roi ne servent pas mal nos ennemis ; ces deux dernières places sont les meilleures de l'Europe, il n'y avait qu'à les garder ; il est cer-

pendant les négociations qui préparèrent la paix de Ryswick. Mais la paix signée avec le duc de Savoie, et l'ébauche de négociations générales qui suivit la conclusion, explique les rumeurs dont Vauban s'émeut. Vauban d'ailleurs se trouvait dans la région parisienne, d'où sa lettre est écrite, en l'été de 1696. En cette même saison de 1697, il ne semble pas avoir quitté Lille. Par ailleurs, s'il arrive que la main, se trompant, écrive la date d'une année antérieure, très fréquemment écrite, il serait étrange qu'elle écrivît la date d'une année à venir, un 7 au lieu d'un 6. De telles corrections ne doivent être faites que sur des raisons certaines et nous concluons à tenir pour bonne la date écrite par Vauban.

tain qu'aucune puissance n'aurait pu nous les ôter. Nous perdons avec elles pour jamais l'occasion de nous borner par le Rhin ; nous n'y reviendrons plus, et la France, après s'être ruinée et avoir consommé un million d'hommes pour s'élargir et se faire une frontière, que tout est fait et qu'il n'y a plus qu'à se donner un peu de patience pour sortir glorieusement d'affaire, tombe, tout d'un coup, sans aucune nécessité, et tout ce qu'elle a fait, depuis 40 ans, ne servira qu'à fournir à nos ennemis de quoi achever de la perdre. Que dira-t-on de nous présentement ? quelle réputation aurons-nous dans les pays étrangers, et à quel mépris n'allons-nous pas être exposés ? est-on assez peu instruit dans le conseil du Roi pour ne pas savoir que les États se maintiennent plus par la réputation que par la force ? si nous la perdons une fois, nous allons devenir l'objet du mépris de nos voisins, comme nous sommes celui de leur aversion. On nous va marcher sur le ventre et nous n'oserons souffler. Voyez où nous en sommes ! Je vous pose en fait qu'il n'y aura pas un petit prince dans l'Empire qui, d'ici à un an, ne se veuille mesurer avec le Roi qui, de son côté, peut s'attendre que la paix ne durera qu'autant de temps que nos ennemis en emploieront à se remettre en état, après qu'ils auront fait la paix avec le Turc. Nous le donnons trop beau à l'Empereur pour manquer à s'en prévaloir. De la manière qu'on nous promet la paix générale, je la tiens plus infâme que celle du Cateau-Cambrésis qui déshonora Henri second, et qui a toujours été considérée comme la plus honteuse qui ait jamais été faite. Si nous avons perdu cinq ou six batailles l'une sur l'autre et une grande partie de notre pays, que l'État fût dans un péril évident, à n'en pouvoir relever sans une paix, on y trouverait encore à redire, la faisant comme nous voulons la faire. Mais il n'est pas question de rien de tout cela, et on peut dire que nous sommes encore dans tous nos avantages : nous avons gagné terrain considérable sur l'ennemi, nous lui avons pris de grandes et bonnes places, nous l'avons toujours battu,

nous vivons tous les ans à ses dépens, nous sommes en bien meilleur état qu'au commencement de la guerre, et au bout de tout cela, nous faisons une paix qui déshonore le Roi, et toute la nation. Je n'ai point de termes pour expliquer une si extraordinaire conduite, et quand j'en aurais, je me donnerais garde de les exposer à une telle lettre ; brûlez-là s'il vous plait.

13 septembre 1696.

Chose plus étonnante que cette lettre même : le prudent Racine ne la brûle pas, il la serre parmi ses papiers. L'accord de cœur et de pensée était profond entre ces vieillards qui avaient en commun le souvenir de 1660.

*
* *

Vauban s'était inquiété trop vite ; le Roi se décida pour un nouvel effort. Vauban fut consulté : il conseilla le siège d'Ath en Flandres, et il fut écouté. Le Roi lui confia les travaux, à Catinat l'armée. Ce double choix était bon. Les deux hommes, Français de même race, attentifs et savants, depuis longtemps amis, semblaient destinés à travailler ensemble.

Vauban « savait son Ath par cœur », depuis trente années qu'il guerroyait autour. En 1670 il avait pris la place, et fortifiée à ■ manière. En 1672, le Roi l'ayant restituée aux Espagnols, Vauban avait reçu ordre de détruire ses propres ouvrages : « Surtout, écrivait Louvois, conduisez ce travail de façon à ce que l'on ne puisse point dire que le Roi vous l'a commandé. » Vauban éluda cet ordre, soit qu'il

répugnât à la déloyauté, soit, observe avec finesse le colonel de Rochas, « par instinct d'ingénieur ennuyé de détruire inutilement de beaux travaux ¹. »

... Ce que j'ai fait de mieux, répondit-il au ministre, c'est d'avoir reconnu les endroits par où nous pourrions rentrer dans ces places, en faisant de bons plans et des mémoires de leur attaque, qui étant un jour bien suivis, vaudront moitié besogne faite, et nous conduiront à leur prise en toute sûreté. C'est de quoi vous aurez amplies copies quand elles seront faites, mais qu'il faudra garder comme prunelle de l'œil et comme un trésor inestimable.

L'occasion est venue. Vauban étudie ses anciens plans, combine ses attaques, et décide de mettre en pratique une méthode de tir dont l'idée l'occupe depuis longtemps, vingt-cinq années peut-être. Quel bel âge, la vieillesse, peut-être le plus beau de l'homme, quand la fougue non diminuée s'ajoute aux longues expériences ! « J'ai tant rêvé sur l'usage qu'on peut faire des mortiers à l'attaque et à la défense des places », écrivait-il dès 1672, « que je m'en suis fait une idée excellente. En un mot, j'en suis si fort entêté que je n'en puis dormir. » En 1697, ce n'est plus un rêve qu'il poursuit, c'est une méthode qu'il possède ; il la met en pratique, et accable les défenses d'Ath. Il dispose ses batteries de façon à prendre d'enfilade la tranchée ennemie ; il charge ses mortiers avec une dose de poudre réduite et exactement calculée ; le boulet part ; il touche la terre sans la pénétrer, rebondit,

1. Op. cit., II, 169, note.

une, deux, trois fois il ricoche, tuant les hommes sur toute l'étendue de ■ course. Ce service lent et sourd et ces effets ■■ bruit, répugnaient, le croirait-on ? à beaucoup de chefs, et Vauban avait souvent rencontré des résistances têtues. Catinat, au contraire, le comprend et l'assiste avec autorité. La méthode étant minutieuse, Vauban règle tout par lui-même ; il s'expose, une balle le touche.

Ma blessure, écrit-il, n'est, dans le fond, qu'une contusion, un peu grande à la vérité et dans un assez mauvais endroit, mais qui n'était pas capable de me faire relâcher un moment de ce que je dois au Roi, à l'État et à moi-même ; bien au contraire j'eus grand soin de me faire voir dès le lendemain à la tranchée avec un visage gai et éveillé, et je m'aperçus avec plaisir que tout le monde en eut de la joie.

Et peu de jours après :

Nos affaires vont à merveille ; jusqu'à présent les ennemis n'ont rien fait qu'on puisse leur imputer à bien et je vois avec plaisir que je connais beaucoup mieux leur place qu'eux. Il est vrai aussi, et je m'en puis vanter ■■■ faire le gascon, que jamais place n'a été attaquée avec tant d'art et de vitesse tout à la fois ; la bonne chose que c'est de bien connaître l'ennemi auquel on ■ affaire ! Je n'ai songé à autre chose qu'à l'étude des attaques de cette place depuis que le Roi eut tant fait que de m'en prononcer le nom, et bien m'en ■ pris d'en avoir fait faire un nouveau plan avec toutes les remarques quand il la cèda aux ennemis. Nous les tenons présentement bridés comme des oisons ; et quand il y aurait 1.000 hommes dans la place, je n'en serais non plus en peine que de ce qu'il y en a. Rien n'a été plus dangereux que tout le front de leur attaque. ... Si le diable était de forme matérielle, je ne crois pas qu'il y pût tenir. Je dis plus, c'est que, si ces gens-là laissent joindre nos ponts, ils courent

grand risque d'être emportés au premier coup de main. Toutes nos tranchées seront presque achevées ce soir, il ne sera plus question que de les perfectionner et entretenir...

Ainsi écrivait-il le 4 juin ; et le 6 :

Je ne vous écrit ce mot, Monsieur, que pour avoir l'honneur de vous dire que dès aussitôt que nos passages de fossés ont été prêts à toucher, ils ont pris en gré de battre la chamade et d'envoyer des otages pour capituler. Nous étions pour lors sur la tête du pont, M. le Maréchal de Catinat et moi, à méditer sur la fin du procès. Quelques-uns des principaux ont aussitôt descendu par les brèches pour venir nous parler. Ils se sont fort applaudis sur leurs belles défenses, eu égard, disent-ils, à l'horrible manière dont ils ont été attaqués, sur quoi nous n'avons pas manqué de les bien louer. Enfin voilà Ath rendu.



Les Alliés ne firent aucune entreprise, ni pour sauver Ath, ni pour rendre le coup reçu. La France, quoique très lasse, l'emportait sur ses ennemis.

Quel fut l'émoi des patriotes quand ils surent que le Roi négociait pour la paix et se résignait à l'accepter mauvaise ! La misère était donc si pressante et l'exténuation si proche ? Toutes les rumeurs de l'autre année reprirent force. Vauban s'indigna si fort qu'il écrivit au Roi. Sa lettre est perdue, mais nous connaissons la réponse royale, qui est digne, prudente et vague :

22 août 1697

Je pense tout comme vous, et je feray ce que je croiray convenable pour mon avantage, celui de mon royaume et de mes

sujets ; on s'en peut rapporter à moy qui sait et qui connoît le véritable estat où nous sommes. Si la paix se fait elle sera honorable pour la nation, si la guerre continue nous sommes en estat de la bien soutenir de tous costés.

Le Roi, en vérité, ■ ses raisons secrètes : d'une part, pénurie du trésor que son ministre et lui sont seuls à connaître ; d'autre part, attente de la crise très grave où la mort toujours imminente du vieux roi d'Espagne va précipiter l'Europe. Cette mort, survenant en pleine guerre, eût compliqué la situation d'une manière inextricable et toute au désavantage de la France. Louis XIV avait besoin de la paix pour étudier l'événement, le préparer et se mûnir d'alliances avant de négocier un partage de cet empire qui couvrait l'Amérique, les Flandres, l'Italie.

Le 30 octobre, la paix fut signée, meilleure qu'un instant on n'avait pu la craindre. Strasbourg était gardé, mais Louis XIV rendait Vieux-Brisach, Fribourg, Kehl, les villes du Palatinat, et (perte la plus dure, pour Vauban extrêmement sensible) Luxembourg, ce cadenas qui manque toujours à la porte lorraine, qui aujourd'hui lui manque encore. En Catalogne et dans les Flandres comme en Rhénanie, le traité sanctionnait des reculs et des démantèlements. La forteresse du Mont-Royal, sentinelle française avancée sur la Meuse, l'un des chefs-d'œuvre de Vauban, colonie militaire construite en quatre ans avec ses moulins, ses greniers, son église, dût être rasée par nos soldats mêmes.

LA DERNIÈRE PAIX

La France avait perdu sa forme parfaite, et sa frontière restait démantelée. La réfection était urgente. Bien peu croyaient à la durée de cette paix hâtée par la crainte et l'attente d'un ébranlement inconnu. Vauban repart sur les routes.

En 1698, il dut, par ordre du Roi, faire le projet du nouveau Brisach, sur un nouveau système, qui est une des plus belles et des meilleures places de l'Europe, et visita les autres de la frontière, depuis Bâle jusqu'à Lille en Flandre.

En 1699, le Roi lui ordonna de continuer la visite des places frontières ce qu'il fit ■ recommençant par Lille où il avait fini l'année précédente, et continua le long des côtes de la mer jusqu'à Saint-Malo, où il fit des projets sur toutes les places maritimes, pour réparer les dernières guerres.

En 1700, il continua par ordre de Sa Majesté la visite de ladite frontière, à dessein de faire le tour entier de la France, et fut commencer par les places du Dauphiné et de la Haute Provence, ce qui fut continué le long des bords de la mer depuis le Var jusqu'à Marseille, sur le projet de laquelle il travailla beaucoup.

Toussant, pestant, dormant mal dans ■ litière, le grand vieillard voit toutes choses, pourvoit à toutes. A la place du front rompu, il construit un front nouveau, et le com-

bine de telle manière qu'il puisse servir à l'enrichissement du pays ruiné en même temps qu'à la défense du pays menacé. Voilà le trait unique, la merveille de cette œuvre : Paix et guerre, états liés par la nature des choses, Vauban les lie sans effort dans ses vastes calculs et ses constructions. Il sait (l'avons-nous enfin compris ?) que le même équipement qui sert dans la paix sert aussi dans la guerre, qu'un peuple vaut au combat ce qu'il vaut au chantier : tel canal, par exemple, qui profite au commerce, ravitaillera les armées et pourra, quelque jour, valoir une place forte. Vauban ne l'oublie pas. Sur le front d'Alsace, la rive gauche seule nous est laissée, c'est elle qu'il faut armer. Vauban trace un canal qui, doublant le cours disputé du fleuve, portera les troupes et les munitions sans que le canon ennemi ni le hasard des crûes puissent gêner leurs mouvements. Et ce même canal portera les denrées, il servira à toutes fins ; son mouvement produira la richesse aussi bien que la force, signe guerrier de la richesse.

Jamais Vauban n'a eu l'esprit plus puissant pour concevoir, plus habile pour exécuter. Il a la science, et aussi la maîtrise du vieil artisan rompu à toutes les manœuvres. Sa main travaille sur le sol de la France comme le burin du vieux Rembrandt sur le cuivre ; sa marque est sûre et, quoiqu'elle entreprenne, elle réussit et elle achève. Le voici en Gascogne : il y renouvelle son exploit de Dunkerque. Les sables, obstruant l'estuaire de l'Adour, arrêtent le commerce, et les ingénieurs de la province ne savent les contenir. Vauban passe. On l'arrête. Il observe, sonde les fonds, repère les courants, et donne le tracé d'une digue

qui, dirigeant les eaux de la rivière, les poussera contre les sables et les rompra. On l'écoute, on fait comme il ■ dit. Les eaux emportent tout, l'Adour est libre. En Languedoc, autre problème : il s'agit de joindre par un canal la France du Nord à celle du Sud, et on discute sur le choix de la route. Voici Vauban, le maître pourvoyeur aux besoins du pays : on le réclame, on le consulte. Il connaît le profil de la France comme un métayer les pentes de ses champs, et il trace à travers les collines la route d'eau qu'un chaland, ■ rompre charge, suivra de Nîmes à Dunkerque. Son invention est incessante. Il ne se répète jamais. On ■ prétendu analyser ses systèmes de fortification, on en a compté trois. Les gens dont c'est le métier de compter sur leurs doigts les idées des grands hommes, ont coutume d'aboutir à ce nombre. En fait, Vauban n'eut ni trois, ni deux, ni un système. Au lieu d'un système, il eut une méthode, une seule, et la suivit avec une sagacité croissante : connaître le terrain, l'interroger, le comprendre, et modeler sur lui le relief des ouvrages. Les tours bastionnées qu'il construit à Neuf-Brisach sont un modèle de fortification fluviale : il l' imagine pour Brisach et ne le reproduira plus. Dans les Ardennes, en arrière de Luxembourg dont il faut réparer la perte, il construit la plus fameuse de ■ œuvres : sur un groupe de collines mamelonnées, d'apparence peu formidable, il trace des bastions, dispose des batteries avec une science si parfaite du terrain, qu'un groupe de combattants énergiques pourra s'y retrancher pour une longue défense, une grande armée s'y concentrer et attendre

son heure. Jusqu'au temps des guerres napoléoniennes cet ensemble d'épaulements disposés sur un sol qui ondule, la couronne d'Hauts, c'était son nom, fut réputée un chef-d'œuvre de l'art.

*
* *

Cette vaste entreprise n'absorbe pas Vauban. Maître en son art, il le domine. Son âme médite sans repos une expérience immense, et travaille sur elle. Les horizons grandissent, la matière est accrue : le travail et le travailleur sont pareils. Vauban reste toujours le même constructeur. A seize ans, hardi soldat et cavalier, sa vocation est décidée : il veut remuer la terre et la pierre et les eaux, calculer les masses, les forces, disposer les ensembles, construire. Après quarante-cinq années, un homme voûté, blanchi, est devant nous : cet homme n'a pas dégénéré. La même activité que nous avons connue presse sa pensée, ses désirs : il veut toujours organiser, construire, et laisser après lui la France plus solide qu'il ne l'a trouvée. Mais son expérience élargie l'intéresse à des éléments que, jeune homme, il avait ignorés. Il reste grand ami de la terre, de la pierre et des eaux ; il ne s'en contente plus. Les éléments humains sont maintenant l'objet de sa considération la plus attentive. Il veut affermir les familles, tant paysannes que bourgeoises ou nobles ; il veut proportionner les impôts aux fortunes, reconforter enfin, construire à neuf le royaume ébranlé. Son instinct, son esprit, son cœur,

l'inclinent à concevoir et travailler ainsi ; et ■ race, peut-être, plus profondément, l'y détermine, cette race bourguignonne qui ■ donné à la France du Moyen-Age ses plus grands architectes, ses abbés clunisiens fondateurs d'ordres, à la France royale ses plus solides juristes, et Bossuet à l'Église. Qu'est-ce qu'un royaume, et quelle est enfin la matière dont il est fait ? Vauban s'est avisé de la vérité la plus simple et non pas la plus inconnue mais certes la plus négligée, à savoir que la vraie matière d'un royaume et sa solidité consistent dans les hommes qui le peuplent, et qu'en dernier ressort la puissance des Rois réside dans la vigueur et l'affection des hommes dont ils ont reçu la charge en même temps que l'appui.

Souvenons-nous de cette page écrite en 1693 : la vraie richesse des Rois, écrivait dès lors Vauban, c'est le nombre de leurs sujets unis et bien affectionnés, *il faut donc les considérer...* Toute l'origine, toute la substance des réflexions politiques de Vauban est là. *Il faut considérer les hommes* : il les considère sans cesse. Si d'autres l'avaient daigné faire, la France aurait-elle été contrainte de signer cette paix dont Vauban sent toujours l'humiliation et la blessure ? Vauban ne le pense pas. Il sait que la France ■ faibli, non faute de vaillance mais faute de ressources, et que le plus riche pays d'Europe n'eut pas été défaillant s'il avait été mieux géré. Dès lors un souci nouveau l'obsède. Il fait son vieux métier avec amour et zèle, comme il fait toute chose. Mais il sait qu'ingénieurs et soldats auront beau faire, leur effort est

base, et que la France court à la ruine si sa gestion n'est rénovée.

Que nous voici loin des années merveilleuses dont chacune portait, comme ses fleurs et ses fruits, les plaisirs, les beautés, les œuvres éclatantes, les victoires et les conquêtes. Ce vieillard dont nous contons les inquiétudes, est-ce ce même Vauban qui fit la guerre sous Condé, sous Turenne, et qui, sous les yeux du jeune Louis, prenait les villes ? Tout a changé, l'acclamation a cessé, le murmure commence, et Massillon dans son *Carême* nous décrit le vieux Roi en prières et en larmes sur les souffrances de son peuple. Les protestants réfugiés en Hollande impriment leurs libelles, et les gens du Roi ont beau faire, ces libelles entrent dans Paris, portés, favorisés par mille mains complices. Vauban les lit, la police le sait et cherche en vain à gêner ses lectures. « Ce que vous avez à faire pour suivre les intentions du Roi », lit-on dans les instructions du lieutenant-général de la police (22 mai 1697), « est de tâcher de faire arrêter les livres que le secrétaire de M. de Vauban doit faire venir. » A la Cour même, on forme des partis ; Fénelon, l'aristocrate et le mystique, trouve des écouteurs ; il inspire les vastes et secrets projets, il dirige la dissidence.

Parmi cette dissidence, quelle est la place de Vauban ? Il la connaît et parfois s'intéresse à ce qu'on y projette. Lorsque, par exemple, les féneloniens qui entourent le duc de Bourgogne, héritier du trône, entreprennent pour l'instruction du prince une enquête sur les provinces de France, sur la condition de ses métiers, de ses terres, de

ses peuples, Vauban connaît, approuve l'entreprise et la soutient de ses conseils. Hue de Caligny, ingénieur, ■ été chargé de décrire le pays flamand ; Vauban lui adresse un mémoire sur les meilleures méthodes statistiques, et l'encourage de toutes façons :

J'ai trouvé les premiers dénombrements de Dunkerque, qui sont très beaux et très bien faits et par rues ; il y ■ même à la fin une énumération de toutes les conditions qui fait plaisir à lire pour voir tous les arts et les métiers qui sont dans cette ville... Je vous conjure de travailler quand vous le pourrez à l'achèvement de cet ouvrage. Dépensez-y une cinquantaine de pistoles ou 200 écus, je vous les rendrai incessamment.

Vauban aimait à donner, ses contemporains nous le disent, mais il s'en vantait peu et cette ligne est l'unique témoignage qui nous reste de ses générosités. C'était, sans doute, une belle occasion d'être prodigue : il était doux à Vauban de penser qu'un prince enfin grandissait qui connaîtrait l'humble détail de son pays.

Pourtant, et malgré les cas heureux où il se rencontre avec eux, Vauban n'est pas un fénelonien, il ne va pas de leur côté. Je vois à cela, mêlée à de grandes raisons, une petite que je dirai d'abord. Les deux chefs du parti fénelonien, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, étaient gendres de Colbert ; Seignelai, fils de Colbert, était fénelonien ; et le fénelonisme avait été, à l'origine, l'un des masques dont s'étaient couverts les ennemis de Louvois. Or, nous le savons, Vauban, d'abord par le hasard d'une querelle, ensuite par ■ fonction même, avait vécu attaché à Louvois. Il avait travaillé plus de

trente ans aux côtés de cet homme que le Roi même redoutait ; il ne lui avait déguisé aucune de ses pensées, il lui avait dit toutes les vérités, et les siennes même ; il avait été son ami, l'ennemi de ses ennemis. Vauban avait la mémoire longue, l'attachement inviolable, et il semble qu'une tenace rancune vis-à-vis de Colbert et des colbertiens ne cessa d'aviver sa fidélité vis-à-vis de Louis.

Après la petite raison, passons aux grandes. Entre ces deux races d'hommes qu'un Vauban, qu'un Fénelon nous représentent très bien, il y a un abîme. Fénelon est un grand seigneur qui sert le Roi en féodal, c'est-à-dire non sans réserve, et qui n'abdique aucun de ses privilèges. Vauban n'a pas l'âme féodale ; il est dévoué à l'État, il aime le Roi en qui l'État s'incarne ; il considère volontiers la naissance, mais d'abord le mérite. Fénelon est un mystique, et capable de dureté ; Vauban est un Bourguignon, sans mystère et tout cœur. Les féneloniens poursuivent une pieuse rêverie où s'insinue, parmi les souvenirs de la société féodale, les pressentiments de nos pensées humanitaires et libérales. Vauban n'est aucunement de leur école, et si l'on peut dire avec exactitude que le XVIII^e siècle a dès lors commencé, il faut ajouter que de ce siècle commençant, Vauban n'est pas. Les féneloniens sont des jeunes, ils le savent, ils se plaisent à l'être ; Vauban est un vieux, le plus fidèle et le plus immuable des vieux ; c'est sa fierté. Il reste, jusqu'en son dernier âge, un Français de 1660. Les grandes années l'ont marqué, et il garde, il veut garder l'allure de la génération la plus forte qu'aient produite

notre histoire et notre race. S'il en diffère un peu et s'y distingue, c'est par un caractère non pas de nouveauté mais plutôt d'archaïsme. Ce n'est pas à Turgot, abstrait et raisonneur, qu'on l'apparentera, c'est à Sully, l'homme d'état gentilhomme qui veille sur le domaine de son Roi comme sur le sien propre. Les *Oisivetés* de Vauban (c'est le mot qu'il met en tête de ses essais, de son « ramas d'écrits ») ne ressemblent pas du tout à une œuvre du XVIII^e siècle, mais se lient étroitement à celles du XVI^e ou du premier XVII^e, par exemple aux *Économies loyales et Royales* de Sully. Rien n'y annonce, rien n'y laisse prévoir le délire idéologique dont s'enchantera le siècle où nous entrons. Vauban ne rêve pas. Il n'est tourmenté ni par l'insatiable beauté comme on l'est à Versailles, ni par l'impensable égalité dont la mode s'introduit dans les salons parisiens. Il cherche, il médite, il calcule la force laborieuse, le bon bornage et la santé. Cette différence de son génie qui le sépare des hommes de son temps, on ■ su l'entrevoir mais non la définir, et l'erreur porte loin. A l'un de ses biographes, au plus récent, M. Georges Michel, j'emprunterai ces quelques lignes, presque parfaitement inexactes : « Homme de l'ancien régime par son nom, son milieu, ■ alliances, autoritaire par profession, il a fallu à Vauban un rare courage pour s'affranchir des préjugés de son temps, et un génie vraiment extraordinaire pour exprimer et formuler les conditions d'existence et de développement de la société moderne... Sa mémoire ■ éternellement vénérée par tous les bons citoyens qui, tout en déplorant les excès d'une période néfaste, saluent dans

l'admirable manifestation de 1789, l'aurore de nos libertés. » Cette phrase exprime avec une précision remarquable les erreurs assez répandues qui nous défigurent la personne de Vauban. Vauban était à peine noble ; ses alliances étaient médiocres ; il a vécu entouré d'entrepreneurs, d'ingénieurs, lui-même un ingénieur beaucoup plus qu'un soldat ; Spanheim, dans sa *Relation*, l'appelle *l'intendant Vauban* ; sa pensée a été celle de Sully, celle de Colbert ; il n'a pas eu un génie extraordinaire, mais un jugement très fort, très sain, animé par le cœur ; il n'a rien entrevu des sociétés modernes, parlementaires et discuteuses ; et les bons citoyens qui, « tout en déplorant les excès d'une période néfaste, saluent dans l'admirable manifestation de 1789, l'aurore de nos libertés », ont chance de ne rien comprendre au Français de l'ancienne France que fut Sébastien Le Prestre de Vauban, Ingénieur du Roi et Maréchal de France. Il est compatissant : la compassion est-elle l'invention, le privilège du XVIII^e siècle ? Il visite les prisons et s'intéresse aux prisonniers : Saint Vincent de Paul n'a-t-il pas fait de même ? Il est bon, d'une active et constante bonté : Bossuet nous annonçait-il le XVIII^e siècle quand il disait que Dieu, dans les entrailles de l'homme, premièrement mit la bonté ? Ne déformons pas Vauban, voyons-le tel qu'il est, un homme de son siècle, un sujet du grand Roi, serviteur ardent et fidèle entre tous.

Un immense désir l'occupe : cette œuvre que ses amis et lui conçurent, commencèrent ensemble ; cette construction d'une France nouvelle, inviolable dans ses frontières, indestructible sur ses bases, qu'en est-il advenu ?

L'ancienne équipe ■ disparu, Vauban et le Roi restent seuls. Ce sentiment de solitude, en même temps qu'il accroît sa tristesse, accroît son zèle : les survivants sont responsables, le destin de l'œuvre entière leur incombe. Qu'ont-ils fait, ces Français de 1660 ? Un travail sans doute dont ils peuvent être fiers. Mais Vauban, tout expérience et passion, Vauban qui veut en tout atteindre le parfait, est incapable de se complaire dans la fierté. L'œuvre accomplie, il s'en désintéresse ; il ne la connaît plus que pour en signaler les défauts et les manques : « Monseigneur », écrivait-il à Louvois en 1671, « tâchez de faire mentir ceux qui disent que les Français commencent tout et n'achèvent rien ». Tel est Vauban, l'homme des longs propos et des achèvements. La seule œuvre qui le captive, c'est l'œuvre qui reste à faire et qui appelle l'ouvrier.

Qu'ont-ils enfin voulu, ces grands serviteurs dont il est le dernier ? Une France unie, dévouée, forte ; féconde en blé, en viande et en vin, nombreuse en ses familles, généreuse en son peuple, glorieuse en ses chefs, et retranchée contre ses ennemis par les trois mers, les monts et le Rhin qui la couvrent. Or voici Vauban septuagénaire ; que voit-il ? Autour d'un Roi qui va bientôt mourir, une noblesse diminuée et un peuple affamé ; sur les frontières à demi-enfoncées, les ennemis insolents et en armes. La cause de ces malheurs, Vauban croit la savoir : c'est parce que le peuple est misérable que le royaume est en péril. La terre est riche, les bras sont courageux et les cœurs généreux ; le pré carré français abonde en biens de toutes sortes, et pourrait à lui seul tenir en respect les forces de l'Eu-

rope. Mais la finance est mal administrée. Les laboureurs sont tourmentés, pressurés sans bon sens. Là est le mal qui compromet le présent, menace l'avenir ; qui pourra quelque jour ébranler la monarchie, le pays même. Vauban est trop ardent serviteur pour se taire. Ce qu'il sait, il le veut dire ; il prend ■ plume et il écrit un mémoire pour le Roi : ce mémoire, c'est la *Dixme Royale*.

*
* *

En juin 1700, l'écrit est achevé. Vauban l'annonce au marquis de Torcy en une lettre où bouillonne la verve d'un homme délivré :

Il y avait longtemps que j'étais obsédé d'une folie sur laquelle j'avais souvent médité sans dessein de m'en corriger ; ne pouvant donc plus résister à la tentation, j'y ai succombé... Cette folie, dont je suis le père et le parrain, s'appelle ■ Projet de conversion de la taille, des aides et des douanes provinciales, capitation, affaires extraordinaires, octrois, courtages, jaugeages et plusieurs autres droits onéreux et la plupart arbitraires, en une *Dixme Royale* et mobile, selon les besoins de l'état, qui doit s'étendre sur tout ce qui porte revenu dans le royaume de quelque nature qu'il puisse être, sans exception de grands ni petits, pas même du Roi, en sorte que l'ambassadeur de France chez les louables cantons paierait la dîme de tous ses bons vins, de ses appointements, pensions, de même que le sieur de Vauban et tous les autres sujets de pareille étoffe, même les domestiques du royaume à compter depuis le dernier marmiton jusqu'aux capitaines des gardes du Roi, même le Roi et tous les Princes... moyennant quoi l'état, de fort malade et languissant qu'il est, dans peu se porterait à merveille.

Incrédule comme vous êtes, Monsieur, vous vous moquerez sans doute de ma proposition, et ne manquerez pas de dire : Diable soit du fol, et du fol encore ! Fol tant qu'il vous plaira, Monsieur. J'ai bien prévu tous ces titres là et plusieurs autres encore pires, mais ils ne m'ont pas empêché de passer outre.

* *

Les idées de Vauban en matière de finance n'ont pas l'originalité qu'on leur prête. La suppression des privilèges fiscaux était une des fins de l'administration colbertienne ; elle avait été le désir de ces grands commis de 1660 que Vauban continue, et elle avait commencé d'être réalisée en 1695 par l'impôt de guerre dit de capitation. La levée directe de l'impôt royal, sans intermédiaire des financiers fauteurs d'exactions et d'usures, cette autre idée que Vauban préconise, est encore une aspiration commune aux administrateurs de l'Ancien Régime. Le combat contre les « traitants », les « partisans », c'est le combat même de Sully, de Colbert, et la plus populaire des causes. Vauban n'avait pas encore écrit la *Dixme Royale*, quand Boisguillebert publia son *Détail de la France*, rude et savant pamphlet dirigé contre les hommes de finances. Vauban l'a lu, s'y est instruit, et la *Dixme*, en plusieurs de — pages, reflète le *Détail*.

Allons plus loin dans la critique : il y a, dans la participation de Vauban à la cause commune, un apport qui lui est propre, et cet apport est de faible valeur. L'idée qu'il propose : la dîme prélevée en nature par le Roi dans le royaume comme par le curé dans — paroisse, est absurde.

Qu'aurait fait l'État de ces accumulations matérielles ? Son rôle eût donc été d'être marchand ; l'État marchand n'a jamais rien valu. A chaque famine (elles revenaient avec fréquence) la responsabilité eût été terrible sur lui, le cri terrible contre lui.

Et disons maintenant que ces mises au point, pour justes qu'elles soient, ne doivent pas avoir pour effet de diminuer la gloire de Vauban. Si le peuple français a oublié Basville et son impôt, Boisguillebert et son pamphlet ; s'il a choisi, pour y attacher son souvenir, le seul Vauban et sa *Dixme Royale*, un juste instinct l'a guidé. L'intendant Basville, quand il proposait au Roi d'instituer la capitation pour la durée de la guerre, faisait son métier, le faisait très bien et c'est assurément un mérite, mais un mérite tout professionnel. Boisguillebert, parlementaire, administrateur et historien, lorsqu'il écrivait son pamphlet, si fort, mais d'accent haineux et personnel, restait dans les traditions de sa charge et déchargeait une âcre humeur, qui n'appelle pas notre reconnaissant souvenir. Au contraire, l'impulsion qui dicte à Vauban son mémoire est désintéressée, toute noble. Il ne fait pas métier d'administrateur comme Basville, ni comme Boisguillebert métier de publiciste et de juriste ; il sert, en loyal volontaire, son pays et son Roi : la langue du XVII^e siècle ne sait pas distinguer entre ces termes.

Je dis donc de la meilleure foi du monde, que ce n'a été ni l'envie de m'en faire accroire, ni de m'attirer de nouvelles considérations, qui m'ont fait entreprendre cet ouvrage. Je ne suis ni lettré ni homme de finances, et j'aurais mauvaise grâce de chercher de la gloire et des avantages par des choses qui ne

sont pas de ma profession. Mais je suis Français, très affectionné à ma patrie, et très reconnaissant des grâces et des bontés avec lesquelles il ■ plu au Roi de me distinguer depuis si longtemps ; reconnaissance d'autant mieux fondée, que c'est à lui après Dieu, à qui je dois tout l'honneur que je me suis acquis par les emplois dont il lui ■ plu de m'honorer, et par les bienfaits que j'ai tant de fois reçus de ■ libéralité. C'est donc cet esprit de devoir et de reconnaissance qui m'anime et me donne une attention très vive pour tout ce qui peut avoir rapport à lui et au bien de son état. Et comme il y ■ déjà longtemps que je suis en droit de ressentir cette obligation, je puis dire qu'elle m'a donné lieu de faire une infinité d'observations sur tout ce qui pouvait contribuer à la sûreté de son royaume, à l'augmentation de sa gloire et de ses revenus, et au bonheur de ses peuples, qui lui doit être d'autant plus cher, que plus ils auront de bien, moins il sera en état d'en manquer.

La vie errante que je mène depuis quarante ans et plus, m'ayant donné occasion de voir et visiter plusieurs fois et de plusieurs façons, la plus grande patrie des provinces de ce royaume, tantôt seul avec mes domestiques et tantôt en compagnie de quelques ingénieurs, j'ai souvent eu occasion de donner carrière à mes réflexions et de remarquer le bon et le mauvais des pays ; d'en examiner l'état et la situation, et celui des peuples, dont la pauvreté ayant souvent excité ma compassion m'a donné lieu d'en rechercher la cause.

Une certitude s'est formée en lui, et un désir ; désir d'un Français au cœur bon qui voit la souffrance du peuple, d'un patriote à l'esprit clair qui voit la plaie dont périra la monarchie. Cette certitude, ce désir, il faut qu'il les dise à son Roi. Et tandis que Basville ■ taira après qu'en 1698 l'impôt de capitation est suspendu ; tandis que Boisguillebert ■ taira après que le chancelier, pour calmer son

ardeur, l'envoie réfléchir quelques mois en Auvergne ; notre Vauban, tout au contraire, quand on lui enjoint de se taire, il expire, et l'amertume d'être impuissant agitera son dernier souffle.

L'amour du peuple, libre de sensibilité nerveuse et de tout chimérisme, la juste considération du peuple, personne ne l'a exprimée mieux que Vauban dans les dernières pages de son mémoire :

Je me sens obligé d'honneur et de conscience de représenter à Sa Majesté qu'il m'a paru que de tout temps on n'avait pas eu assez d'égards en France pour le menu peuple, et qu'on en avait fait trop peu de cas ; aussi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume ; c'est elle, cependant, qui est la plus considérable par son nombre et par les services réels et effectifs qu'elle lui rend ; car c'est elle qui porte toutes les charges, qui ■ toujours le plus souffert, et qui souffre encore le plus ; et c'est sur elle aussi que tombe toute la diminution des hommes qui arrive dans le royaume.

C'est encore dans la partie basse du peuple qui, par son travail et son commerce, et par ce qu'elle paye au Roi, l'enrichit et tout son royaume ; c'est elle qui fournit tous les soldats et matelots de ses armées de terre et de mer, et grand nombre d'officiers, tous les marchands et les petits officiers de judicature ; c'est elle qui exerce et qui remplit tous les arts et métiers ; c'est elle qui fait tout le commerce et les manufactures de ce royaume, qui fournit tous les laboureurs, vigneron et manœuvriers de la campagne ; qui garde et nourrit les bestiaux ; qui sème les blés et les recueille ; qui façonne les vignes et fait le vin ; et, pour achever de le dire en peu de mots, c'est elle qui fait tous les gros et menus ouvrages de la campagne et des villes.

Voilà en quoi consiste cette partie du peuple si utile et si méprisée qui ■ tant souffert, et qui souffre tant à l'heure que

j'écris ceci. On peut espérer que l'établissement de la dime royale pourra réparer tout cela en moins de quinze années de temps, et remettre le royaume dans une abondance parfaite d'hommes et de biens ; car quand les peuples ne seront pas si oppressés, ils se marieront plus hardiment ; ils se vêtiront et se nourriront mieux ; leurs enfants seront plus robustes et mieux élevés ; ils prendront un plus grand soin de leurs affaires ; enfin ils travailleront avec plus de force et de courage, quand ils verront que la principale partie du profit qu'ils y feront leur demeurera. Il est constant que la grandeur des rois se mesure par le nombre de leurs sujets ; c'est en quoi consiste leur bien, leur bonheur, leurs richesses, leurs forces, leur fortune, et toute la considération qu'ils ont dans le monde. On ne saurait donc rien faire de mieux pour leur service et pour leur gloire, que de leur remettre souvent cette maxime devant les yeux ; ils ne sauraient trop se donner de soin pour la conservation et augmentation de ce peuple qui doit leur être si cher.

Paroles simples, mais prononcées avec un tel accent que la vibration en parvient jusqu'à nous.



Vauban les lit au Roi, et le Roi les écoute. Vauban raconte ces entrevues dans la suite de ■ lettre au marquis de Torcy :

J'en ai présenté le système ■ Roi à qui je l'ai lu, en trois soirées de deux heures et demie chacune, avec toute l'attention possible. Sa Majesté, après plusieurs demandes et réponses, il (*sic*) ■ applaudi. M. de Chamillart, à qui j'en ai donné une copie, l'a aussi lu, de même que M. le Premier Président ■ qui je l'ai aussi fait voir tout du long. Je ne me suis pas contenté de

cela. Je l'ai recommandé au Roi de vive voix et surtout d'en faire faire l'expérience sur quelques-unes des plus petites Élections du royaume, ce que j'ai répété plusieurs fois et fait la même chose à M. de Chamillart. Bref, j'ai cessé d'en parler au Roi et à son ministre pour leur en écrire à chacun une belle et longue lettre bien circonstanciée avant que partir pour me rendre ici, où me trouvant éloigné du bruit et plus en repos, j'y ai encore travaillé de sorte qu'à moi, pauvre animal, cela ne me paraît pas présentement trop misérable. Voilà, Monsieur, ce qui a rempli tous mes vides depuis six mois et ce qui m'a fait suspendre le commerce que nous avions ensemble, espérant que vous auriez assez d'indulgence pour moi pour me le pardonner en faveur de ce mauvais système qui pourrait bien devenir bon si on en faisait usage, mais j'oserais bien parier, contre qui voudra, qu'il ne sera jamais exécuté. Aussi je serai justement puni du temps que j'y aurai perdu... Parlons d'autre chose...

Vauban a raison de changer de propos. Il s'anime, mais il voit clair et connaît le pesant train des choses. Sorti des mains du Roi, son mémoire va dans les bureaux, auxquels manque un Colbert qui les contraigne et les conduise. Un district est choisi pour un essai local. Est-ce vraiment un essai ? C'est peut-être une trahison prudemment concertée. Tout semble conspirer à produire l'insuccès, et Vauban l'a bien su, sa *Dixme* est condamnée

VI

LA DERNIÈRE GUERRE

Tous les peuples d'Europe craignaient la guerre, et les négociateurs cherchaient à l'écarter. Ils y avaient grand' peine. Le roi d'Espagne traînait toujours une vie expirante et le règlement de ■ succession restait un problème insoluble. A qui les deux Siciles ? le Milanais ? les villes flamandes, Luxembourg ? le Nouveau Monde ? On en discutait tout haut et sans fin dans les cours.

Cependant la nation espagnole, soudain révoltée contre l'insolence de ces étrangers qui procèdent à son partage, exige de son roi mourant qu'il prévienne la catastrophe par une déclaration inviolable, et désigne à ses sujets, à l'Europe, l'héritier de son Empire intact. Le roi, cédant au vœu public, choisit pour héritier Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV.

En ces conjonctures nouvelles, qu'allait faire Louis XIV ? S'il acceptait, c'était la guerre ; les cours d'Europe, en effet, ne lui consentiraient pas sans combat un tel accroissement. S'il refusait, était-ce la paix ? Non, c'était de nouveau les difficultés du partage, la guerre encore. Malborough à Londres, Eugène à Vienne, la voulaient avec passions

Capitaines alors sans rivaux sur les champs de bataille, ils se faisaient fort d'arracher à la France ses récentes conquêtes, la Comté, l'Alsace, l'Artois même, et ils promettaient à leurs souverains la victoire. Guerre pour guerre, Louis XIV préféra combattre avec le roi d'Espagne son petit-fils pour allié, et toutes les forces de l'empire espagnol jointes à celles du royaume de France. Tenté d'ailleurs par une dernière gloire, il accepta l'héritage royal.

*
* *

En janvier 1703, le Roi nomma dix maréchaux. « Avec les neuf qui l'étaient déjà », observe âcrement Saint-Simon, « cela fit dix-neuf. C'était pour n'en pas manquer. » Harcourt, Tallard, Rosen, d'Estrées, Château-Renault, Monttravel, Chamilly, d'Huxelles, Tessé, tels étaient les promus, dont l'illustration est demeurée médiocre ; mais il y avait aussi le septuagénaire Vauban. L'attente avait été pour lui très longue, et souvent attristée. Dès vingt années auparavant, il s'en confiait à Catinat. « Vous serez Maréchal de France », lui disait celui-ci. « Je vois bien que je ne le serai pas, répondait Vauban, et qu'on pense autrement sur moi. » Catinat le reconfortait. ■ Vous pouvez, et vous devez l'être. Pierre de Navarre, ingénieur comme vous, l'a été... » En 1691, Catinat, bourgeois de Paris, est nommé maréchal, et Vauban l'ingénieur cette fois encore est négligé. Catinat eut regret que son ami et compagnon d'armes ne fût pas à l'honneur avec lui. Il raconte, dans une lettre, une con-

versation qu'il eut à ce sujet avec Vauban. « Je lui touchai un mot », écrit-il, « de l'espérance que j'avais qu'il reçût une élévation distinguée si le Roi commençait encore la campagne par un siège... » L'élévation ne vint pas si tôt, Vauban dut attendre encore. Voici enfin : l'humble gentilhomme campagnard, l'ingénieur qui vit parmi les ouvriers, voit sa carrière couronnée ; le Roi dorénavant lui écrit *Mon Cousin...* « Tout applaudit à ce comble d'honneur », écrit Saint-Simon, « où aucun autre de ce genre n'était parvenu avant lui et n'est parvenu depuis. »

Cette grandeur nouvelle ne va pas ~~être~~ quelque gêne, Vauban ne tarde pas à le savoir. De Namur où il surveillait des travaux, il vient à Versailles remercier le Roi, qui le met dans le secret de la campagne prochaine : Kehl va être investi. Qui conduira l'opération ? Vauban en réclame l'honneur. Prendre les villes, c'est son office. Le Roi répond : « Songez-vous, Monsieur le Maréchal, que cet emploi est au-dessous de votre dignité ? » En effet : la fonction d'un maréchal est de commander les armées, et Vauban n'est pas un commandant d'armée ; il est un ingénieur, conducteur de travaux, et un Maréchal peut-il conduire des travaux, bâton en main, sur les chantiers ? Vauban proteste qu'aucune dignité ne doit prévaloir sur le bien du service : « Sire », répondit-il, « il s'agit ici de vous servir. Plus vous nous élevez, et plus nous devons en avoir l'envie. Je laisserai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai à prendre la place. » Le Roi sourit, Vauban insiste. C'est en vain, le maréchalat n'est pas une qualité qu'on prenne ou laisse à volonté. Le Roi est ferme, Vauban n'ira

pas dans les tranchées de Kehl. Il rentre chez lui désolé, et se console en traçant les plans de l'église de Briançon.

En juillet, grande joie : le Roi l'appelle. Le duc de Bourgogne, dauphin de France, va commander l'armée et investir Brisach. Sous un tel prince, un Maréchal peut servir. Le duc en aura deux pour l'assister : Tallard s'occupera de l'armée, Vauban de la tranchée. Le Roi règle ceci par lettre avec beaucoup de minutie :

Le Maréchal de Vauban, écrit-il à Chamillart, m'a dit qu'il ■ prétendait pas rien faire de plus à l'armée du duc de Bourgogne que ce qu'il ■ fait avec moi à toutes les places que j'ai prises, il ne se mêlait que de la tranchée et de l'attaque des places ; il me disait ses pensées et m'expliquait ce qu'il croyait qu'on devait entreprendre..... Le duc de Bourgogne pourra ■ fier en tout au Maréchal de Vauban aussi bien qu'à celui de Tallard ; mais pour l'exécution hors de la tranchée, ce sera le Maréchal de Tallard qui en sera chargé et qui donnera tous les ordres sous le duc de Bourgogne.

Vauban se hâte allègrement vers Brisach. Les traités de 1678 avaient donné la ville au Roi ; vers 1680, Vauban en avait dessiné la fortification ; les traités de 1697 avaient rendu la ville aux Impériaux. Il s'agit donc de la reprendre, et que Vauban en quelque sorte combatte l'œuvre de Vauban. Le duc de Bourgogne en plaisante avec lui. « On verra comment vous savez prendre les places que vous avez construites. » Vauban, ce jour-là bon courtisan, répond : « Monseigneur, on verra comment vous savez prendre les places que j'ai construites. » Vauban s'installe, établit ses chantiers, chemine vaillamment sous la pluie qui le perce, choisit les meilleurs postes pour lancer sur l'ennemi les

boulets ricochants, et surveille les eaux du Rhin. Brisach, il le sait bien, ■ dans ces eaux ■ meilleure défense. Le Rhin monte de six pouces : Vauban enrage. Mais voici les nuits rafraîchies, septembre proche ; la neige sur les monts va couvrir les glaciers, tarir les torrents, diminuer le fleuve et vider les fossés ; patience, Vauban ajourne les assauts et pousse les tranchées.

Le duc de Bourgogne désire les connaître, Vauban accède à ce désir. Il en conçoit un peu d'ennui, parce que le canon tonne et la promenade est mal sûre ; mais il en conçoit surtout le plus vif, le plus profond plaisir ; il est heureux de mener son jeune prince, de lui montrer ses chers travaux, de l'initier à son art souterrain, à la pratique des calculs que ses maîtres lui ont enseigné, à la connaissance aussi des dangers que tant de braves souffrent pour lui. « Quand on ■ des enfants », écrit-il, « il faut faire tout ce qui peut dépendre de nous pour les rendre honnêtes gens, et du moins les mettre en état de ne point parler des choses, sur lesquelles ils doivent un jour décider, par de simples oui-dire. Il faut avoir vu et même de près ; autrement on est toujours écolier et jamais maître. » Il lui démontre donc les choses à fond, « depuis la queue jusqu'à la tête et tous les postes avancés et non avancés ». Le duc de Bourgogne, un peu frêle de corps et de vouloir, en ■ contentement mais lassitude aussi. C'est à peine, au retour, s'il peut mettre un pied devant l'autre, et le vieux Maréchal, pour qui la tournée princière s'ajoute à ■ double inspection quotidienne, ne vaut guère mieux. « Me voici de retour si las », écrit-il au Ministre, « que je ne crois pas

l'avoir jamais été tant... » Il recommencera pourtant : « Ce ne sera pas, s'il plaît à Dieu, la dernière fois que je mènerai le prince aux tranchées... » Louis XIV se fait lire cette lettre, elle émeut son vieux cœur de soldat et de père. Le ministre en informe Vauban :

Sa Majesté est très satisfaite ; je crois que si Elle avait été à votre place le jour que le duc de Bourgogne a été à la tranchée, Elle aurait bien souhaité, comme vous, que le canon des ennemis eût pu se taire pendant ce temps-là. Tout ce que vous lui en avez mandé lui ■ fait grand plaisir...

Deux jours passent, et de nouveau Vauban promène, renseigne, instruit son prince. Dès le retour, quoique recru de lassitude, il écrit une lettre brève où son bonheur s'exprime : « De la manière que Monseigneur s'y affectionne, j'espère qu'il sera en état, à son retour, de soutenir de belles théories sur la tranchée... »

Cependant les travaux progressent, la brèche est ouverte et l'eau du fleuve prête enfin ce secours que Vauban attendait. Elle baisse, elle découvre, elle « trahit » la ville. Le 6 septembre, Brisach se rend. « Voilà ce terrible Brisach, cette place incomparable, réduite en quatorze jours d'attaque, chose inouïe d'une telle place... Remercions Dieu et ne la rendons plus. » Vauban l'écrit au Roi, et sans retard annonce sa visite à une certaine madame de Ferréol qui l'occupait alors. ■ Maintenant, votre tour est venu, » lui dit-il, « je rentre à Paris et prétends vous voir tomber dans une embuscade où je vous garderai une huitaine ¹. »

1. Analyse donnée par le catalogue des lettres autographes provenant de la collection de M. de Monmerqué, Paris, 1884.



Il ne retourne pas à Paris. En quelque lieu qu'il se trouve, des travaux inattendus le sollicitent et le retiennent.

... Me trouvant valet à louer, j'ai cru devoir employer le peu de temps qui me reste, entre celui-ci et celui des rhumes, à visiter les places de la province pour redresser ce qui aura besoin.

A Brisach d'abord, à Strasbourg ensuite, il inspecte, répare et perfectionne. C'est une occupation qu'il aime ; il aime tout dans son métier. Mais il en préfère une autre, celle même dont il vient de goûter une fois encore devant Brisach. Quoiqu'arrive l'hiver, la *saison des rhumes*, le vieil homme respire toujours la tranchée et la guerre. Il soupçonne, qu'on lui dise rien, le coup nouveau que le Roi va porter. Troupes et équipages, laissant Brisach, filent vers le Palatinat, et le secret qui couvre leur manœuvre n'empêche qu'on ne devine, que Vauban premier ne devine : Le Roi veut assiéger Landau. Pourquoi faut-il qu'il devine, et soit tenu hors du secret ? Il s'en affecte :

Par tous les mouvements que je vois faire, Monsieur, il me paraît que le Roi a pris de nouvelles résolutions et qu'on va faire un siège considérable. Je ne nomme point la place, parce que cela est encore mystérieux ; je vois cependant bien ce que c'est. Tout le monde remue, il n'y a que moi qui ne dit mot ; est-ce donc que je ne suis plus propre à rien ? Quoique d'un âge fort avancé, je ne me condamne pas encore au repos, et quand

il s'agira de rendre un service important au Roi, je saurai bien mettre toutes sortes d'égards à part, tant par rapports à moi qu'à la dignité dont il lui a plu m'honorer, persuadé que je suis que tout ce qui tend à servir le Roi et l'État est honorable, même jusqu'aux plus petites, à plus forte raison quand on y peut joindre des services essentiels tels ceux que je puis rendre dans le siège dont il s'agit. C'est pourquoi, bien que peu désirable pour moi, parce qu'il sera apparemment froid, humide et de durée, et qu'on y murmurera beaucoup à cause des incommodités de la saison où nous allons entrer et du retard des quartiers d'hiver dont les troupes ont tant besoin, je passe légèrement sur toutes ces considérations, aussi bien que sur celle de ma dignité, et j'offre de bon cœur tout mon savoir faire au Roi, en telle qualité qu'il lui plaira ; pourvu que je puisse venir à bout de le contenter, il est certain que je serai aussi content. Que je sache donc, s'il vous plaît, Monsieur, ■■■ volonté ; le plus tôt sera le meilleur, car il ne sert de rien de s'offrir et de se jeter à la tête de toutes manières si on n'est accepté.

Ce qui m'oblige à vous parler de la sorte est qu'il me paraît qu'on se dispose à faire le siège sans moi. Je vous avoue que cela me fait de la peine ; mettez-y donc ordre...

P. S. — Au nom de Dieu, que le Roi ne se fasse aucune peine sur ma manière de servir ; je ne veux me mêler que de ce qui regardera la conduite des lignes et des attaques. Cela ne doit point donner de jalousie à son général auquel je serai aussi soumis que le pourrait être l'un de ses lieutenants-généraux, pourvu qu'il me laisse exercer mon petit ministère dont j'estime assez le personnage pour ne le pas croire indigne de l'application, je ne dis pas d'un Maréchal de France, je dis même d'un prince tout des plus considérables. Qu'on ne me l'empêche donc point, s'il vous plait. Le Roi me donnerait un chagrin dont il ne me pourrait jamais guérir.

Le ministre Chamillard lui répond aussitôt : Sa Majesté

a entendu ■ lettre ; elle a retrouvé ■ surprise ce même zèle, cette même ardeur qu'en tout temps elle lui connut ; mais ■ résolution est prise : le Maréchal de Tallard commandera le siège de Landau, et son autorité ne saurait être partagée sans inconvénients graves ; que M. de Vauban ne pense pas que l'estime que sa Majesté a pour lui soit en rien diminuée ; Sa Majesté le réserve pour de très hauts services pour l'instruction et la gloire de Monseigneur le duc de Bourgogne...

Vauban s'incline ; dorénavant, il l'entend, on prendra les villes sans lui. Sans lui : c'est une pensée dont il souffre. De loin même, ne pourrait-il servir ? Il connaît par cœur tous les sites, les plaines et les pentes. Les yeux fermés, il voit Landau comme s'il en foulait les glacis, et sait avec certitude par quelles démarches on la fera tomber. Il prend la plume, ■ main rapide écrit un plan des opérations, et il l'expédie sans retard au ministre avec un noble mot d'envoi :

Puisque pour des raisons qui n'ont pas besoin d'être expliquées, il ne m'est pas permis de conduire en personne les attaques de Landau et de donner en cela de nouvelles marques de mon zèle et de mon affection au service du Roi, je veux m'en consoler de mon mieux en faisant part de mes vues et de ■ faibles lumières à ceux qui doivent tenir ma place, afin que je puisse au moins avoir la satisfaction de n'être point tout à fait inutile à Sa Majesté dans une affaire aussi importante que celle-là paraît le devoir être...

Et, l'instruction donnée (elle est fort longue), Vauban conclut :

Voilà l'instruction que le peu de temps que j'ai eu m'a pu permettre. Si j'avais eu plus de loisir, je l'aurais davantage particularisée, mais telle qu'elle est, elle contient à peu près ce qu'il trouvera de plus essentiel dans le courant de ces attaques. Je souhaite de tout cœur que nos frères s'attachent à la bien pénétrer et qu'ils en profitent.

Nos frères : touchante expression où quelque charité chrétienne ajoute son accent à la camaraderie plus rude des combats.

*
* * *

En décembre, il est à Paris. Pauvre Vauban, *valet à louer* ! Sa destinée est claire ; il est un maréchal de seconde classe ; la qualité de son grade contredit celle de ses travaux, et cette contradiction stupide le condamne à ne rien faire. État nouveau pour lui : les instants passent, ils sont vides, Vauban les regarde passer, et laisse à d'autres le poids des œuvres. Il s'enrhume par surcroît, et peste tout à la fois contre les sots honneurs, les frimas et la toux. Cependant les pensées lui foisonnent toujours, et il écrit. Ce goût lui est venu et grandit avec l'âge. Puisque le Roi le destine au service du duc de Bourgogne, Vauban de lui-même s'y donne, et rédige, main courante, un *Traité des Sièges et de l'attaque des Places*, qu'en janvier 1704 il offre à Monseigneur. Puis il reprend les notes autrefois amassées ; quel sujet n'a-t-il touché au cours d'une si longue, si laborieuse, si voyageuse vie ? Les canaux, la colonisation, le recrutement de l'armée, l'élevage des cochons, le dénom-

Cul-de-lampe tracé par les soins de
Vauban pour terminer le chapitre :
DE LA COCHONNERIE
OU CALCUL ESTIMATIF POUR
CONNAITRE JUSQU'OU PEUT
ALLER LA PRODUCTION D'UNE TRUË
PENDANT DIX ANNÉES DE TEMPS.





brement des peuples, la réforme de la noblesse. Il collige ces paperasses, les classe, les met au clair, puis, d'une main mi rieuse, mi colère, il écrit sur la feuille qui les couvre : *Les Oisivetés du Maréchal de Vauban, ramas d'écrits de toutes sortes*. Il en amuse son ennui, et, aidé de ses dessinateurs, il trace pour chacun de ses mémoires de beaux titres historiés, des figures et des images.

Telle de ses lettres prend l'ampleur d'un petit essai, celle-ci, par exemple, cette jolie page de morale qu'il adresse à son neveu Dupuy-Vauban :

J'ai remercié le Roi pour vous et pour moi, Monsieur, de la grâce qu'il vous ■ faite en vous accordant le gouvernement de Béthune et j'en ai retiré les provisions que je vais faire mettre dans une boîte de fer-blanc pour les adresser à Madame votre épouse par une voie sûre ; elle vous les remettra à de certaines conditions dont je suis convenu avec elle. Vous aurez soin, s'il vous plaît, d'y satisfaire, d'en retirer quittance et de me l'envoyer. Et vous viendrez, cet hiver, à Paris, remercier le Roi en personne et prêter serment entre les mains de M. le Chancelier à qui vous présenterez vos provisions. Vous aurez soin auparavant de vous informer de quelle manière cela se fait et comme vos devanciers en ont usé. Vous pouvez aussi l'apprendre de M. de Pommereuil et même en conférer avec moi. Le gouvernement est très joli et placé dans le milieu de votre direction (que nous étendrons, s'il plaît à Dieu, avec le temps) et assez éloigné de la frontière pour que, de longtemps, vous ne soyez inquiet d'un siège.

Soyez exact ■ satisfaire à la pension dont il est chargé, en donnant ■ recevoir les 8.000 sur les appointements du gouvernement, ■ ■ ■ difficultés, toujours avec des procédés honnêtes et sincères. Gouvernez-y en parfaitement honnête homme. Vivez bien avec votre état-major ; considérez-les

comme vos frères et ne leur ôtez rien de ce que vos devanciers les plus honnêtes leur ont cédé ; donnez-leur plutôt du vôtre, si vous le pouvez, et que nul vilain intérêt, de quelque nature qu'il puisse être, ne vous puisse jamais être reproché.

Faites honneur aux gens de qualité de votre gouvernement et à tous autres. Traitez-les très civilement et rendez-leur service quand vous le pourrez. Gouvernez-vous avec bonté à l'égard de vos bourgeois. Soyez exact et rigide dans le service ; hors de là toutes sortes d'honnêtetés aux officiers de votre garnison.

Faites souvent ronde de jour et de nuit ; pour voir si les gardes font leur devoir et si les sentinelles sont exactes et bien posées ; de jour pour examiner la même chose et, de plus, l'état de vos fortifications, si tout ferme bien, s'il n'y a point de brèche, d'égouts d'entrées et de sorties d'eau qui puissent faciliter les surprises. Voyez souvent monter la garde et apprenez bien le service des places ; qu'il ne se pose pas une garde ni une sentinelle que vous ne sachiez pourquoi.

Ne souffrez pas de jardinage sur vos remparts ni sur les parapets, non plus que sur les glacis du chemin couvert. Si on y peut planter des arbres, donnez un avis pour qu'on le fasse et souvenez-vous que la tige est au Roi et les branchages à l'état-major, à condition qu'ils auront soin de les faire élaguer à leurs dépens, bien et proprement.

Visitez vos magasins et faites-vous donner un état de ce qu'ils contiennent et rendez-vous en certain par vous-même.

Instruisez-vous bien de votre place et méditez tous les jours de votre vie, sur les moyens de défense que vous pourriez mettre en usage si vous étiez attaqué ; et quand il vous viendra quelque bonne pensée, conférez-en avec votre lieutenant de Roi et le major, et même avec les officiers qui vous paraîtront intelligents (c'est un moyen de payer son écot qui ne coûte pas grand' chose) ; quand vous l'aurez examinée et que vous la trouverez bonne, mettez-la par écrit.

Logez-vous dans le château ; meublez-vous y honnêtement sans superfluité. Quand vous serez à votre gouvernement tenez table réglée et donnez à manger une fois le jour à vos officiers, proprement et sans superflu. Quand vous n'y serez pas, il ne sera pas nécessaire d'en tenir.

Humanisez-vous fort avec votre bourgeoisie, ne leur soyez pas rude ni fâcheux, mais gouvernez-les avec douceur. J'entends les honnêtes gens et même le commun du peuple à qui il faut toujours rendre toute justice qui pourra dépendre de vous, aussi bien que tout ce qui dépendra de votre gouvernement.

Ayez un bon plan de votre place dans votre cabinet et une carte de votre gouvernement ; et que tout cela soit fait selon l'échelle commune de celles qui se font pour le Roi.

Vous avez une jolie femme qui ■ beaucoup plus de raison que je ne lui en croyais ; elle me paraît fort honnête et bien dans ses devoirs. En un mot, je suis fort content d'elle. Vous ne devez jamais rien faire dans tout ce qui regarde votre domestique sans la consulter ; dans les affaires qui regardent le service du Roi ou votre gouvernement, il ne faut pas qu'elle s'en mêle en aucune façon du monde. Rien ne fait tant de torts à un homme que de se régler par les sentiments de ■ femme dans les fonctions de sa charge. J'ai vu mille sottises là-dessus qui ont perdu ceux qui ont eu la faiblesse de laisser prendre certains airs à leurs femmes, qui ne sont pas du tout leur fait. Qu'elle se contente donc de régir et de gouverner son ménage sans se mêler de ce qui regarde le service du Roi. Qu'elle soit douce, honnête, et civile aux gens qui la viendront voir ; point d'orgueil ni de suffisance ; beaucoup d'affabilité surtout envers les gens de qualité qui ont quelque caractère, spécialement ■ femmes qui sont des animaux difficiles à contenter et qui ne pardonnent point.

Je la crois fort sage et très vertueuse ; ce que je craindrais d'elle ne serait pas un manquement à son devoir, mais un peu d'avarice et de hauteur ; en quoi je pourrais bien me tromper,

ne lui ayant rien reconnu de semblable, mais c'est que les petites femmes qui se sentent jolies et qui ont de la naissance sont volontiers guindées sur des échasses et pas toujours faciles à vivre.

Voilà, mon ami, ce que j'ai cru devoir ajouter de ma part à vos provisions ; c'est à vous présentement à vous gouverner bien sagement et à vous conduire d'une manière irréprochable.

Sitôt que vous aurez reçu vos provisions, ne manquez d'écrire une lettre de remerciement à M. de Chamillart et à M. Le Peletier ; quoique ce dernier n'ait rien fait, il n'a pas laissé de me donner tous les avis qu'il ■ pu et qu'il ■ cru pouvoir vous être bons à quelque chose.

Je suis toujours parfaitement à vous.

Le Maréchal DE VAUBAN.

*
* *

Pour bien connaître notre Bourguignon, septuagénaire très verdoyant, n'oublions pas les amitiés féminines : Vauban les recherche toujours. Malheureusement il n'est pas commode de les dépister. Lettres reçues, lettres écrites, ont disparu dans les cheminées. Quelques billets pourtant subsistent, et c'est assez pour que nous jettions un coup d'œil dans quelques-uns des cercles où Vauban était intime.

Aux environs de 1700, une amitié, peut-être une liaison, occupe sa vie. Il fréquente une certaine dame de Ferréol, connue par ■ agréments, et ce qu'on appelait alors, sans trop médire, ■ galanterie. C'est à elle, nous l'avons vu,

qu'il annonça la prise de Brisach, et en quels termes : on peut penser, connaissant l'un et l'autre, que l'embuscade dont il la menaçait était un de ces pièges où on ne rêve pas. M. de Ferréol était ambassadeur de France à Constantinople; l'ambassadrice son épouse demeurait à Paris, rue des Augustins, non loin de la rue Richelieu. Les Pontchartrain, les Gramont, les Conti, illustraient ces parages, alors fort élégants. Vauban y avait son hôtel, entre l'église Saint-Roch et le jardin des Tuileries. Madame de Ferréol habitait avec sa sœur, une ancienne religieuse qui, par le crédit du Cardinal de Tencin son oncle, avait obtenu de rentrer dans le monde où elle menait, sous le nom de Madame de Tencin, la vie la plus active et la plus libre. Aujourd'hui même on s'en souvient.

Dans ce milieu Ferréol et Tencin, il y avait beaucoup d'avenir. Madame de Tencin eut un enfant, qu'elle fit élever à l'écart : il devait s'appeler d'Alembert, le philosophe, l'encyclopédiste, l'ami de Voltaire, le ministre de son influence. M. de Ferréol, d'autre part, s'intéressait dans son poste lointain à une enfant turque nommée Aïssé. Il l'envoya à ■ femme afin qu'elle l'élevât. Mademoiselle Aïssé fut célèbre au XVIII^e siècle, par ■ attachements, son infortune amoureuse, le style charmant et pur de ses lettres, ■ pieuse honnêteté... Sans doute, elle sauta plus d'un jour sur les genoux de notre Maréchal. Ainsi, à chacune de nos recherches, nous voyons se lever les figures d'un siècle différent. En cinquante années, quel espace nous avons parcouru ! Le jeune Vauban, quand il répond à l'appel de Condé, c'est un adolescent des âges

féodaux ; et ce Paris où nous voyons qu'il achève ■ vie, hier encore c'était le nôtre.

En 1705, nous surprenons une autre histoire et un autre milieu. Depuis plus d'un an, Vauban est veuf, et de M^{me} de Ferréol il n'est plus question. On veut le remariage et pour y parvenir on ourdit une intrigue.

Au centre de l'intrigue, il y avait une certaine Mademoiselle de Villefranche. Cette personne était de famille protestante. Elle avait émigré avec les siens pour fuir les sévérités de la Révocation. Puis elle était rentrée en France. Le comte de Toulouse, bâtard du Roi, que la demoiselle, fort belle, avait su s'attacher, la couvrait de ■ haute protection. Enfin le comte, lassé d'elle, voulut la marier, et d'abord pensa à lui donner pour époux un certain M. Bose, que le Roi, par compensation, eût pris pour secrétaire. Mais le Roi ne se prêta pas au marchandage. « Le Roi ne veut pas de Bose pour secrétaire », écrit Madame de Maintenon à Monseigneur de Noailles, archevêque de Paris. « Il dit qu'il épousera bien sans charge M^{lle} de Villefranche dont il est éperdument amoureux. Je trouve ce mariage bien disproportionné et je souhaiterais à cette fille quelque vieux seigneur qui fût touché de ■ beauté... » Le vieux seigneur dont on s'avisa, ce fut Vauban, dont les ardeurs étaient assez connues.

La jeune duchesse de Saint-Pierre, sœur de Torcy, chargé des affaires étrangères, se chargea de conduire l'intrigue. On venait de la marier à un vieillard espagnol de très grande fortune ; il ne lui déplaisait pas d'assortir une union semblable. Le Roi s'en amusait, et c'est sans

doute pour le distraire que d'Argenson, lieutenant-général de police, communiqua au chancelier Pontchartrain le rapport dont voici la teneur :

Paris, 10 novembre 1705.

M. le Maréchal de Vauban n'a point encore rendu visite en forme à M^{lle} de Villefranche qui en est assez fâchée, mais il la voit presque tous les jours chez la duchesse de Saint-Pierre où l'on prend grand soin de lui plaire, d'applaudir à tous ses discours et de donner à la politesse de son esprit et à la douceur de sa conversation des louanges qu'il mérite infiniment par des qualités plus éminentes et par des vertus beaucoup plus solides. On dit cependant chez lui que l'entreprise de Madame de Saint-Pierre ne réussira pas et que leur maître en fait quelque fois des railleries, mais la demoiselle, accoutumée à gagner les cœurs les plus difficiles, se flatte toujours que celui-ci ne lui résistera pas et que l'habitude de la voir produira nécessairement une passion violente dont elle pourra faire usage.

Le maître avait raison de railler ; il se connaissait en féminins manèges et la belle enfant ne le manœuvra pas ; elle ne devint pas Madame la Maréchale, ni le Maréchal ce vieux seigneur bafoué qu'on rencontre chez Molière ou Regnard ou Dancourt. Vauban avait une passion, et c'était son métier, son pays et son Roi. En marge de cette passion il n'avait que des caprices et des goûts.



Il ne voyage plus. L'hiver le clôt dans sa maison. Il ne peut plus aller comme il faisait jadis, cheminant sur sa litière,

soufflant sur ■ doigts engourdis, et couchant au hasard des étapes, parfois dans sa litière même. Il laisse à plus vaillant le soin des inspections. « Si j'étais plus jeune, et qu'il n'y eût pas si loin », écrit-il en Dauphiné, « je m'offri-rais d'aller, de temps en temps, redresser cela sur les lieux, mais il n'y ■ plus moyen d'entreprendre de si grandes corvées, il faudrait pour cela de la santé et un loisir dont je ne suis plus le maître. »

A défaut des jambes, il a le souvenir. Il connaît la France par cœur. Un Ministre l'ayant interrogé sur un travail qu'on fait à Brest : « *Je sais bien mon Brest* », répond-il fièrement, et sans quitter ■ table il donne un minutieux conseil. Il l'a donné ; l'écouterait-on ? l'ingénieur breton qui travaille là-bas comprendra-t-il son plan ? et l'entrepreneur de Briançon construira-t-il son église exactement comme il l'a conçue ? Vauban est accoutumé de voir, de toucher les choses par lui-même ; il n'est pas seulement ingénieur, mais charpentier, maçon, terrassier même à l'occasion ; l'exécution tout entière l'intéresse et quand il ne la suit pas dans son dernier détail, il s'inquiète, s'ennuie, dépérit.



Hélas, Vauban sait qu'on ne l'écoute plus qu'à demi. Il est un grognard blanchi, et les jeunes le respectent à condition qu'il ne prétende pas les instruire. Les nouveaux Maréchaux le lui font bien entendre. Tallard, devant Landau, semble avoir fait exprès d'ignorer ■ conseils. Les Villeroy et les La Fouillade, soldats de cour brillants et

faibles, n'aiment pas ■ manière de les chapitrer, de leur recommander toujours prudence, lenteur, calcul. Ils attaquent : c'est leur manière. Elle coûte cher au Roi. En août 1704, Tallard et Marcin sont battus en Bavière, leur armée est détruite. Louis XIV éprouve là son premier désastre. Les Impériaux avancent : rien ne leur fait obstacle. Ils franchissent le Rhin, et leur cavalerie court sous les canons que Vauban ■ placés ; en septembre, Landau est investi ; en novembre, Landau tombe. Vauban frémit : son œuvre est touchée, l'ennemi ■ rompu ce savant engrenage de plaines inondables, de batteries et de places qui couvrent le cher pays. En arrière de Landau, il connaît, vers Thionville, un passage dont il s'inquiète.

Que n'y peut-il aller ! Il s'entoure de cartes ; il en réclame encore ; il veut les plus récentes, les plus minutieuses, et le dernier détail. Il trace sur le papier un camp retranché, où quelque dix mille hommes pourraient arrêter une armée. Il en fait la proposition ; sera-t-elle écoutée ? Depuis plus de dix ans, Vauban en a fait l'expérience : le Roi n'aime pas les camps retranchés ; il trouve qu'il y ■ de la bassesse à en user, et quand on lui en parle, il ne répond pas ou répond froidement (17 août 1693) : « O follette nation », écrit Vauban, « qui croit qu'il faut toujours ■ battre comme on ■ trouve et ■ se donner d'autre inquiétude là-dessus que de bien frapper. » (28 mai 1693) Instruite par les belles leçons que les Allemands lui donnent, l'humeur française va-t-elle changer ? Non, pas si tôt, il y faudra plus d'un désastre.

Le règne affaibli ■ précipite vers ■ fin. Le Roi

vieilli écoute des enfants présomptueux. La Feuillade, brave et vain, courtisan et fils de courtisan, non seulement fils, mais gendre par surcroît, car il a épousé la fille du ministre Chamillart, La Feuillade est grand favori. Louis XIV l'envoie sur le front des Alpes commander les armées. Dauphiné et Provence sont pays que Vauban a longuement parcourus ; il s'intéresse à leur défense. Il écrit donc à La Feuillade : « Venez me voir en traversant Paris, je vous dirai ce que je sais sur les places ennemies et les nôtres ; pour vous les mieux démontrer, je vous mènerai aux Tuileries où le Roi garde des reliefs... »

Ces reliefs étaient des plans exactement imités du réel. La collection en avait été commencée, trente ans auparavant, par un échange amical entre Vauban et Louvois. « Donnez-moi une copie de votre portrait par Mignard », avait proposé Vauban, « pour orner ma chambre, et moi je vous donnerai un plan de Lille bien rectifié avec la description de tout son paysage à la portée du canon à la ronde, où toutes choses, jusqu'au moindre watregant ¹, sont mises dans leur juste place, qu'il n'y manque pas la moindre chose du monde. » Le beau plan avait plu, et le Roi avait voulu avoir, dans une salle de son palais, toutes les places du royaume minutieusement reproduites. C'était un de ses plaisirs que de les aller voir, avec Vauban pour les lui expliquer ².

1. *Watergang*, canal d'irrigation.

2. Cette collection occupe aujourd'hui les combles du Palais des Invalides. Elle n'a jamais cessé d'être continuée et on y voit d'admirables reliefs du front de la dernière guerre.

La Feuillade répond, donne heure et jour ; Vauban l'attend, il ne vient pas, et lui fait mander qu'obligé d'aller à Versailles, il ne pourra le voir. Qu'à cela ne tienne, fait Vauban, ce sera quand il vous plaira, vous n'avez qu'à me dire votre heure... Point de La Feuillade, il est parti, Vauban ne lui parlera pas. « Ainsi ma bonne volonté est restée sans effet », constate Vauban, qui raconte sa déconvenue. Il préconisait une campagne prudente : Nice et Montmélian pris et gardés pour clore la porte des montagnes ; La Mirandole pris et rasé ; au-delà des Alpes, point d'aventures : battre Turin à boulets rouges, manger le Piémont tant qu'on pourrait en campant dessus, l'affaiblir sans risques ni combats, ce serait bon et suffisant...

La Feuillade veut tout autre chose. Son ambition est d'assiéger Turin, place redoutable entre toutes et de l'enlever par un coup de force. Quelle aventure ! Vauban bouillonne, Vauban proteste. Un tel siège, et conduit sans ordre ! Les difficultés sont extrêmes ; peut-être on en viendrait à bout, mais par de savantes approches dont La Feuillade ignore l'art et les secrets. Vauban pousse les hauts cris, et enfin on l'écoute. On décide, en mai 1706, que La Feuillade n'attaquera pas Turin. Les mois passent, l'été va finir, et la nouvelle est apportée que La Feuillade est devant Turin, qu'il ouvre la tranchée. De nouveau Vauban intervient. Si l'entreprise est essayée, il doit en être, il veut en être. En un instant ses plans sont prêts, il les fait connaître au ministre en même temps que son désir.

Quant à sa force physique, à sa résistance aux fatigues, il en répond : pendant la belle saison, qui est la saison des

sièges, ■ santé demeure assez bonne. Aussi bien n'est-ce pas là-dessus que Chamillart prévoit les difficultés. M. le Maréchal de Vauban, écrit-il à La Feuillade son gendre, « avait grande envie de finir sa carrière par le siège de Turin... Il me l'a dit à moi-même. Mais il était assez difficile d'accorder ■ proposition avec le personnage que vous avez à faire et que, j'espère, vous remplirez dignement. » Vauban pourtant s'offrait à tout pour faciliter l'accord. « Je laisserai mon bâton de Maréchal à la porte », répétait-il, « et nous prendrons Turin. » Pouvait-il cesser d'être Vauban, pouvait-il renoncer son prestige et ■ gloire ? Présent au siège, fût-ce ■ simple conseiller, il eût pris, sans la chercher, toute la gloire ; or, il s'agissait pour les Chamillart d'accroître par un coup glorieux leur puissance familiale. Et La Feuillade, le fat, le sot, ose répondre :

Ayez confiance en moi et vous vous en trouverez mieux et le Roi aussi que de tous les ingénieurs du monde. Il y ■ des gens nés pour commander, et ces sortes de messieurs-là sont faits seulement pour exécuter les ordres qu'on leur donne.

Chamillart, qui avait de la prudence et connaissait son gendre, ne laisse pas d'être préoccupé. Il écoute les critiques de Vauban, les communique à La Feuillade. Bientôt le Roi s'inquiète, il appelle Vauban en conseil et, l'ayant entendu, décide d'arrêter l'entreprise. La Feuillade obéit, mais soutient encore son projet : « Sire », écrit-il, « je prends sur ma tête la réussite de l'entreprise de Turin ». On l'apaise : ce sera pour l'été prochain, lui dit-on.



Vauban restera-t-il à rien faire ? Ce n'est pas son habitude, et, puisqu'on l'écarte des travaux de la guerre, il se revanchera en menant à bien quelque travail de paix. Il a en tête de vastes projets pour le progrès et l'achèvement des canaux flamands : Lille, pense-t-il depuis longtemps, doit communiquer avec la mer par Graveline. Sans mot dire, sans prévenir son ministre, il quitte Paris, monte vers les Flandres, convoque les députés des États et des villes, qui l'écoutent et s'inquiètent. Accablés par les charges de guerre, ils prévoient des charges nouvelles. « C'est pour vous enrichir enfin, leur explique Vauban. — Pour nous coûter d'abord, » répondent-ils. Vauban va de l'avant. Il ignore son âge, il reste obstinément l'homme d'un autre règne, qui conçoit mal la limite aux desseins, l'obstacle aux entreprises. Il part à travers les campagnes, entraînant à ■ suite les délégués qui lui résistent, pour explorer les lieux en leur détail, évaluer les parcours, les terrains. Nous avons là-dessus une lettre de Delezenne, « sergent aux verges », qui nous peint le Maréchal au naturel :

... J'avais oublié à vous dire que, sortant de Saint-Venant, nous avons mis pied à terre, et nous avons été le long du Neuf-Fossé jusqu'auprès de Saint-Omer, et, de là, nous sommes allés voir la rivière d'Aa ■ deux lieues de Saint-Omer, et tout cela s'est fait le mercredi. Cela n'a pas empêché M. le maréchal de retourner le jeudi, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer ci-devant. Je vois M. le maréchal toujours

ferme dans son dessein jusqu'à dire à M. de Saint-Marcq : « Ah ça, M. de Saint-Marcq, n'allez pas détourner vos magistrats pour empêcher mon projet, et ne criez pas si haut que vous faites quelquefois. » Jugez par là si le maréchal n'est pas ferme dans ■ desseins ¹.

Cependant la résistance s'accroît. A la plainte, au refus, se joignent les médisances et les sophismes. Vauban s'indigne; il discute, réfute, et ne prend pas garde que sa fermeté intempestive soulève une province contre lui. Déjà Chamillart lui avait marqué du mécontentement : « Vous connaissez mieux que personne les embarras présents de ce pays-là, et l'impossibilité qu'il y ■ de lui imposer de nouvelles charges... J'aurais cru qu'étant secrétaire général d'État de la Province, et de plus Conseiller général des Finances, et en cette dernière qualité chargé de tous les ouvrages publics, vous auriez bien voulu me faire part de vos projets. » Vauban s'exaltait et n'entendait personne; force lui fut de s'arrêter pourtant. Lille écrivit au Roi; Boufflers, gouverneur de la ville, soutint les réclamants; Chamillart leur donna raison, et Vauban dut quitter en vaincu cette Flandre qu'il aimait tant. Votre lettre, écrivit-il enfin aux notables de Lille,

contient tant de raisons extraordinaires et auxquelles je ne me serais jamais attendu, que les cornes ont pensé m'en venir

1. Archives de Lille, cité par Sautai, *L'œuvre de Vauban à Lille*, Paris, 1911, p. 63. C'est également aux recherches de M. Sautai que ■ devons la lettre de Vauban ■ comte de Torcy que nous avons citée plus haut. Longtemps encore on découvrira des lettres de Vauban.

à la tête... Mon intention n'a point été, en vous donnant de l'eau, d'en ôter une goutte à personne de celle qui leur est nécessaire. J'ai fait un voyage en ce pays-là où je me suis donné beaucoup de peine et d'application dans la seule vue de vous faire plaisir car je n'y ai nul intérêt, mais puisque vous n'en voulez pas, vous n'en aurez point, et je vous promets que, de ma vie ni de mes jours, je ne me mêlerai de vos affaires ni pour bien ni pour mal.

Serment passionné, et qu'il ne tiendra pas. Vauban, de retour à Paris, achève d'écrire son projet, d'en tracer, d'en graver les planches. Il n'en veut plus à ceux qui l'ont calomnié. Il faut leur pardonner, écrit-il :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les peuples rejettent toutes les nouveautés sans en approfondir aucune, quand ils pensent qu'il leur en pourra coûter. Cela est naturel, et on ne doit pas trouver étrange que ceux-ci aillent au-devant de ce qui leur fait peur et qui peut tomber à leur charge. L'épuisement où cette dernière guerre les a mis leur fait craindre une nouvelle recharge et je n'aurais pas le mot à dire si la connaissance avait précédé la plainte...

Les projets de Vauban eurent un jour leur utilité : ils furent repris et exécutés vers 1770, et ne manquèrent pas d'enrichir ces peuples auxquels Vauban avait voulu faire plaisir.



L'année passe sans action, sans dommage, car l'ennemi, fatigué lui-même, reprend haleine et se réserve. Cependant les peuples souffrent et désirent la paix. Vauban sur

ce sujet rédige un long, trop long mémoire (on y sent la vieillesse) et le remet au Roi. Laissons l'Espagne et l'Empire s'arranger en Europe, dit-il en substance, et ne songeons qu'à nos frontières. Demandons le Milanais pour le duc de Lorraine, et qu'il nous donne ■ province ; demandons Landau, Luxembourg qui nous est nécessaire, quelques terres dans les Ardennes, et rien d'autre... Tel était ce *Projet de paix assez raisonnable pour que tous les intéressés à la guerre présente en dussent être contents s'il avait lieu et qu'il plût à Dieu d'y donner sa bénédiction* (février 1706). Vauban ne savait pas qu'en même temps qu'il écrivait, Louis XIV, négociant lui-même, s'entendait rudement répondre : Rendez l'Alsace et désarmez vos côtes... Il fallait donc combattre.

Qu'ils sont loin, les temps de Condé, de Turenne, de Luxembourg même ! Aux manœuvres de Malborough et d'Eugène, Versailles ne sait plus opposer que des radotages. La Feuillade est toujours favori. Madame de Maintenon le trouve charmant, le Roi pense comme elle, Chamillart soigne son gendre. Puisque La Feuillade tient si fort à l'entreprise de Turin, qu'il l'essaye donc ! Tous les arsenaux de France travaillent à le bien munir.

Cependant Vauban n'a pas levé sa désapprobation, et cette désapprobation gêne le Roi comme un remords. Il se retourne vers ce conseiller qui lui ■ valu tant de gloire, et une fois encore il cherche son avis. Vauban ■ répète donc, il écrit un dernier mémoire : Turin, dit-il, ne se laissera pas emporter par une attaque partielle et brusquée ; le plan du Maréchal de La Feuillade est mauvais ; il lui

faudrait pour réussir, plus d'hommes, plus de matériel, plus de patience aussi qu'il ne semble en avoir...

Vauban termine par une page émouvante, incertaine, où sa main vieillissante exprime tout ensemble le désir d'agir qui le possède encore et la fatigue dont il est accablé.

Après avoir parlé des affaires du Roi, j'ose présumer qu'il me sera permis de parler de moi pour la première fois de ma vie. Je suis présentement dans la 73^e année de mon âge, chargé de cinquante deux ans de services, et surchargé de 50 sièges considérables et de près de 40 années de voyages et visites continues à l'occasion des places de la frontière, ce qui m'a attiré beaucoup de peines et de fatigues de l'esprit et du corps, car il n'y a eu ni été ni hiver pour moi. Or, il est impossible que la vie d'un homme qui ■ soutenu tout cela ne soit fort usée, et c'est ce que je ne sens que trop ; notamment depuis que le mauvais rhume qui me tourmente depuis 40 ans s'est accru et devient de jour en jour plus fâcheux par ■ continuité. D'ailleurs la vue me baisse et l'oreille me devient dure, bien que j'aie encore la tête aussi bonne que jamais. Je me sens tombé et fort affaibli par rapport à ce que je me suis vu autrefois. C'est ce qui fait que je n'ose plus me proposer pour les affaires difficiles, et de durée, qui demandent la présence presque continue de ceux qui les conduisent. Je n'ai jamais commandé d'armée en chef, ni comme général, pas même comme maréchal de camp, et hors quelque commandement particulier comme ceux d'Ypres, Dunkerque et de la Basse-Bretagne, dont je me suis, Dieu merci, bien tiré, les autres ■ valent pas la peine d'être nommés. Tous mes services ont donc roulé sur les sièges et la fortification ; de quoi, grâce au Seigneur, je suis sorti avec beaucoup d'honneur ; cela étant comme je le dis au pied de la lettre, il faudrait que je fusse insensé, si aussi voisin de l'âge décrépit que je suis, j'allais encore voler le papillon et rechercher ■ commander des armées dans des entreprises difficiles et très épineuses, moi qui

n'en ai point d'expérience et qui me sens défaillir au point que je ■ pourrais point souffrir le cheval quatre heures de suite, ni faire une lieue à pied sans me reposer. Il faut donc se contenter de ce que l'on a fait et du moins ne pas entreprendre choses dans l'exécution desquelles les forces et le savoir-faire venant à me manquer pourrait me jeter dans des fautes qui me déshonoreraient ; ce qu'à Dieu ne plaise, plutôt la mort cent fois.

Quant à ce qui peut regarder mon ministère touchant la conduite des attaques, je pourrais encore satisfaire, bien que mal, aux fatigues d'un siège ou deux par campagne, si j'étais servi des choses nécessaires et que l'on eût des troupes comme du passé ; mais quand je pense qu'elles ne sont remplies que de jeunes gens sans expérience et de soldats de recrues presque tous forcés et qui n'ont aucune discipline, je tremble et je n'ose désirer de me trouver à un siège considérable. D'ailleurs, la dignité dont il a plu au Roi de m'honorer m'embarrasse à ne savoir qu'en faire. En de telles rencontres, je crains le qu'en dira-t-on de mes confrères, de sorte que je ne sais point trop quel parti prendre, ni comment me déterminer. Je dois encore ajouter que je me suis défait de tout mon équipage de guerre, il y a quatre ou cinq mois, après l'avoir gardé depuis le commencement de cette guerre jusque là. Après tout cela si c'est nécessité absolue que je marche, je le ferai au préjudice de tout ce qu'on en pourra dire et de tout ce qui pourra arriver. Le Roi me tenant lieu de toute chose après Dieu, j'exécuterai toujours avec joie tout ce qui lui plaira m'ordonner, quand je saurais même y devoir perdre la vie ; et il peut compter que la très sensible reconnaissance que j'ai de toutes ses bontés ne s'épuisera jamais. La seule grâce que j'aie à lui demander est de ménager un peu mon honneur.

Je suis bien fâché, Monsieur, de vous fatiguer d'une si longue lettre, mais je n'ai pu la faire plus courte. Je vous l'aurais portée moi-même si le rhume qui m'accable ne me contraignait à garder la chambre.

Le Roi lui fait répondre avec bonté : son conseil ne sera pas négligé ; ses avis seront entendus ; les ingénieurs de La Feuillade, par ordre exprès du Roi, conféreront avec Vauban... A quoi bon, si c'est enfin pour ne pas l'écouter ?

*
* *

Ramillies, deuxième désastre, cette fois dans les Flandres et sur la frontière même. Villeroy, absurde en tout, dispose son armée à l'étourdie, la retire à l'étourdie, et perd en un jour Bruxelles, Gand, Louvain, seize places fortes couvrant la France. A Versailles, on est atterré. Le Roi se souvient alors des vieux serviteurs qui lui restent encore : Vendôme remplacera Villeroy, et Vauban, doyen des armées, reçoit l'ordre de défendre Dunkerque.

Il part, oubliant l'âge et la fatigue, ne demandant pour son voyage qu'un peu d'argent : il en donne toujours, il n'en peut donc avoir.

Souvenez-vous, écrit-il au ministre, qu'il n'y a guère de maréchal de France chez qui les eaux soient si basses que chez moi. Les gens de bien, qui font un point de générosité et d'honneur de ne point mêler le bien d'autrui avec le leur, sont ordinairement bas-perçés et à plaindre, si le Roi n'y remédie.

Le voilà donc revenu dans ces Flandres où il a commencé sa carrière et poursuivi tant de travaux, dans ce Dunkerque son chef-d'œuvre et son orgueil.

Il commande en chef, il a des pouvoirs absolus : c'est la dernière fois, il le devine et il prodigue. Il trace en avant

de la ville un de ces camps retranchés qu'il ■ toujours préconisés et se fait fort de la défendre avec les quelques troupes qu'on lui donne. Il inspecte les terrains bas qui s'étendent vers Nieuport, et les portes d'eau qui les tiennent à sec. Les inondera-t-il ? Le Roi l'y autorise. Mais il considère les beaux fruits, les récoltes, il plaint ces richesses menacées, et diffère de les noyer. Chamillart le remercie : « Votre nom seul, lui dit-il, sans toutes les précautions que vous prenez, en imposerait aux ennemis ; je tiens Dunkerque en entière sûreté. » Sans doute Vauban sourit et hausse les épaules en lisant ces fadeurs. Louvois n'écrivait pas ainsi ; les hommes de 1660 ne mêlaient pas dans les affaires le style de la galanterie. Ils savaient, Louvois savait, et Vauban savait aussi qu'on ne fait pas la guerre avec des noms, mais avec des soins, des veilles, des fatigues sans nombre.

La menace ennemie s'éloigne, se détourne. Dunkerque respire. Le Roi veut mettre Lille en état de défense, et Vauban y est envoyé. Mais dès lors la Flandre est soulagée, et l'inquiétude vient d'ailleurs, de ce Piémont où La Feuillade gravement empêtré commence à donner des signes de détresse. Chamillart l'avoue à Vauban, qui s'explique une fois de plus et répète un conseil toujours inécouté :

Vous m'avez dit en passant un mot de Turin, ■■ quoi je ne vous en parlerais plus. Faites-moi, s'il vous plaît, l'honneur de me croire une fois pour toutes ; on ne prendra pas Turin par où on l'attaque ; vous auriez même bien de la peine à réussir maintenant par les Capucins, parce que votre armée me paraît

désormais bien fatiguée. La chicane des mines vous mènera jusqu'à la fin du monde et ne vous sera bonne qu'à enterrer tout vif ce que vous avez de meilleur parmi vos troupes ; car les ennemis étant les premiers postés n'ont qu'à vous attendre ; il est sûr que tous les avantages des mines sont pour eux.

Vauban avait raison. Le *gendre fatal*, comme Saint-Simon l'appelle, attire sur le Roi un troisième désastre. En septembre 1706, le prince Eugène, conduisant une armée de secours, attaque La Feuillade sur les tranchées mêmes, le bat et délivre Turin. « J'appréhende que vous n'ayez été prophète sur Turin », soupire Chamillart à Vauban. « Ce qui est bien certain, c'est que si vous aviez été chargé de l'entreprise, il y a plus de trois semaines que Turin serait au Roi... » Nulle réponse de Vauban ; il se tait, n'étant pas homme à tirer vanité d'un malheur qu'il a prédit.

Octobre noie les Flandres, et arrête la guerre. Vauban demande à rentrer chez lui. Il en avise M. de Pontchartrain :

J'ai, hier, demandé mon congé, car je ne fais plus rien ici et le rhume commence à m'attaquer vivement. D'ailleurs j'y suis sur mes crochets, c'est-à-dire sans appointements, mettant la nappe soir et matin, contraint de fournir au courant par les emprunts que je fais à droite et à gauche, avec assez de peine... Ce n'est pourtant point moi qui ai cherché cet emploi-ci, dont je me serais bien passé, vieux et incommodé comme je suis. J'ai cependant rempli mes petits devoirs du mieux que j'ai pu et j'ai peine à croire qu'un autre — fût mieux tiré d'affaire.

*
* *

Ramillies au printemps et Turin à l'automne ! La voici donc diminuée, cette gloire ; humiliée, cette armée si chèrement aimée ; et menacée en ses campagnes, cette France qui semblait invincible. On voudrait entendre la voix du grand vieillard blessé, transporté de colère et d'amour. Une ligne, un souvenir, un propos rapporté suffiraient à nous rapprocher de lui ; nous n'avons rien. Ces tristes années sont des années muettes : peu de lettres, de mémoires. A Versailles, on fait silence, sauf dans les coins secrets où la Régence commence sa débauche. A Paris, les langues se délient, mais les plumes restent prudentes et ne confient rien.

Que disait-on, à quelles conversations Vauban se trouvait-il mêlé ? Sans doute on s'agitait contre le Roi et ses ministres ; le vieil esprit renaissait parmi ces gens de robe et d'épée dont les pères avaient fait la Fronde. D'accord, ils souhaitaient une renaissance des libertés aristocratiques, parlementaires, bourgeoises ; certains même parlaient à mi-voix d'un appel nécessaire aux États-Généraux. Les Frondeurs, après cinquante années, recommençaient leurs brigues. Mais Vauban n'avait rien d'eux, il était tout royal. Cette autorité dont on complotait autour de lui la destruction, il l'eût voulue, non pas moins forte, mais plus forte pour arrêter le mal. D'où vient le désastre ? Vauban ressasse, peut-être même il rabâche à part lui l'idée qui l'obsède depuis dix ans. Ces traitants, ces finan-

ciers ; le fisc et ■ agents, qui accablent le peuple et le désaffectonnent, voilà les pires ennemis du royaume. Contre cette engeance, il faut le Roi : c'est le vrai défenseur, le seul qui vaille en France. Et le remède est trouvé : Vauban l'a montré et écrit dans ■ *Dixme*. Ce que Sully sut faire avec Henri, et Colbert avec le jeune Louis, seul et vieux, Louis l'osera-t-il ? Peu de voix l'y excitent. L'or a toujours de subtiles défenses : aux puissants il donne ses filles bien dotées ; aux gens de lettres ses dîners, quelques louis, quelques aunes de drap pour s'y tailler des habits neufs. Le riche sait détourner les conversations, les occuper au loin. La Fontaine et M^{me} de Sévigné étaient dévoués à Fouquet ; Voltaire sera dévoué aux financiers ses amis ; Rousseau mangera leur pain, aimera leurs femmes... La Bruyère est resté libre devant eux, mais il est mort, il n'est plus là pour comprendre Vauban, et on ne voit pas, hormis Boisguillebert, qui peut causer avec lui en cette année 1706. Quelques soldats peut-être : Boufflers ou Catinat. Vauban voit clair : la monarchie française porte où il les connaît son mal profond et son germe funeste. A la veille de la Révolution, nous lui verrons des apparences de santé : belle armée, belle marine ; mais la Cour toujours ruineuse, les finances toujours mauvaises, les financiers toujours pressant le peuple par leurs exactions, épuisant le trésor par leurs usures.

Au temps de Voltaire on les appelle « Fermiers-généraux » ; Vauban étant vieux, on les appelle « Traitants », Vauban étant jeune on les appelait « Partisans » ; le nom change, le mal demeure, il est mortel. Mortel parce qu'il

est secret : la première chose que les financiers achètent, c'est le silence, et ils s'entendent à briser, si haut placés soient-ils, les imprudents qui les dénoncent.

Vauban rentre à Paris dans son hôtel de la rue Saint-Vincent, demeure non magnifique, mais de bonne apparence et dominant par ■ haute porte la rue étroite où vont et viennent les petites gens. Il y retrouve, semble-t-il, Charlotte de Mesgrigny ■ fille. Il souffre, il tousse, son vieux corps est miné, ■ fin approche. Dieu saura lui donner un repos bien gagné. Mais le pauvre peuple travaille sans reposer jamais, et c'est à lui que Vauban songe. Ce peuple et ce pays de France, quel avenir les attend ? Vauban qui a tant fait, voudrait faire davantage encore et ne pas disparaître sans avoir rendu tous les services qu'il doit à la France et au Roi. De tous ses écrits, c'est la *Dixme Royale* qu'il estime le plus ; et de toutes ses œuvres, c'est peut-être à la *Dixme* qu'il se sent le plus chèrement attaché. Le Roi l'a lue ; qu'en a-t-il pensé ? Le temps passe, que fait le Roi ? Vauban reprend son ancien mémoire, il le reprend et le corrige, triste d'être seul à le lire. Il mande auprès de lui, pour l'aider dans son travail, un certain abbé Ragot de Beaumont, qui lui ■ quelquefois servi de secrétaire.

Qui est cet abbé ? Mal noté, nous dit-on, singulier personnage ; sans doute un de ces intellectuels faméliques qui allaient de maison en maison, causant, soupant, écrivant, râpant et tachant leurs soutanes ; les dames libérales du XVIII^e siècle auront à leur service maint Ragot de Beaumont ; d'autres Ragot, en 1792, quittant

la soutane pour l'habit, seront des orateurs de club. Le xvii^e siècle a défavorisé les Ragot : pourtant ils existaient, l'oreille basse ils vivotaient. Cet intermédiaire qui procurait à Vauban des livres et que la police cherchait à dépister, n'était-ce pas notre Ragot ? Il se peut ; lui ou quelque autre. Vauban l'installe dans ■ maison même, dans un réduit qui communique avec son cabinet de travail par un escalier dérobé. Les deux hommes travaillent ensemble. Devinerons-nous peut-être les propos qu'ils échangent ? Vauban confie sa tristesse : « Faut-il que je meure », dit-il, « faut-il que je m'en aille sans que mon mémoire ait été lu ? » Ragot conseille : « Imprimez-le ! » Mais Vauban : « C'est impossible ; ce sont choses d'État, et le Roi ne permettra jamais... »

Qui donc, en effet, eût donné l'autorisation ? Ce Pontchartrain, courtisan et craintif qu'un contemporain nous dépeint ■ tourné tout entier vers son maître et vers soi-même, sans donner jamais un regard au public » ? Pontchartrain eût interdit la *Dixme*. D'Argenson ? Enfermé dans sa besogne policière, enroutiné ■ au petit et au rétréci », poursuivant comme même gibier les *Maximes des Saints* et les pièces obscènes, le *Télémaque* et les gazettes clandestines, d'Argenson n'eût pas toléré un livre tel que cette *Dixme*.

Tous les usages du siècle, d'ailleurs, et toute ■ politique, décidaient contre le vœu de Vauban. Demander, c'eût été naïveté, aller au-devant d'un refus. Force était donc de renoncer. « Ou de ne rien demander », ■ murmuré Ragot, ■ et d'imprimer. » Ragot s'entend à telles affaires ;

il connaît les imprimeries clandestines, les dépositaires, les colporteurs. Et si le vieux soldat proteste, Ragot modifie son conseil : « Soit, ne publiez pas, gardez par devers vous vos exemplaires, et donnez de la main à la main, distribuez à vos amis... »

Au conseil de Ragot un deuxième s'ajoute : j'y vois une vraisemblance très forte. Boisguillebert parle à Vauban, il attise ses angoisses. Les deux hommes se connaissaient, entrelisaient leurs écrits et faisaient échange de renseignements. Or nous allons les voir, pressés par les mêmes circonstances, agir semblablement. Quelle apparence qu'ils n'aient causé ?

Boisguillebert, en cette fin tragique de 1705, était furieux. Fureur de patriote, sans doute, mais aussi (davantage peut-être) fureur d'inventeur éconduit ; les ministres du Roi refusaient de l'entendre, Pontchartrain avec insolence, Chamillart avec politesse : « Tant que durera la guerre, » avait dit celui-ci, « il faudra ne penser qu'à la guerre, ensuite viendra le temps des réformes... » Boisguillebert ni Vauban n'acceptent la réponse. A cause de la guerre même, pensent-ils, et pour en sortir avec honneur, il faut assainir les finances. Qu'attend-on ? la paix ? quelle paix, quel désastre peut-être ? Boisguillebert s'exaspère. Il va publier, en France même, une édition nouvelle du *Détail de la France*, et il écrit en hâte, et il ajoute à son livre ancien, en manière de *post-scriptum*, une réplique à Chamillart. Cette réplique est un pamphlet cruel, un peu pesant, mais dur et fort ; l'alerte XVIII^e siècle n'en retrouvera pas l'accent. Écrit entre deux âges, le pamphlet de Boisguille-

bert a la robustesse et la carrure janséniste de l'un ; il tient de l'autre la passion réformatrice et la verve insolente :

Faut-il attendre la paix pour faire labourer les terres dans les provinces où la plupart demeurent en friche ?...

Faut-il attendre la paix pour faire cesser d'arracher les vignes, comme on fait tous les jours, pendant que les trois quarts des peuples ne boivent que de l'eau, à cause des impôts effroyables qui excèdent quatre à cinq fois le prix de la marchandise ?... Soutiendra-t-on qu'il faut attendre que toutes les vignes soient arrachées pour donner permission au peuple de les cultiver ; ce qui serait entièrement inutile et ne vaudrait guère mieux que d'appeler un médecin pour guérir un mort ?

Faut-il attendre la paix pour ordonner que les tailles seront justement réparties dans tout le royaume et que l'on ne mettra pas de grandes recettes ■ rien ou peu de choses pendant qu'un misérable qui n'a que ses bras pour vivre lui et toute une famille, voit, après la vente de ■■ chétifs meubles ou instruments dont il gagne ■■ vie, comme on fait pour l'ustensile qui se règle sur le niveau de la Taille, enlever les portes et les sommiers de sa maison pour satisfaire au surplus d'un impôt excédant quatre fois ■■ forces ?

Faut-il attendre la paix pour sauver la vie à deux ou trois cent mille créatures qui périssent au moins toutes les années de misère, surtout dans l'enfance n'y ■■ ayant pas la moitié qui puissent parvenir à l'âge de gagner leur vie, parce que les mères manquent de lait, faute de nourriture ou par excès de travail ; tandis que dans un âge plus avancé, n'ayant que du pain et de l'eau, ■■■ lits, vêtements ni aucuns remèdes dans leurs maladies, et dépourvues de forces suffisantes pour le travail, qui est leur unique revenu, elles périssent avant même d'avoir atteint le milieu de leur carrière.

Faut-il attendre la paix pour ■■■ de continuer ■■ ruiner

l'État sous le nom du Roi, en sorte qu'après la fin de la guerre, le paiement des intérêts de l'argent pris en rente coûtera plus ■ peuple que l'entretien de la guerre, de façon que c'en sera une perpétuelle qu'ils auront à soutenir ?

... De si cruelles dispositions et de semblables énoncés ne doivent pas surprendre de la part des Traitants, puisque c'est à l'aide d'une pareille politique qu'ils se procurent ces fortunes immenses qui font la ruine de l'État, et qu'ils se sont faits donner, depuis 1689, 200 millions pour leur part, sans celle du néant, qui croissant sous leurs pieds, excède de dix à vingt fois ce que tant le Roi qu'eux reçoivent par un si funeste canal...

... On peut attester que la guerre étrangère coûte dix et vingt fois moins ■ royaume que les désordres intestins causés par les manières que l'on pratique pour recouvrer les fonds afin d'y subvenir..., et l'allégation de la guerre étrangère comme un obstacle au rétablissement de la félicité générale est la même erreur que si, le feu étant aux quatre coins d'une maison, on soutenait qu'il ne faut pas l'éteindre qu'un procès que l'on aurait pour la propriété en un tribunal éloigné ne fût jugé...

Boisguillebert n'a pas attendu la paix pour parler haut. Vauban attendra-t-il ? Harcelé par la fièvre, la mort sur les talons, il veut parler. Pour le bien du Roi même, il le faut. Jadis, aux environs de 1660, un esprit public très éveillé, très fort, soutenait Louis contre les Retz et les Fouquet ; il faut que l'esprit public se ranime pour une entreprise semblable. Non, Vauban ne mourra pas sans avoir publié ■ *Dixme Royale*, et sa pensée ne sera pas étouffée avec son souffle. Il écoute le double conseil donné par le Ragot et le Boisguillebert, il imprimera son mémoire. Il imprimera sans publier : soldat et Maréchal de France, il ne trompera pas son Roi. Sans vendre ni laisser

vendre, sans rumeur factieuse, il donnera des exemplaires à ses amis. Ainsi met-il sa conscience à couvert. Pourtant il doit le savoir : sa décision, si modérée soit-elle, est grave. Ni Louis XIV, ni Colbert, ni Louvois, n'avaient craint les réformes profondes : ils s'étaient entourés de conseils, mais ils avaient interdit les discussions ; ils avaient toujours agi d'autorité. Quand Vauban écrivait à Louvois avec ce libre langage que nous avons noté, Louvois l'en remerciait ; mais s'il avait causé comme il avait écrit, Louvois l'aurait réprimandé, et s'il avait osé imprimer ses propos, Louvois l'aurait envoyé tout droit à la Bastille. Or Vauban, Maréchal de France, septuagénaire, imprime un mémoire politique : il manque à l'esprit de ■ génération et aux devoirs de son état.



Où la *Dixme* fut-elle imprimée ? Peut-être en Flandre : le domestique de Vauban, interrogé par la police, donne cette indication ; plutôt à Rouen, croit M. de Boislisle, grand connaisseur de ces temps ; Boisguillebert et l'abbé Ragot de Beaumont étaient de Rouen, Vauban y avait par eux des accointances.

La *Dixme Royale* imprimée, restait à la faire entrer dans Paris. Ce n'était pas de ces libelles qu'on glisse et cache dans une poche. Vauban avait voulu présenter son livre en belle forme, et qu'il fût digne enfin de porter, sur le maroquin de ■ reliure, les armes d'un Maréchal de France : c'était un in-quarto mal commode à dissimuler.

Un ballot d'exemplaires fut porté jusqu'à Saint-Denis. Restait le trajet difficile, le passage des portes de Paris ; Vauban lui-même y pourvut. Il se rendit à Saint-Denis dans son plus beau carrosse, et salué par la garde aux portes de la ville, amena jusque chez lui le livre défendu.

L'imprimeur avait livré son travail en feuilles. Vauban s'adressa à cette même veuve Fétil qui, quatre ans auparavant, avait broché, relié, l'exemplaire manuscrit qu'il destinait au Roi : elle brocha la *Dixme Royale* sous couverture de papier veiné, et relia quelques exemplaires, les uns en maroquin, les autres plus simplement en veau. C'est vers le début de février 1706 que Vauban commença de distribuer son œuvre. Porta-t-il un exemplaire au Roi et fut-il mal reçu ? Nous avons là-dessus le témoignage de Saint-Simon, et nul autre ; c'est peu. Le Roi, d'ailleurs, si Vauban lui fit cet hommage, ne put manquer d'exprimer quelque mécontentement : cinquante ans de règne avaient établi en lui cette maxime que la politique ne doit en aucun cas être débattue en public. Les services, l'âge de Vauban, ne diminuaient pas son incorrection : ils la rendaient plus certaine et plus blâmable.

Le livre de Vauban, écrit Saint-Simon, fit grand bruit, goûté, loué, admiré du public, blâmé et détesté des financiers, abhorré des ministres dont il alluma la colère. Le chevalier de Pontchartrain surtout en fit un vacarme sans garder aucune mesure et Chamillart oublia sa douceur et sa modération. Les magistrats des finances tempêtèrent et l'orage fut porté jusqu'à un tel excès que, si on les avait crus, le maréchal aurait été mis à la Bastille et son livre entre les mains du bourreau.

On lit toujours Saint-Simon. Mais on ne le croit pas. Dans ses mémoires, écrits à vingt, ■ trente ans de distance, nous ne saisissons que les traces de ses impressions passionnées. Son style est une sorte de résonateur dont nous écoutons le vacarme, et qui convient à nos esprits parce qu'il donne à son récit cette brutalité à laquelle nous sommes habitués. Croirons-nous que le livre de Vauban ait fait *grand bruit*, que le public l'ait admiré ?

Il faut en tous cas qu'on entende ces mots dans un sens dont nous n'avons pas la mesure. Ce *public*, alors touché par quelques exemplaires donnés à des amis, n'a nul rapport avec la multitude que le mot évoque aujourd'hui. Et ce *grand bruit* n'excéda pas quelques échanges de propos tenus au coin des cheminées. Saint-Simon a une situation commode, car il est un témoin unique. Cette fin du grand règne, nous l'observâmes déjà, est silencieuse. Les mémorialistes, les épistoliers de 1660 sont morts, et Barbier ni Bachaumont ne tiennent encore leur journal.

Sans doute, il y eut quelques curiosités en éveil, et en haut lieu, surprise, mécontentement. Le livre irritait les financiers, déplaisait aux privilégiés et contrariait les diplomates : publié en temps de guerre, il divulguait une misère qu'on prenait soin de cacher à l'ennemi. — Cette misère, répondait Vauban, en même temps que je l'expose, j'en procure la guérison. Était-ce sûr ? Le gouvernement était-il libre d'agir contre ces financiers, qui d'une part le ruinaient mais d'autre part l'alimentaient au jour le jour par leurs fournitures, leurs avances ; le gouvernement pouvait-il en pleine crise se retourner

contre eux ? Contre eux, Vauban promettait l'appui des peuples. Pouvait-on compter sur cet appui ? Basville, réformateur intrépide, observe à ce propos que les peuples détestent surtout les impôts dont ils n'ont pas l'habitude. Assurément Pontchartrain ni Chamillart n'étaient d'humeur ou de taille à essayer un tel combat, ni le vieux Roi d'âge à les y engager.

Le 14 février 1706, l'affaire de la *Dixme* fut portée au conseil, et un arrêt rendu. Cet arrêt est singulier ; sa teneur indécise semble refléter une délibération très partagée entre l'obligation de la sévérité et les ménagements qu'on voulait garder au maréchal. C'est un arrêt de principe : aucune recherche, aucune poursuite n'est ordonnée ; le lieu de l'édition n'est pas mentionné, la police n'est saisie nulle part. Il semble même, si surprenante soit la chose, que cet arrêt fut tenu secret, que Vauban ne le connût pas. Février s'achève, mars commence, et Vauban, sans hâte, sans inquiétude, continue de faire brocher, relier ses feuilles ; il distribue ses premiers exemplaires à tels de ses amis ou de ses proches, son gendre Mesgrigny ou Boufflers son vieux compagnon d'armes.

Voilà sans doute l'instant qu'attendait l'autre : Boisguillebert, sans retard, fait circuler la nouvelle édition du *Détail de la France*, augmentée du pamphlet qu'il vient d'écrire. Cette sorte d'impunité dont le Maréchal semble jouir, va-t-elle s'étendre jusqu'à lui ? Il l'espère ; il ne l'espérera pas longtemps. Le 14 mars, nouveau conseil, nouveaux arrêts. La double publication force la main des ministres et les oblige à une double condamnation : l'arrêt

rendu contre le livre de Vauban est repris, complété ; Pontchartrain, de sa main même en surcharge le texte : « *Le dit livre* », écrit-il, *se débite encore à Paris... et même il y a été imprimé.* » Enfin la conclusion : ■ *Le Roi ordonne en outre qu'il sera informé par le sieur d'Argenson...* »



La déposition d'un certain Colas, domestique de Vauban, conservée aux Archives, nous renseigne sur les faits qui suivirent. Vauban avait chez lui deux visiteuses, la comtesse de Tavannes et M^{me} de Plélot, femme du major de la citadelle de Lille, quand la nouvelle de l'arrêt lui fut portée. Les deux femmes aussitôt voulurent chacune un exemplaire. Furent-elles satisfaites ? J'en doute, Vauban n'avait pas le désir d'amuser des curiosités et la gravité de l'événement lui apparut tout entière. L'information était prescrite, la police était mise en branle. Le vieux Maréchal voulut être seul, ses visiteuses le laissèrent.

La veuve Fétil avait encore chez elle quarante exemplaires. Vauban envoya Colas les reprendre. Quelle fut son intention en donnant cet ordre ? obéir, ou prévenir une saisie ? Assurément il avait le désir d'obéir, et il réfléchissait très attentivement. Son Roi, son maître depuis cinquante années passionnément aimé, l'abandonnait ; avait-il donc mal fait ? Vauban ■ l'âme trop disciplinée, trop loyale, trop bonne, pour éluder la question. Il s'interroge avec le trouble d'un enfant puni pour la première

fois. Les faits l'accusent : il s'est caché, il a eu recours à des voies clandestines ; sujet dévoué, soldat, il ■ eu tort. Mais Vauban s'attache à son intention, l'examine, et l'approuve encore. Nulle pensée factieuse ne l'a touché ; au terme d'une vie de service, il ■ voulu servir encore. Son zèle l'a entraîné sans doute ; mais dans cet entraînement, Vauban peut chercher : il n'est rien que de pur. Nulle ambition, nulle aigreur, aucun désir de troubler et de nuire. Colas raconte la soirée de son maître : « Toute cette après-dînée », dit-il, « le Maréchal parut fort chagrin de la nouvelle que M. le Chancelier faisait chercher son livre ; sur le soir, la fièvre le prit et il se mit au lit, et fut fort mal le vendredi et samedi suivant... » L'inflammation envahit les bronches du vieillard immobile et chagrin. Son Roi l'abandonnait, son Roi l'avait frappé ! Vauban perdait courage, son âme s'abattait. Le dimanche matin la fièvre ayant diminué, il réfléchit, s'inquiéta de nouveau. Il était, nous le savons, peu dévot ; mais il était chrétien comme tous les honnêtes hommes de son temps. Sa pensée était libre, mais non pas orgueilleuse, et il aimait à recevoir conseil. Il voulut donc que des théologiens lui donnassent leurs avis. « Le dimanche matin, la fièvre ayant diminué », continue Colas, « le Maréchal me donna ordre de prendre dans son cabinet deux de ses livres, de les porter au sieur abbé de Camps, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, et de le prier de les examiner et de lui en dire son sentiment... ■ Colas obéit aussitôt ; il prit la clef du dit cabinet, dans l'écritoire du Maréchal où il la mettait ordinairement, fut prendre deux de ces livres, ferma le cabinet, remit la clef à sa place,

et porta les livres audit sieur de Camps, qui les reçut ■ mains propres ; l'abbé promit qu'il les verrait et ■ rendrait compte au Maréchal.

Ce jour même, le jour suivant peut-être, le Maréchal reçut son confesseur, un frère Jacobin dont Colas ignore le nom et, comme à l'autre abbé, il donna ce livre, sans doute le plus grand péché de sa vie. Il le pria « de le lire et de lui dire si en le composant il n'avait rien fait contre sa conscience ».

Cependant son état devint grave, et il entra en agonie. Vauban sentit la mort prochaine ; son inquiétude en fut plus vive, il voulut un troisième conseil, et fit porter un exemplaire de la *Dixme* au Père Labat, Jacobin en ce même couvent de la rue Saint-Honoré où Vauban avait son confesseur.

Comment jugèrent ces religieux ? Il nous est permis de penser que non seulement ils excusèrent Vauban, mais l'approuvèrent. Nombreux étaient alors les Évêques, les prédicateurs, qui, comme Fénelon et Massillon, s'intéressaient au peuple et osaient parler au Roi de ■ détresse. La tradition de Saint Vincent de Paul n'était pas éteinte dans l'Église de France. Ces consolations dont il était anxieux, Vauban les reçut-il ? Nous ne pouvons que l'espérer. « Le mercredi 30 mars », dit Colas, « sur les neuf heures trois-quarts du matin, le Maréchal mourut... ■

*
* *

Le Roi n'ignorait pas la maladie de son serviteur. Le lundi 28, pendant le dîner, il fut prévenu que M. de Vauban était à l'extrémité et pria qu'on lui envoyât M. Boudin, premier médecin de Monseigneur. « Le Roi ordonna qu'il partît sur l'heure », écrit Dangeau, « et parla de M. de Vauban avec beaucoup d'estime et d'amitié ; il le loua sur plusieurs chapitres et dit : « Je perds un homme fort affectionné à ma personne et à l'État. » Si on se souvient du grand calme que Louis XIV avait coutume d'opposer à toutes les tristesses, de cette impossibilité dont il se faisait un devoir, l'éloge royal sera trouvé tel qu'il devait être.

A peine la nouvelle de la mort fut-elle portée à Versailles, le Roi commença d'être sollicité pour l'attribution des charges vacantes. Au matin même du 30 mars, écrit dans son journal le marquis de Sourches, elles étaient demandées ; et le soir elles furent réparties autour du fauteuil de M^{me} de Maintenon : Labadie eut le gouvernement de Lille, et des Alleurs le Grand Prieuré de l'Ordre de Saint-Louis.

*
* *

Paris (ce qu'on nommait alors Paris, quelques salons et quelques cercles) montra plus d'émotion. L'Académie des Sciences fit dire une messe solennelle pour le repos

de l'âme du savant soldat qu'elle avait reçu parmi ses membres. « Quatre-vingt-dix hommes de lettres », nous dit-on, « y assistèrent. » Renseignement curieux et qui nous montre, naissante alors, cette corporation intellectuelle dont l'avenir est si proche et si grand. La voici l'une des premières fois nommée, rassemblée, pour rendre hommage à Vauban. Le 5 mai, Fontenelle prononce son éloge ; ce morceau est un des petits chefs-d'œuvre de notre littérature académique. Lu pendant toute la durée du XVIII^e siècle, il fixe pour longtemps, il imprime dans l'imagination française la figure de Vauban, tout force, bonté, simplicité. Là-dessus Fontenelle ajoute en touches rapides une sensibilité naturiste qui commence à être de mode :

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent, et d'ailleurs ■ vertu était en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente et qui couvre souvent tant de barbaries, mais ■ bonté, son humanité, ■ libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur.

Il nous est difficile aujourd'hui d'interpréter ces pages. Nous sommes portés à reconnaître en elles la première de ces harangues où les académiciens du XIX^e siècle poussèrent si loin l'art de prononcer à mi-voix des vérités sévères, de tout dire aux pouvoirs absolus qui prétendent ne rien laisser dire ; mais nous nous trompons peut-être, et l'auditoire

de 1706 n'aura pas eu la pensée de chercher les sous-entendus que nous comprenons aujourd'hui.

*
* *

Le souvenir des morts s'impose aux survivants comme une incitation obscure, une obsession et parfois un remords. Une réalité confuse est là, ombre et reflet des âmes qui s'éloignent. Qu'auraient-ils dit que nous ne savons dire, ces morts puissants, qu'auraient-ils fait ?

Celui qui a longtemps vécu près de Vauban, son biographe et son lecteur, lorsqu'il voit commencer les tragiques années au seuil desquelles sa mort est survenue, ne peut cesser d'interroger le grand serviteur disparu. Ce dur monde dont il est retiré reste tout rempli de ses œuvres et de ses amitiés, tout animé par ses pensées ; cette patrie souffrante est encore sa patrie ; qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait ?

1708 : la frontière de Flandre est rompue, le prince Eugène menace Lille. En ces jours de déclin, les anciens sont les meilleurs et les vrais jeunes. Le vieux Boufflers supplie le Roi de lui permettre de défendre la ville ; le Roi consent et il s'y jette (si Vauban, constructeur et gouverneur de Lille avait été là, c'est lui, n'en doutons pas, qui aurait sollicité et obtenu l'honneur). Boufflers fournit une défense magnifique ; il résiste quatre mois, jusqu'à la dernière croûte de pain, jusqu'au dernier souffle de ~~un~~ hommes ; Vauban n'eût pu mieux faire (Vauban, d'ailleurs, Vauban invisible participe à l'action, car il

il l'a prévue et conseillée dans un mémoire dont Boufflers tint grand compte). Si Lille tombe, c'est parce que l'armée envoyée à son secours fut paralysée dans ses manœuvres par les indécisions d'un haut commandement tombé dans l'imbécileté. Mais Vauban enfermé dans Lille appelant la France à la rescousse, Vauban n'eut-il pas ressuscité par son appel cette vigueur française qui n'était pas éteinte ? Villars, libre d'entraves et qui voulait marcher, aurait couru vers lui, et Lille délivrée aurait dans notre histoire la même place que Denain. Quatre années encore séparent de Denain : peut-être l'autorité de Vauban aurait forcé le destin et hâté la fortune.

Voici l'épreuve, elle n'est pas évitée. Les cavaliers du prince Eugène courent jusqu'en Ile de France, et les Impériaux annoncent qu'ils vont reculer jusqu'à la Somme la frontière des Français. Le Roi se redresse alors ; jamais il n'a paru si grand, si simple ; que Vauban eut été ferme et fidèle à ses côtés ! Il se tourne vers le pays, et les curés en chaire lisent ■ noble lettre :

Quoique ma tendresse pour les peuples ne soit pas moins vive que celle que j'ai pour mes propres enfants, quoique je partage tous les maux que la guerre fait souffrir à des sujets aussi fidèles, et que j'aie fait voir à toute l'Europe que je désirais sincèrement de les faire jouir de la paix, je suis persuadé qu'ils s'opposeraient eux-mêmes à la recevoir à des conditions également contraires à la justice et à l'honneur du nom français...

C'est l'attitude et le langage même que Vauban eût aimés. Louis XIV ■ retrouvé l'accent, le génie de son règne : il en retrouve la vigueur.

Villars commande l'armée, et il est vainqueur à Denain. L'Anglais se lasse et traite, la coalition est défaite et la France est sauvée.

*
* *

Heureux pourtant Vauban qui ne connut pas cette dernière paix ! Les Anglais la vendirent, et la firent payer cher. Pour garder Lille, Strasbourg et Besançon, Louis XIV sacrifia Dunkerque. Selon la volonté anglaise, la place fut désarmée, rasée par les ingénieurs du Roi. Les savants glacis, les écluses, le Rixban, les forts à la mer, ces beaux ouvrages disparurent à jamais. Vauban leur était attaché avec le double amour du patriote et de l'artiste : il les aimait, selon son expression, *chèrement*. La véhémence de sa peine l'eût empêché de voir ce que la paix sauvait : sur tous les fronts terriens, depuis Huningue qui arrêtera si vaillamment l'envahisseur en 1815, jusqu'à Lille qui le repoussera en 1792, la France reste dans cette enceinte que Vauban ■ tracée. Cette enceinte est ■ gloire ; et, plus haut que lui-même, la gloire de son siècle et de son Roi. A ce siècle, à ce Roi, plus d'un ■ reproché le goût des guerres de magnificence et des conquêtes. Or la marque de la conquête, c'est la fragilité ; et la marque du XVII^e siècle français, c'est la solidité. Ce siècle n'a pas été, comme disait Vauban, *voler le papillon* vers les plaines d'Italie ou les capitales étrangères. Il ■ appliqué ses forces à rendre inviolable ces lignes de l'Est par où de tout temps le malheur vient aux Gaules. Il s'est installé en Bourgogne, en

Comté, en Alsace, en Flandre ; et ces peuples qu'il ■ conquiſ, il réuſſit à ſe les attacher. Un long travail porte ſes fruits : la Gaule de Vercingétorix et de Céſar, après quinze ſiècles de diſſidences, retrouve ſa forme parfaite. Telle eſt l'œuvre du Roi et de ſes ſerviteurs, au premier rang deſquels Vauban ſon ingénieur : enſemble ils ont deſſiné, armé la France, et leur travail fut ſi bon que le temps l'a reſpecté. De Huningue à Dunkerque la France tient encore les lignes de Vauban.

Sait-on qu'il fut dans la dernière guerre un de nos déſenſeurs ? Constructeur, gouverneur de Dunkerque, Vauban avait calculé le jeu de ſes écluſes pour inonder les bas terrains vers Nieuport et Dixmude. Ses calculs, après deux ſiècles, ont ſervi : les ingénieurs de 1914 firent jouer les portes diſpoſées par les ingénieurs de 1680 et la frontière fut barrée. En plus d'un lieu, les ouvrages de Vauban, conſtruits à la limite des eaux, reçurent les obus allemands, et leurs briques, leurs gazons ſéculaires protégèrent nos vies.

TABLE DES MATIÈRES

I. — ORIGINES ET DÉBUTS.....	1
II. — GRANDES ANNÉES.....	13
III. — L'APOGÉE.....	41
IV. — FRANCE CONTRE EUROPE.....	81
V. — LA DERNIÈRE PAIX	137
VI. — LA DERNIÈRE GUERRE.....	155

0 1163 0215980 5
TRENT UNIVERSITY

DC130 .V3H3
Halévy, Daniel
... Vauban

DATE

211608

211608

